1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6

CROIRE C'EST VIVRE

A. M. D. G.

Croire C'est Vivre

PAR

MGR WILLIAM STANG, D. D.
ÉVÊQUE DE FALL-RIVER

TRADUCTION LIBRE

PRÉFACE

PAR LE P. LOUIS LALANDE, S. J.



MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU SACRÉ-CŒUR
1906

LETTRE

DE

SA GRANDEUR MGR BRUCHESI

ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

RÉV. PÈRE LOUIS LALANDE, S.J.
Montréal

Mon très cher Père,

Vous avez fait une œuvre excellente en traduisant le SPIRITUAL PEPPER AND SALT *de Mgr Stang. Je vous en félicite et vous en remercie de tout cœur.*

Nos fidèles gagneront beaucoup a lire les ouvrages si substantiels de l'éminent évêque de Fall-River ; ils y trouveront une doctrine absolument sûre et des conseils marqués au coin de la plus grande sagesse;

ils ne pourront manquer d'être affermis dans leur foi et dans la pratique de la vie chrétienne. Et vous, qui leur aurez donné accès à une source si précieuse, après les avoir si souvent instruits et touchés par vos prédications, vous aurez acquis un droit nouveau à leur reconnaissance.

Je souhaite que votre traduction se trouve dans toutes les mains. Elle contribuera certainement, ainsi que vous en exprimez le vœu, " à rendre chez quelques-uns de nos compatriotes l'intelligence plus éclairée, le cœur plus fort, la vie plus sincère et plus heureuse, la foi et les œuvres en plus parfait accord".

C'est bien cordialement, mon très cher Père, que je bénis votre ouvrage et que je vous réitère l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

† PAUL, arch. de Montréal.

ARCHEVÊCHÉ DE MONTRÉAL
Le 26 février, 1906

PRÉFACE

C'est pendant une mission que je prêchais dans le Maine, l'été dernier, que j'ai lu pour la première fois le SPIRITUAL PEPPER AND SALT de Mgr Stang.

J'ai été frappé de l'esprit pratique de ce petit livre. Il répond à une multitude de questions et d'objections qui nous sont posées par les fidèles pendant les retraites. Sous une forme extrêmement simple, il renferme les plus hauts enseignements. C'est une vulgarisation populaire et très apostolique des plus grandes questions de la théologie morale et dogmatique.

J'ai demandé aussitôt à l'auteur la permission de traduire son ouvrage.

Dans une lettre, pleine de cette bonté qui le caractérise, Monseigneur de Fall-River m'accorda plus que la faveur demandée : "Je suis heureux et trop honoré, m'écrivit-il modestement, que mon livre puisse être utile à vos lecteurs français et à la gloire de Dieu. Je vous donne toute liberté d'en

changer l'ordre, d'y ajouter, d'y retrancher et d'en faire, si vous le voulez, une traduction libre."

Le titre, SPIRITUAL PEPPER AND SALT, *que j'ai traduit par* CROIRE C'EST VIVRE, *prouve assez tout de suite combien j'ai usé de cette dernière liberté.*

Quelques jeunes Pères, scolastiques de notre maison de l'Immaculée-Conception, ont bien voulu m'aider dans ce travail, et je les en remercie cordialement. Sans leur concours, les trop rares loisirs de la vie de missionnaire ne m'auraient pas permis de donner si tôt cette traduction. Elle est leur œuvre, et ils en ont tout le mérite. Puisse-t-elle faire autant de bien que nous en désirons à ceux qui daigneront la lire !

Si vieilles que soient les vérités que renferme PEPPER AND SALT, *elles sont toujours, et aujourd'hui plus que jamais, pleines d'actualité. Mgr Stang connaît bien notre temps, et il sait lui parler et l'instruire.*

Nous ne pouvons pas dire encore de notre génération qu'elle est incrédule; mais ce n'est pas être pessimiste d'affirmer qu'elle marche vers l'incrédulité. Sa foi a besoin d'être éclairée; son

cœur a besoin d'être soutenu ; il lui faut des réponses aux objections qu'on lui pose ; il lui faut des armes pour se défendre contre ses ennemis.

Dans toute décadence religieuse, il y a d'habitude trois étapes, qui servent à en marquer la marche descendante.

La première est en haut, dans la génération qui croit et pratique comme elle croit. Ce fut la génération de nos pères, celle qui s'en va et disparaît vite du Canada.

La deuxième est au milieu d'une génération qui croit aussi, mais dont beaucoup de croyants ne pratiquent plus, leur foi étant en constante opposition avec la morale, leur cœur en lutte contre l'intelligence pour l'amener à façonner un credo commode, tronqué, assoupli au goût des sens et des passions.

La troisième nous montre une génération qui ne croit plus et ne pratique pas. Celle-ci est préparée par la deuxième. Et si l'on peut dire qu'elle est plus malheureuse qu'elle, qui pourrait dire que la deuxième n'est pas plus coupable? — Et c'est la nôtre.

Quand notre génération aura longtemps offert à celle qui la suit, la perpétuelle contradiction

de sa foi et de ses mœurs, elle finira par faire croire qu'on n'a pas besoin d'une foi qui ne mène qu'à de pareilles œuvres.

Plus d'un catholique d'aujourd'hui, qui compte bien sur sa foi, — gardée inactive dans un demi-jour où elle languit, comme on garde un vieil habit daus un vieux meuble, — pour se sauver à la fin et se préparer à mourir, qui y mêle mille connaissances contradictoires, afin de mieux paraître dans le mouvement de l'instruction moderne, laisse nier et railler en sa présence des vérités auxquelles il croit, les nie parfois lui-même pour poser en libre penseur, s'arrange une religion accommodante et ne troublant ni ses finances, ni ses plaisirs, ni ses lectures, ni ses actes publics de politicien ou d'entremetteur; plus d'un, dis-je, n'a pas l'air de songer qu'il pose par là les causes d'un scepticisme contagieux qu'il se fera peut-être pardonner, lui, si Dieu lui en donne le temps et la grâce, mais qui produira assurément ses fruits désastreux chez les jeunes, qui ont assisté à tout ce spectacle démoralisant.

Les catholiques de cette génération, qui est la nôtre, ne voudront pas mourir sans les derniers sacrements; mais plusieurs pourront se dire en les

recevant : "Il en est d'autres, plus tard, qui ne voudront pas les recevoir, et ce sera notre œuvre!"

C'est une formidable responsabilité.

Ceux qui s'en chargent feront bien d'y réfléchir en lisant ce livre de Mgr Stang. Il s'adresse particulièrement à eux.

Veuille le sacré Cœur de Jésus le bénir et nous accorder — nous n'ambitionnons pas d'autre récompense — le bonheur d'avoir contribué, par cette traduction, à rendre chez quelques-uns de nos compatriotes l'intelligence plus éclairée, le cœur plus fort, la vie plus sincère et plus heureuse, la foi et les œuvres en plus parfait accord.

Louis LALANDE, S. J.

1er vendredi du mois de janvier 1906.

PREMIÈRE PARTIE

LA DOCTRINE



Croire c'est Vivre

I

Il existe un être suprême : Dieu

Nous savons, avec une certitude absolue, qu'il y a un Dieu personnel, maître suprême de l'univers, cause première, être infiniment parfait.

Ce Dieu nous a fourni à tous des moyens sûrs de connaître son existence. Les forces de la raison, l'accord universel du genre humain, la voix de la conscience, telles sont les grandes sources où nous puisons la vérité fondamentale de l'existence d'un être supérieur, qui est Dieu.

Partout, nous voyons des effets produits par des causes, et des causes produisant des effets. Tout ce qui existe est l'effet d'une cause; cette cause elle-même est l'effet d'une autre cause; et il en est ainsi tant qu'on n'arrive pas à la Cause première; —à moins de supposer une série *infinie* de causes secondes, ce qui est absurde.

Comme rien n'existe dans l'effet qui ne soit contenu dans la cause,—car autrement il se trouverait un effet sans cause,—Dieu, cause première, doit donc contenir toutes les perfections de tous les êtres créés.

La nature proclame son existence. Le monde visible n'existe que par Celui qui lui a donné l'être: sa vie et son mouvement procèdent de Celui qui est la vie; l'ordre qui y règne procède de Celui qui est l'ordre, et indique jusqu'à l'évidence le plan de Celui qui l'a conçu.

Rien de fortuit dans la nature. Rien ne s'y meut à l'aveugle. Un être intelligent y a marqué son dessein. Les lois qui régissent le monde ont été conçues par une intelligence. Les imperfections que notre regard y rencontre ne prouvent que l'insuffisance de la science humaine.

Toutes les nations, dans tous les temps, ont cru en une divinité supérieure. Pas un peuple, pas une tribu sauvage, qui n'ait eu son culte pour l'Être suprême.

La voix de la conscience, qui se fait entendre dans toute poitrine humaine, nous prouve encore l'existence de Dieu. La voix de ma conscience est sa propre voix, la voix du Maître suprême qui

approuve ou condamne chacune de mes pensées, de mes paroles, de mes actions. Cette voix me parle avec autorité, soit qu'elle me guide et m'avertisse, soit qu'elle me juge et me condamne. Souvent elle ne tient aucun compte de mes désirs et même elle les combat. Elle me dit que je ne puis pécher impunément, et que si je pèche, j'offense quelqu'un, à qui je dois respect et obéissance. Elle est au dedans de moi, et elle me convainc de la pensée d'un juge extérieur devant lequel je devrai comparaître.

Oui, il y a un Dieu au-dessus et autour de nous : "en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être."[1] Nous dépendons absolument de lui pour chacune de nos respirations, pour chacun de nos mouvements. Nous devons par conséquent une entière soumission à sa loi. Sa volonté doit être la règle de notre vie. Notre principal devoir sur terre doit être de le louer et de le glorifier; notre unique effort, de devenir semblables à lui.

Comment se fait-il que nous rencontrions quelquefois des hommes qui ont de la difficulté à croire en Dieu, alors que les arguments qui

[1] *Actes*, XVII, 28.

prouvent son existence sont si clairs, si convaincants pour un esprit sincère?

C'est que la dépravation du cœur a intérêt à repousser cette croyance: "L'insensé a dit dans son cœur: Il n'y a pas de Dieu."[1] On prend facilement ses désirs pour la réalité: le mauvais désir est père du doute.

Le petit nombre de ceux qui refusent ou prétendent refuser de croire en Dieu forment une classe étrange, qui semble fuir la lumière de la vérité, préférant cheminer à tâtons dans les ténèbres du péché. Ils détestent l'idée d'une Providence qui gouverne tout, d'un regard qui voit tout, qui les surveille et qui scrute le fond de leur cœur. La pensée de Dieu est très gênante pour ceux qui suivent le penchant de leurs inclinations perverses et méprisent les commandements du Créateur. Menez une vie pure et honnête, et votre croyance en Dieu ne sera jamais ébranlée. L'impie Rousseau lui-même admettait cette vérité pratique lorsqu'il écrivait: "Mon fils, tenez votre âme en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais."

[1] *Ps.* XIII, 1.

II

Qu'est-ce que la religion?

C'est la question brûlante du jour et de tous les temps. D'autres questions peuvent absorber l'attention du monde, mais pour un temps seulement; cette question importante entre toutes se dresse continuellement devant nous, de quelque côté que nous nous tournions. Il est donc de la première importance d'avoir une idée exacte de ce qu'est la religion. Worcester l'appelle la reconnaissance de nos devoirs envers Dieu notre Créateur, unie à un sentiment de vénération et d'amour, et conséquemment de devoir et d'obéissance envers lui.

La religion est un lien moral qui nous unit à Dieu. Si nous la considérons comme une science, elle nous enseigne ce qu'est Dieu, et ce qu'il a fait pour nous, ce que nous sommes, ce qu'est la vie, quel est son commencement et son terme, et quel usage nous devons en faire.

Le rôle de la religion est de nous enseigner les vérités que nous devons croire, les préceptes que

nous devons observer, et de nous donner les moyens de garder la loi divine.

La religion comprend l'ensemble des devoirs de l'homme envers Dieu. Elle est un état de service et de soumission que Notre-Seigneur appelle un joug. Elle renferme essentiellement l'idée d'obligation et de dépendance vis-à-vis d'un supérieur; elle lie la conscience et la rend responsable de toute transgression. En tant que vertu, la religion se manifeste par des actes religieux: nous adorons Dieu, et par là nous le reconnaissons comme l'Être suprême auquel nous devons allégeance; nous le remercions de tous ses bienfaits temporels et spirituels, car tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes vient de lui; nous implorons ses bénédictions; et, en le reconnaissant comme la source de tout bien, nous confessons notre propre néant.

C'est la religion qui me force d'admettre que je ne suis qu'un pécheur incapable de satisfaire entièrement pour moi-même. A la vue du Saint des saints, mon âme se remplit de confusion et s'humilie profondément. La conséquence naturelle de cet état d'âme est la manifestation extérieure de ma culpabilité et de ma dépendance, par des actes de pénitence et d'expiation.

Gravez bien avant dans votre esprit que la religion est un devoir que vous êtes tenu d'accomplir et auquel vous ne pouvez pas vous dérober avec impunité. Vous dépendez de votre Créateur, vous êtes soumis à sa volonté. Il met des restrictions à votre liberté personnelle. La religion, qui est sa loi, doit être la règle de votre être moral tout entier. Vos pensées, vos paroles, vos actions, tout est sous le contrôle de la religion. Oui, vous devez rendre compte même de vos pensées au Dieu qui voit tout. Voilà pourquoi Notre-Seigneur dit que "quiconque regardera une femme avec un mauvais désir, a déjà commis l'adultère dans son cœur". [1]

La religion m'assigne ma place dans l'univers, et elle me donne la clef de ma vie.

Sans religion, ma vie ne serait qu'un long et triste hiver, sans étoile au-dessus de ma tête pour éclairer ma route dans la nuit; sans fleur épanouie le long de mon chemin, sans rayon de soleil pour dissiper la glaciale mélancolie d'un cœur angoissé.

Grâce à la religion, la vie s'ennoblit, elle acquiert une valeur qui l'emporte sur le monde en-

[1] Math., V, 28.

tier. Je suis placé entre la terre et le ciel: je participe à la terre par mon corps, objet vil et périssable; je participe au ciel par mon âme immortelle, qu'aucune chaîne ne peut empêcher de prendre son essor vers Dieu, source de vie et de bonheur. Il m'a fait pour que je sois heureux dans le temps et dans l'éternité.

C'est la religion qui me donne le moyen d'acquérir le bonheur.

III

Ce que la religion n'est pas

Nous vivons dans un âge où chacun doit tenir ses yeux bien ouverts, s'il ne veut pas être trompé et dupé, s'il veut se défendre contre les fraudes et tout guet-apens. Soyez sur vos gardes, sinon vous serez une victime facile pour les imposteurs, les faussaires et les hâbleurs de tout genre. Servez-vous de la raison que Dieu vous a donnée et regardez-y deux fois avant de rien admettre ou de rien accepter. Remontez aux définitions, examinez-les.

Afin de définir plus clairement ce qu'est la religion, je vais vous dire ce qu'elle n'est pas.

La religion n'est pas une simple question de sensibilité ou de sentimentalité, bonne tout au plus pour les femmes et les enfants; elle n'est ni une émotion passagère du cœur, ni une vague aspiration pour ce qui existe au delà des astres, ni enfin un dégoût général pour les choses de ce monde. La religion n'a pas et ne peut pas avoir son origine dans la sensibilité, car la sensibilité

n'est pas raisonnée, elle se détermine instinctivement; tandis que la religion exerce son influence dans la partie raisonnable de l'homme, bien qu'elle épure en même temps et qu'elle sanctifie la sensibilité. Voici comment la religion s'empare de l'homme: l'intelligence reconnaît l'existence d'un Dieu et d'un Père qui nous garde et nous conserve; puis la volonté se soumet à son autorité, et s'efforce de le servir.

Seul l'homme, doué d'une intelligence et d'une volonté libre, peut avoir de la religion, car la religion doit être en même temps l'acte d'une nature raisonnable et d'une volonté libre. Elle est le plus ennoblissant des devoirs, car elle soumet l'esprit et le cœur au Créateur de toutes choses. Il n'y a là rien de sentimental; c'est la solution même du problème de notre existence. Par la religion nous donnons à Dieu ce qui lui appartient, ce que nous lui devons.

La religion dit plus qu'une conduite irréprochable. Vous pouvez passer pour un honnête homme: vous pouvez être fidèle, bon, généreux; vous pouvez mener une vie pacifique, admirable, sans tache: tout cela n'est pas la religion. Votre bonté naturelle s'évanouira comme le parfum

d'une fleur printanière ; elle passera comme le calme réconfortant d'une nuit d'été tranquille.

De plus, si vous menez une vie *honnête*, si vous vous abstenez des liqueurs enivrantes à cause de votre position sociale ou de vos habitudes d'économie ; si, pour des raisons semblables, vous évitez d'autres excès, vous ne vous rapprochez pas de Dieu par ce moyen ; bien plus, si vous accomplissez ces actions afin d'être vu et loué des autres, vous n'êtes pas un homme religieux, mais un hypocrite.

La question que la religion vous pose est celle-ci: dans quel état se trouve votre âme immortelle par rapport à Dieu ?

Aux yeux des hommes et de l'opinion publique, vous pouvez être sans reproche; vous pouvez avoir de la conduite, de l'honneur, de la persévérance, de la sincérité; vous pouvez être juste dans vos relations avec le prochain, bon et loyal envers vos amis et généreux pour les pauvres. Mais Dieu est-il content de vous ? Souvenez-vous que Dieu scrute les recoins les plus cachés du cœur ; il voit vos intentions et pèse vos motifs; il juge les pensées et les désirs pervers, les péchés d'orgueil, d'envie, d'ambition, péchés qui sont tous impénétrables au regard des hommes.

Il se peut que les hommes n'aperçoivent pas en vous des vices grossiers et répugnants; mais le pécheur délicat qui sait garder le décorum est peut-être plus loin de Dieu que celui qu'on a banni de la société. Si, dans votre suffisance, vous rendez grâce à Dieu de ce que vous n'êtes pas comme le reste des pécheurs, vous êtes un pharisien, il n'y a pas de religion chez vous. L'homme vraiment religieux, quelque belle réputation de bonté et de sainteté que vous lui fassiez, sera toujours profondément convaincu qu'il n'est qu'un pauvre et misérable pécheur, qu'un être ignorant et coupable, qu'il a besoin de recourir à Dieu pour obtenir le pardon de ses péchés et la grâce nécessaire pour ne les plus commettre.

Dieu n'a pas besoin de vous, c'est vous qui avez besoin de Dieu.

La religion n'exige pas que vous passiez votre vie agenouillé dans une église, que vous preniez un air renfrogné, sévère, que vous vous absteniez des joies légitimes du monde; mais elle exige que vous accomplissiez parfaitement vos devoirs de chaque jour, non pas avec l'intention prédominante de faire de l'argent ou de plaire à vos supérieurs, mais en vous proposant, comme but final, d'ho-

norer et de glorifier Dieu. Quel que soit le poste où Dieu vous ait placé, quelles que soient les circonstances où vous vous trouviez, accomplissez votre tâche de bon cœur et en conformité avec la sainte volonté de Dieu. C'est là toute la religion.

IV

Sans croyance religieuse personne ne peut aller au ciel

La religion est la loi suprême à laquelle tous sont tenus de conformer leurs pensées, leurs paroles et leurs actes. Elle émane de Dieu, législateur suprême, qui a le droit d'imposer des lois à l'esprit comme à la conscience humaine. Celui qui refuse de lui soumettre sa raison et sa volonté, se met en révolte contre l'autorité divine et signe son arrêt de mort; il creuse son propre enfer.

Pourquoi, dira-t-on, damner éternellement l'homme sans religion, s'il est honnête ?

L'homme sans religion ne peut pas être honnête: c'est un malhonnête homme. Celui qui refuse de croire, viole la loi de Dieu tout autant que le voleur, l'ivrogne, le blasphémateur, l'adultère; or "ceux-là ne possèderont pas le royaume de Dieu." L'incroyant ne peut pas s'en prendre à Dieu; ce n'est pas Dieu qui le damne, il se damne lui-même.

Même à l'époque du paganisme, on considérait l'irréligion et l'athéisme comme des crimes atroces

contre la divinité ; ceux qui s'en rendaient coupables étaient punis de mort.

La négation ou le mépris de la religion est le crime le plus détestable qui se puisse commettre. Il ne se commet pas par ignorance ou par faiblesse, mais il s'attaque directement à l'autorité de Dieu, qu'il s'efforce d'anéantir.

"Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu."[1]

Nous ne pouvons pas être les amis de Dieu si nous n'avons pas la foi surnaturelle, c'est-à-dire si nous ne croyons pas fermement tout ce que Dieu nous a révélé.

Notre divin Sauveur en fait la condition absolue de notre salut : "Celui qui ne croit pas sera condamné."[2]

Mais que dire de ceux qui doutent de l'existence de Dieu ou qui ne peuvent pas y croire ?

Saint Paul nous dit que les uns et les autres sont inexcusables, car ils nient une vérité évidente par elle-même: "Ils ont connu ce qui peut se découvrir de Dieu, Dieu même le leur ayant fait connaître. Car ce qu'il y a d'invisible en Dieu est devenu visible depuis la création du monde, par la connaissance que ses créatures nous en donnent:

[1] *Hébr.*, XI, 6. [2] Marc, XVI, 16.

sa puissance éternelle et sa divinité éclatent dans ses œuvres; en sorte qu'ils sont inexcusables."[1]

Cependant s'il se rencontrait des infidèles de bonne foi, vivant selon le dictamen de leur conscience, ils finiraient par arriver à croire. Saint Thomas d'Aquin explique cette proposition de la manière suivante : "Supposons un homme élevé dans le désert ou au milieu des bêtes sauvages, et observant cependant la loi naturelle qui lui ordonne de faire le bien et de fuir le mal. Nous pouvons affirmer avec certitude que Dieu lui révèlerait intérieurement les vérités qu'il faut croire, ou bien qu'il lui enverrait quelqu'un pour les lui enseigner, comme il envoya autrefois saint Pierre au centurion Corneille."

"Celui qui ne croit pas sera condamné." Il faut donc croire pour arriver au ciel. Pour obtenir l'éternel bonheur qui nous attend, il faut pratiquer la religion de Jésus-Christ. Sans la religion nul ne sera sauvé.

[1] *Rom.*, I, 19, 20.

V

L'Église catholique est l'œuvre de Dieu ; toutes les autres "églises" sont l'œuvre des hommes

Le Christ a fondé et institué une Église. C'est un fait historique reconnu par tous, catholiques et non-catholiques. Tous admettent également que le Christ n'a établi qu'une Église ; car chaque fois qu'il parle de son Église, il s'exprime au singulier : "Écoutez l'Église," dit-il ; et non *les églises ;* "Sur cette pierre je bâtirai mon Église ;" et non *mes églises.* Il compare son Église à une bergerie, qui n'a qu'un pasteur, à un royaume, qui n'a qu'un souverain, qu'une forme de gouvernement, qu'un code de lois. L'Église du Christ est l'assemblée des fidèles, qui, ayant été baptisés, professent la même foi, participent aux mêmes sacrements, offrent à Dieu le même sacrifice, et sont gouvernés par leurs pasteurs légitimes sous un même chef visible.

Or il y a sur la terre bien des sociétés différentes qui toutes ont la prétention d'être la véri-

table Église de Jésus-Christ. Une seule pourtant peut être l'Église du Christ, et c'est celle qu'il a établie en l'an 33. Toute église qui n'a pas 1873 ans d'existence, n'est pas l'Église que le Christ, Fils de Dieu, a établie avant de quitter le monde pour aller à son Père.

Une seule église, l'histoire en fait preuve, a existé pendant cette période de temps : c'est l'Église catholique. Elle seule est l'œuvre de Dieu ; toutes les autres églises datent d'hier, et elles sont de pures inventions humaines. Jamais il n'y eut d'église protestante ou luthérienne avant Martin Luther, c'est-à-dire avant le seizième siècle ; jamais d'église épiscopalienne ou anglicane avant Henri VIII ; jamais d'église presbytérienne avant Jean Knox ; jamais d'église méthodiste avant Jean Wesley ; jamais de quakers avant George Fox ; jamais d'anabaptistes avant Nicolas Stork ; jamais d'église "chrétienne" avant Alexander Campbell.

Ces hommes n'avaient pas plus le droit de fonder une église que vous et moi. Une religion doit avoir Dieu pour auteur. Seule l'Église catholique a un fondateur divin. Le Christ a promis solennellement que son Église durerait jus-

qu'à la fin des temps. Et en effet l'Église a duré jusqu'à ce jour en dépit de toutes les persécutions et de tous les obstacles imaginables. Les faux prophètes sont apparus et sont disparus avec leurs églises; car toute œuvre humaine est vouée à la destruction. L'Église catholique n'est pas une institution humaine. N'allez pas fonder votre foi sur l'opinion d'un homme. Sondez bien le terrain sur lequel vous vous engagez. Attachez-vous à l'Église qui seule peut vous sauver.

VI

Hors de l'Église catholique point de salut

C'est faire un grand acte de charité que de proclamer cette règle rigoureuse établie par Jésus-Christ et ses Apôtres. Ceux qui recherchent sincèrement la vérité l'entendront avec joie et reconnaissance: ils cesseront de lutter contre les flots tumultueux du doute et de l'incrédulité, et ils entreront volontiers dans le vaisseau de l'Église, qui les conduira sans danger aux rivages de l'éternité.

Jésus-Christ a fondé son Église pour tous les hommes; sa volonté expresse est que tous en fassent partie et arrivent ainsi au salut éternel. Pour cette fin il lui a donné sa propre doctrine, sa divine autorité, sa grâce comme moyen de sanctification et l'assistance du Saint-Esprit, qui doit conserver à son enseignement son caractère infaillible et immuable. Chacun est obligé de devenir membre de l'Église catholique sous peine de damnation éternelle. Mé-

priser l'Église, c'est mépriser Jésus-Christ; se séparer de l'Église, c'est se séparer de Jésus-Christ. Et nous savons par ailleurs que sans Jésus-Christ personne ne peut être sauvé: "Personne ne vient au Père céleste que par moi."[1] "Car aucun autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés."[2] Et Jésus-Christ nous dit: "Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, qu'il soit à votre égard comme un païen et un publicain."[3] L'Église catholique est la seule Église dans laquelle on se sauve. "Quiconque est séparé de l'Église catholique, nous dit saint Augustin, peut fort bien s'imaginer avoir une vie tout à fait recommandable; cependant par le fait même qu'il se trouve en même temps séparé de l'unité du Christ, il est séparé de la vie; la colère de Dieu habite en lui."

Or, tous ceux-là sont membres de l'Église catholique, qui, après avoir été baptisés, ne se sont pas séparés d'elle, ou n'ont pas été rejetés de son sein. Ceux qui, sans qu'il y ait de leur faute, sont hérétiques, c'est-à-dire professent une doctrine condamnée par l'Église, mais qui cherchent la vé-

[1] Jean, XIV, 6. [2] *Actes*, IV, 12. [3] Math., XVIII, 17.

rité et s'efforcent de faire la volonté de Dieu, appartiennent à l'âme de l'Église, quoiqu'ils soient séparés de son corps. Mais ceux qui refusent d'embrasser la vérité, soit par indifférence, soit par tout autre motif coupable, en d'autres termes, ceux qui savent que l'Église catholique est la seule véritable Église de Dieu, et qui, pour des considérations humaines, s'en tiennent éloignés, ceux-là se séparent de Jésus-Christ et manquent leur salut éternel. Pour suivre Jésus, il nous faut être prêts à tout sacrifier, amis, famille, biens temporels, rêves d'avenir.

"Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi."[1] Si Dieu vous appelle à son Église, vous devez lui obéir. Ce n'est pas assez d'être catholique de cœur; vous devez professer publiquement votre religion: "Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme rougira aussi de lui lorsqu'il viendra dans sa gloire."[2]

Nous n'avons pas le droit, dans tel ou tel cas particulier, de dire que celui-ci ou celui-là est hors de l'Église par sa propre faute, et, par conséquent, il n'y a pas d'espoir de salut pour lui.

1 Math., X, 37. 2 Luc, IX, 26.

Dieu seul connaît le degré de culpabilité de chacun, lui qui "sonde les reins et les cœurs", et qui "juge les secrets des hommes".

Tous les protestants seront-ils réprouvés ?

A Dieu ne plaise, qu'aucun véritable catholique imagine ou profère jamais un pareil jugement. Non, nous savons tous par expérience que plusieurs de nos frères séparés sont baptisés et vivent dans une ignorance invincible de la véritable Église, qu'ils croient fermement en Jésus-Christ et attendent le salut dans l'invocation de son saint nom. Si, sans qu'il y ait de leur faute, ils demeurent en dehors du corps de l'Église, ils seront certainement sauvés, mais ce sera par le moyen de l'Église catholique, à l'âme de laquelle ils appartiennent ; car *hors de l'Église catholique il n'y a pas de salut.*

VII

Est-ce que toutes les religions se valent ?

Voilà une question insensée. Autant vaudrait demander si un Dieu en vaut un autre. Il n'y a qu'un Dieu ; il n'y a qu'une religion. "Vous n'êtes tous qu'un même corps en Jésus-Christ, vous n'avez tous reçu qu'un même esprit... Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême. Il n'y a qu'un Dieu, père de tous."[1] Prétendre que toutes les religions sont également bonnes, c'est tout simplement nier la religion. La vérité et le mensonge ne peuvent pas être placés sur le même pied : ce qui est vrai ne peut pas être faux en même temps. La vérité est une, indivisible, immuable. Deux et deux feront toujours quatre ; le blanc sera toujours blanc et le noir toujours noir. La vérité est intolérante ; elle rejette tout compromis avec le mensonge, comme la lumière avec les ténèbres.

Si j'ai le bonheur de posséder la vérité, je dois m'y attacher, et fuir l'erreur. Si je crois sincère-

[1] *Éphés.*, IV, 4-6.

ment, et je dois le croire, que la religion catholique est la véritable, je suis forcé d'admettre que toutes les autres religions sont fausses, et je suis obligé de m'attacher à mon Église sous peine de perdre le ciel. Les autres religions enseignent quelques doctrines vraies ; soit, mais elles n'en demeurent pas moins fausses, et je n'ai jamais le droit de donner mon approbation à un mensonge.

Nous n'ignorons pas jusqu'à quel point les différentes sectes se contredisent les unes les autres ; ce que l'une admet, l'autre le rejette. Ce n'est pas le propre de la vérité d'être en contradiction avec elle-même. Il n'y a qu'un Évangile : "Si quelqu'un vous annonce un évangile différent de celui que vous avez reçu de nous, qu'il soit anathème ! [1]" Les dogmes religieux n'admettent pas d'affirmations contradictoires ou de nouveaux crédo, et ceux-ci ne changent pas de signification, pour se conformer aux besoins de l'époque. "Car Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles." [2]

N'acceptez jamais du cuivre pour de l'or, du plomb pour de l'argent. Ne vous contentez pas d'une vulgaire contrefaçon ; exigez le pur métal sonnant.

[1] *Gal.*, I, 9. [2] *Hébr.*, XIII, 8.

Le protestantisme est aussi différent du catholicisme que la nuit l'est du jour.

Il n'est pas vrai de dire que tout chemin mène à Rome; seul le chemin indiqué par Jésus-Christ peut nous y conduire.

VIII

La Bible peut-elle nous sauver ?

Le Fils de Dieu me dit que si je ne crois pas je périrai. Même il me commande, sous peine de damnation éternelle, de croire fermement et sans hésiter tout ce qu'il a enseigné. Comme il est un Dieu juste, il se doit à lui-même de me fournir les moyens de connaître ce qu'il a enseigné; il ne peut pas me condamner pour n'avoir pas obéi à un précepte que je ne connaissais pas. Or quel moyen Dieu nous a-t-il donné de connaître l'objet de notre foi ? Nos amis les protestants nous montrent fièrement la Bible : là se trouve, disent-ils, l'unique source qui n'a pas été corrompue. C'est un livre ouvert, clair et intelligible pour tous, et chacun a non seulement le droit, mais le devoir de l'interpréter à sa guise.

Nous, catholiques, nous prétendons que Dieu nous a donné l'Église, et non la seule Bible, pour nous enseigner la religion, pour nous indiquer les vérités révélées. Il faut que le moyen de connaître la religion soit à la portée de tous, et adapté aux

forces ou à la faiblesse de chaque fidèle. Dieu veut que tous se sauvent, même les plus grossiers, les plus ignorants et les plus abandonnés. Tous ont droit au salut éternel et, par conséquent, aux moyens de l'obtenir. Ces moyens doivent être infaillibles, afin que l'homme soit amené infailliblement, sans crainte d'erreur, à la connaissance de la vérité.

Si Jésus-Christ avait résolu de faire connaître sa religion à tous les hommes au moyen d'un livre, ne pourrait-on pas présumer ou bien qu'il aurait lui-même écrit ce livre, ou au moins qu'il l'aurait mis entre les mains de ses disciples? Or il ne l'a ni écrit, ni confié à ses disciples; mais il a donné à ses Apôtres la mission de prêcher. Voici ce qu'il leur dit: "Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Allez donc, et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit; leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai prescrites. Et voici que je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles."[1]

Dans les desseins de Dieu, le monde devait être converti par la prédication de la parole sainte,

[1] Math., XXVIII, 18-20.

non par la lecture de la Bible. Si Jésus-Christ avait dit: Écrivez des bibles, répandez-les, que chacun les lise et soit son propre interprète; alors il n'y aurait pas d'Église, mais une véritable Babel. Il a envoyé ses Apôtres, après les avoir investis de son autorité et leur avoir conféré la mission d'enseigner. Voilà pourquoi l'Église catholique existait déjà et exerçait ses droits divins avant que la Bible ne fût terminée, avant que le premier mot du Nouveau Testament ne fût écrit. L'Église a été fondée et propagée dans le monde entier sans la Bible. Jusqu'au troisième siècle, les fidèles ignoraient ce qu'était la Bible, et ne pouvaient distinguer les livres inspirés des apocryphes. Comment pouvaient-ils prendre la Bible pour leur unique guide? Et cependant ils connaissaient leur religion et se sauvaient.

Au quatrième siècle, le pape réunit en concile les évêques du monde entier et détermina définitivement quels sont les livres canoniques qui constituent ce que nous appelons la Bible.

Il n'y aurait pas eu de Bible sans l'Église catholique.

Mais, même alors, le monde demeura pratiquement sans la Bible jusqu'à ce qu'un catholique

découvrît l'imprimerie au quinzième siècle. Avant cette époque il était très difficile de se procurer une bible. L'écriture était une opération lente et dispendieuse ; elle se faisait à la plume sur du parchemin, et une bible valait une petite fortune. Comment un Dieu miséricordieux aurait-il pu m'obliger de prendre la Bible pour guide, et me condamner si je n'avais pas les moyens d'en acheter une ?

Supposons maintenant que chacun ait sa bible : tous savent-ils lire ? Allons-nous réprouver les illettrés ? Ajoutez à cela que la Bible a été écrite en hébreu et en grec : tous ceux qui savent lire peuvent-ils lire l'hébreu et le grec ? Qui va leur donner une traduction fidèle ? et supposé qu'ils en aient une, qui va leur indiquer le sens exact de chaque expression ? Voulez-vous voir les effets de l'interprétation privée, ouvrez l'histoire du seizième siècle.

A peine Luther avait-il proclamé sa doctrine au sujet du libre examen et de l'interprétation privée de la Bible, que ses sectateurs se divisèrent en une multitude d'opinions religieuses différentes de celles de leur "apôtre" ; de sorte que le "réformateur" pouvait s'écrier avec amertume

dans sa lettre aux chrétiens d'Anvers: "Celui-ci rejette le Baptême, celui-là l'Eucharistie ; un autre édifie un monde nouveau entre le présent et celui qui surgira après le jugement dernier ; il en est qui nient la divinité de Jésus-Christ ; l'un dit ceci, l'autre cela : *en un mot il y a autant de sectes que de têtes.* Chacun s'imagine être inspiré du Saint-Esprit et veut être prophète."

Le cardinal Hosius comptait déjà au seizième siècle 270 sectes différentes issues du principe du libre examen.

L'historien Janssen rapporte quelques interprétations plus ou moins pratiques de l'Écriture qui avaient cours parmi les disciples de Luther, vers l'an 1524. A Saint-Gall, un certain nombre de protestants furent éclairés soudain sur la signification du précepte divin : "Allez, enseignez toutes les nations et prêchez-leur l'Évangile", et voici qu'ils s'assemblent sur la place publique, et d'un mutuel accord s'élancent hors des portes de la ville vers les quatre coins de l'univers.

A Appenzell, douze mille personnes se réunissent pour obéir au texte : "Ne vous préoccupez pas de ce que vous mangerez", et s'abstiennent de toute nourriture jusqu'à ce que la faim les con-

traigne à se disperser. On en vit grimper sur les toits des maisons et prêcher du haut de ces chaires aériennes, parce que Jésus-Christ avait dit : "Ce que vous entendrez, prêchez-le sur les toits." D'autres enfin jetèrent leur bible au feu pour mieux interpréter cette parole : "La lettre tue ; mais l'esprit vivifie."

Donc ce n'est pas et ce ne peut pas être la Bible que Dieu a chargée de nous enseigner sa religion.

Mais que faire si vous ne connaissez pas encore l'Église à qui Jésus-Christ a confié la mission de nous conduire au port du salut ? Alors me servant des paroles que Notre-Seigneur adressait aux Juifs, je vous donnerai, mes chers amis, ce conseil: "Lisez avec soin les Écritures, puisque vous y trouvez le moyen d'avoir la vie éternelle; ce sont elles en effet qui rendent témoignage de moi."[1] Étudiez la Bible ; ne vous contentez pas d'y jeter un regard distrait, mais lisez-la dans un esprit de prière, de respect et d'humilité; faites-en l'objet de vos méditations, ayant toujours un désir sincère de trouver Jésus-Christ et sa sainte Épouse. La Bible ne vous donnera pas la révélation entière et définitive de la vraie

[1] Jean, V, 39.

religion; mais elle peut vous rendre un service dont vous vous réjouirez éternellement; elle peut remplir à votre égard le rôle de saint André à l'égard de saint Pierre, son frère, et elle peut vous amener plus près de Jésus. Elle vous parlera du royaume qu'il a fondé sur la terre et de la nécessité d'appartenir à l'Église qu'il a édifiée au prix de son propre sang.

Accordez cette grâce, ô divin amant des âmes, à ceux qui lisent et cherchent avec cette bonne foi !

IX

La Bible est-elle la parole de Dieu ou celle de l'homme?

La Bible est un document écrit, qui contient la parole du Dieu tout-puissant. Elle reste pour nous la parole de Dieu quand elle est bien interprétée. Mal interprétée, elle devient la parole de l'homme; et, ajoute saint Jérôme, "ce qui est encore pire, la parole du démon". Le démon peut, pour les besoins de sa cause, citer des textes de l'Écriture sainte: c'est d'ailleurs ce qu'il fit lorsqu'il tenta le Fils de Dieu. La Bible a d'autant plus besoin d'être expliquée, qu'elle est remplie de difficultés et d'obscurités qui arrêtent à chaque pas, non seulement les illettrés, mais aussi les esprits les plus instruits et les mieux doués. Saint Pierre nous dit des épîtres de saint Paul, qu'elles contiennent "certaines choses difficiles à entendre, dont certains hommes ignorants et légers faussent le sens et abusent pour leur propre ruine". [1]

Saint Augustin confessait qu'il y avait pour lui

[1] Pierre, *2e Ép.*, III, 16.

dans la Bible un nombre de choses inintelligibles, plus grand que le nombre de celles qu'il comprenait. Quel savant d'Amérique a la prétention de posséder la science biblique de saint Augustin ?

Mais qui donc va éclaircir les difficultés de la Bible et concilier entre elles les apparentes contradictions qu'elle nous offre ? Il faut que quelqu'un ait mission de nous donner la véritable interprétation.

Nous lisons dans les Actes des Apôtres que l'officier de la reine d'Éthiopie s'en retournait de Jérusalem, en lisant les prophéties d'Isaïe. L'apôtre saint Philippe, qu'il rencontra sur la route, lui ayant demandé s'il entendait ce qu'il lisait, il répondit : " Comment pourrais-je l'entendre, si quelqu'un ne me l'explique ? " [1] Il comprenait bien que toute interprétation privée n'est qu'une opinion personnelle et humaine. Personne au monde, fût-il le plus savant des hommes, ne peut me contraindre à accepter comme article de foi sa propre interprétation ; car il n'est qu'un homme.

Mais vous me répondez : " Lisez en esprit de prière : le Saint-Esprit vous éclairera et vous donnera la véritable intelligence."

[1] *Actes*, VIII, 31.

Comment pouvez-vous savoir si c'est l'Esprit-Saint qui vous éclaire, et non votre propre esprit qui vous illusionne ?

L'effet d'une théorie aussi insensée ne sera-t-il pas d'augmenter le nombre des égarés, en ouvrant la porte au fanatisme, aux illusions, aux déceptions de toute sorte, ou, pour le moins, aux simples conjectures ? Déjà le libre examen n'a que trop torturé la Bible pour lui faire dire des absurdités et recouvrir de son bouclier l'erreur et le vice. Avant le seizième siècle, c'était un signe non équivoque de folie, de préférer son interprétation privée au jugement du corps unanime des évêques catholiques en communion avec le siège de Pierre.

Au lieu de nous soumettre, sans appel possible, à un livre muet, ou bien à la parole d'un sage ou d'un savant, qui ne peuvent donner qu'une interprétation personnelle, nous nous inclinons devant la vivante autorité de l'Église infaillible de Dieu et nous acceptons ses décisions comme définitives. De même que les Juifs recouraient au grand prêtre et à son conseil pour obtenir la solution des difficultés religieuses, ainsi nous allons à l'Église du Christ et nous lui demandons de nous expliquer le sens des Écritures.

Quand George Washington et ses compagnons écrivirent la constitution et le code de lois des États-Unis, ils n'eurent pas l'intention d'en fournir une copie à chaque citoyen en l'invitant à l'interpréter à sa guise. Pareil système aurait vite fait de détruire l'Union. En hommes sages, ils établirent une cour suprême et un juge en chef avec la mission d'interpréter le vrai sens de la constitution; et tous, depuis le président jusqu'au citoyen le plus humble et le plus ignorant, sont tenus d'accepter les décisions ou interprétations de la Cour Suprême. Ainsi Jésus-Christ a établi une cour et un juge suprêmes avec mission de nous faire connaître le vrai sens de la Bible, de nous dire quelles sont les vérités révélées que Dieu nous recommande de croire, si nous voulons être sauvés. Tous deux sont infaillibles, le juge et la cour, le Pape et l'Église.

La parole de Dieu écrite ou transmise par la tradition nous est interprétée par l'Église catholique: elle forme l'objet de notre foi.

X

Du grand cas que l'Église catholique fait de la Bible

La Bible est une partie de la révélation divine; elle a été écrite par des hommes inspirés, sous la la dictée de l'Esprit-Saint. L'autre partie de la révélation est appelée la parole de Dieu non écrite, ou simplement tradition. La Bible est l'une des deux grandes sources de vérités révélées d'où l'Église tire les matériaux de l'édifice de sa foi dogmatique. Elle est un ensemble de vérités précieuses que je comparerais à des messages adressés aux hommes par le Créateur.

Nous acceptons la Bible, du commencement à la fin, comme la parole sainte de Dieu. Le concile du Vatican, tenu en 1870, exprime ainsi avec concision la doctrine de l'Église: "La révélation surnaturelle, selon la croyance de l'Église universelle, est contenue dans les livres écrits, et dans les traditions non écrites parvenues jusqu'à nous par l'entremise des Apôtres, qui les ont reçues, soit de la bouche même de Jésus-Christ, soit de

l'Esprit-Saint qui les instruisait. Et ces livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament doivent être admis comme sacrés et canoniques dans toute leur intégrité et dans chacune de leurs parties... Si quelqu'un refuse d'admettre comme sacrés les livres de l'Écriture sainte, dans chacune de leurs parties, ou nie qu'ils soient inspirés de Dieu, qu'il soit anathème!" Ces paroles du concile laissent-elles entendre que l'Église fait peu de cas de la Bible? Voici qu'elle déclare solennellement que, à moins d'en accepter chaque partie comme la parole de Dieu, un catholique ne peut être sauvé.

À toutes les époques et dans tous les pays, l'Église a montré pour la parole écrite de Dieu un amour et un respect égaux à ceux qu'elle a pour le Verbe incarné. Pendant des siècles elle a employé des milliers d'hommes savants et pieux à traduire la Bible, à la transcrire en lettres d'or sur des parchemins précieux qu'elle a si bien reliés et couverts, que la dent meurtrière du temps n'a pu encore les entamer.

À peine l'imprimerie était-elle inventée que l'Église la mettait à son service, surtout pour la diffusion des livres saints. Tandis qu'elle se

gardait, avec un œil vigilant, des traductions infidèles et des interprétations arbitraires et fausses, elle conservait avec un soin jaloux son précieux dépôt, le traitait avec amour, mettait toute son énergie à le garder intact, et en donnait son infaillible interprétation.

En prohibant le libre examen de la Bible, l'Église ne dépouille ses enfants d'aucun droit ni privilège. Elle ne fait que les protéger contre le danger; elle voit à ce qu'ils puissent la lire sans crainte d'erreur, à la lumière de l'Esprit-Saint, qui garde l'Église dans le chemin de la vérité. Un signe indicateur sur une route dangereuse ou un phare sur la mer sont une sauvegarde et non un obstacle à la liberté individuelle.

Seule l'Église catholique nous donne une garantie suffisante du sens de la Bible. Voici sur ce point l'énergique déclaration de saint Augustin : "Pour ma part, je n'ajouterais pas foi à l'Évangile, si je n'y étais poussé par l'autorité de l'Église catholique."

Les protestants ont reçu leur bible, si tant est qu'ils en aient une, de l'Église catholique. Quiconque admet que la Bible est la parole de Dieu est forcé de recourir à l'Église catholique,

"la colonne et le fondement de la vérité", pour retrouver la preuve de l'origine divine des Écritures.

On ne défend pas aux catholiques de lire la Bible dans leur langue maternelle. Au contraire, on les encourage à la lire et à l'étudier. Les évêques catholiques des États-Unis, réunis en concile à Baltimore, crurent qu'il était à peine nécessaire de rappeler aux fidèles de leurs diocèses que le trésor le plus précieux de toute bibliothèque de famille devrait être le livre des Écritures, que Dieu nous a laissé pour être la consolation et le guide de notre vie. Ils exprimèrent l'espoir que chaque famille catholique de leur pays eût en sa possession une traduction fidèle de la Bible.

L'étude de l'Écriture sainte est considérée dans nos séminaires catholiques comme la partie la plus importante de la théologie. Vers la fin de son pontificat, le pape Léon XIII a encouragé fortement l'étude sérieuse de la Bible d'après les données scientifiques. Les plus grandes autorités bibliques, depuis les Apôtres jusqu'à nos jours, ont toujours été des enfants dévoués de l'Église. Chaque prêtre est tenu, sous peine de péché mortel, de consacrer au moins une heure à la lecture de

l'office divin, c'est-à-dire de l'Écriture sainte et des Pères, sans parler de sa méditation quotidienne, du saint sacrifice de la messe et de ses études privées, qui le mettent constamment en contact avec la Bible.

Mes amis protestants me diront peut-être: "Il est vrai qu'à notre époque il y a peu à reprendre sous ce rapport. Grâce au protestantisme, la Bible est lue davantage par les catholiques. Depuis que Martin Luther a fait l'heureuse découverte de la Bible, au seizième siècle, les catholiques montrent plus d'empressement à la lire. Avant Luther, il ne leur était pas permis de le faire; c'était, pour la plupart des chrétiens, un livre scellé et inconnu."

Voilà des affirmations tout à fait gratuites. Allons aux faits.

L'imprimerie fut inventée 80 ans avant la Réforme. Le premier livre imprimé fut une Bible. Dès l'année 1500, la Bible latine avait été imprimée au delà d'une centaine de fois. A cette époque, le latin était compris et parlé presque partout. Avant que Luther eût commencé sa traduction, il en existait déjà quinze en *haut allemand* et cinq en *bas allemand*.

Selon l'opinion de Sir Thomas More, on lisait la Bible en anglais avant Wiclef.

Le révérend J.-H. Blunt, un protestant, auteur d'un ouvrage sérieux et érudit, l'*Histoire de la Réforme et de l'Église d'Angleterre*, avoue candidement qu' "il y a beaucoup de sottises et d'injustices écrites à propos du peu de connaissance de la Bible dans les âges qui ont précédé la Réforme". La vérité est que clercs et moines en lisaient chaque jour de longs passages et que, de la sorte, ils s'en enrichissaient la mémoire; aussi faisaient-ils dans leurs prédications un usage fréquent de l'Écriture sainte, et ceux qui, de nos jours, s'adonnent à la lecture de la Bible, s'étonnent du nombre des citations et des références contenues dans les sermons du moyen âge. D'innombrables copies de la Bible furent transcrites grâce au travail étonnant des moines; on publia dès lors plusieurs gloses ou commentaires dont on admire encore la sagesse et l'onction; tous les laïques qui savaient lire étaient généralement munis du livre des Évangiles, ou des psaumes, ou de quelque autre partie de la Bible. De fait, on se donnait beaucoup de peine pour transcrire les saintes Écritures; on mettait ses mains, son esprit et son cœur

pour exécuter ce travail qu'aujourd'hui on confie à des ouvriers et à des machines. Le clergé étudiait la parole de Dieu et la faisait connaître au peuple; les quelques laïques instruits avaient toute facilité de lire la Bible, soit en latin, soit dans leur propre langue, et cela avant la Réforme.

Pour nous, catholiques, nous chérissons la parole écrite de Dieu que nous considérons comme la source de la révélation divine. Nous ne traînons pas péniblement notre esprit à la découverte de la vérité, nous la possédons pleine et entière.

Avec l'immortel Dante nous pouvons dire:

Pour trésor, nous avons les deux Testaments,
L'ancien et le nouveau;
Pour guide, le Pasteur de l'Église:
C'est assez pour notre salut.

XI

Beaucoup d'hommes instruits ne croient à aucune religion

Personne n'a jamais possédé la science universelle. Un homme peut être très instruit dans une branche particulière de la science, et être complètement ignorant dans une autre.

On peut être avocat émérite et n'avoir aucune connaissance de la médecine ou de la chirurgie. Quelqu'un peut passer pour un grand savant et ignorer le premier mot de la religion et des éléments du petit catéchisme. Je dirai même qu'à notre époque d'éducation superficielle, un grand nombre de prétendus savants ne possèdent qu'un mince bagage de science; ce qui est fort dangereux, car la science est une force dans le monde. "Il est vrai," dit Bacon, "qu'une connaissance imparfaite de la philosophie peut faire décliner la raison humaine vers l'athéisme; mais une étude approfondie de cette science ne peut que conduire vers la religion." La plupart de nos modernes incrédules ne sont ni de grands philosophes, ni

de grands savants : ce sont des gens de lettres; ils savent écrire élégamment et parler correctement, voilà tout. La vraie philosophie, aussi bien que la vraie science, conduit à Dieu.

Voici ce qu'écrit à ce sujet l'historien Becker : "Une culture superficielle de l'esprit et un simple vernis d'instruction, au détriment des études solides, voilà les dangers qui menacent l'éducation moderne, et qui sont d'autant plus à redouter que, de nos jours, le champ des connaissances humaines est plus vaste, et qu'on exige davantage des personnes instruites. Il arrive en effet qu'en essayant d'embrasser tous les sujets à la fois on n'apprend rien. Le résultat final auquel aboutit ce système d'éducation superficielle, est le mépris des études supérieures et d'un idéal plus élevé, souvent c'est l'immoralité grossière et effrénée." Le vrai savant n'est pas du tout arrogant ni plein de lui-même; il est humble et modeste. Il se rend compte de l'exiguïté des connaissances humaines, et il n'a pas la prétention de croire que la science est entrée dans le monde avec lui. Vous ne rencontrerez pas un seul vrai philosophe qui se soit appuyé exclusivement sur la raison et ait rejeté la foi. L'irréligion est une brèche faite

à l'intelligence. Rejeter la foi, c'est priver la raison de son auxiliaire le plus nécessaire.

L'histoire nous apprend que les plus grands génies du monde ont été des croyants, et que les esprits orgueilleux et superficiels ont fait lamentablement naufrage sur l'écueil de l'incrédulité.

Devant nos savants incrédules qui menacent d'anéantir l'indestructible Église du Christ, nous pouvons faire défiler toute une légion de géants de l'esprit, que le monde a admirés comme de fervents chrétiens et de véritables bienfaiteurs de l'humanité. Saint Thomas, le génie le plus profond et le plus universel du moyen âge, a amplement prouvé au monde des penseurs l'accord de la raison et de la foi.

Nous pouvons être fiers, sans doute, des merveilleux résultats auxquels est parvenue la science naturelle moderne, mais nous ne devrions jamais oublier ce mot de Tyndall : "De l'origine et de la fin du monde naturel, la science ne connaît rien." Notre esprit est enveloppé de ténèbres, selon l'aveu même échappé à Jules Simon : "Si nous pénétrons plus avant dans la science, nous rencontrons un abîme ; seuls les esprits faibles

s'imaginent être capables de tout expliquer et de tout comprendre."

Méditez cette parole de l'Esprit-Saint : "Toute sagesse vient de Dieu Notre-Seigneur."[1]

[1] *Eccli.*, I. 1.

XII

"Celui-là était vraiment le Fils de Dieu"

Il y a mille neuf cents ans, vécut en Palestine un homme appelé Jésus, qui mena une vie sans tache, enseigna une doctrine merveilleuse et opéra une multitude de miracles; mais à l'âge de trente-trois ans il fut cloué à une croix, parce qu'il affirmait sans hésiter qu'il était la seconde Personne de la très sainte Trinité, et que, sans subir aucun changement dans sa nature divine, il avait pris une âme et un corps humains, et était devenu le Rédempteur du monde. Il confirma cette déclaration sous serment devant un tribunal compétent. On l'avait mis en demeure de répondre à la question la plus importante qui fût jamais posée sur la terre. De sa réponse dépendaient la gloire de Dieu et le salut de l'humanité.

S'il n'est Fils de Dieu que par adoption, pure amitié ou effet de la grâce, comme tout fidèle Israélite d'alors, le christianisme n'est qu'une religion humaine, personne n'est tenu de l'embrasser. Mais s'il est vraiment Dieu comme il l'a

affirmé, alors quiconque veut être sauvé est tenu de croire en lui et d'observer ses commandements.

Remarquez bien la solennité du procès judiciaire institué contre le Christ dans le palais de Caïphe.

En présence du grand prêtre, la plus haute autorité ecclésiastique, se tenait, garrotté et sans défense, Notre-Seigneur, comme un médiateur entre Dieu et le peuple juif. Caïphe, se dressant devant lui dans la plénitude du pouvoir à lui, conféré par Dieu, l'interroge en se servant de la formule solennelle du serment : "Je vous adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu." Jésus-Christ ne pouvait pas garder un silence qui eût été interprété contre lui. Il fallait répondre. En face d'une mort cruelle qui l'attendait, il proféra cette solennelle réponse, qui retentit avec plus de force que la foudre du Sinaï au milieu de cette assemblée, comme à travers les âges : "Je suis le Christ, Fils de Dieu." Sa réponse était sans équivoque, aussi le juge suprême jugea inutile d'entendre d'autres témoins : "Vous avez entendu le blasphème; que vous en semble ?" Et tous de répondre d'une seule voix : "Il est digne de mort." Il fut donc condamné;

on le crucifia; et pourquoi ? Parce qu'il s'était proclamé Fils unique du Père, essentiellement un avec lui, Messie, Sauveur du monde. Quel homme sensé ou sincère osera douter de la parole du Christ ? À l'époque des persécutions, lorsqu'on demandait à un disciple du divin Crucifié : "Êtes-vous chrétien ?" il répondait, en face du glaive, du gril ardent, de la torture, des lions et des léopards : "Oui, je suis chrétien !" Est-ce qu'on doutait alors de sa parole ?

Oui, ô Jésus, nous le croyons; vous êtes le Christ, Fils de Dieu. Nous savons que rien n'est plus vrai que votre parole. À deux genoux, nous vous remercions; nous pressons nos lèvres sur vos pieds ensanglantés et, avec le centurion qui se tenait au pied de la croix et qui vous vit mourir, non comme meurt un homme, mais comme seul un Dieu peut mourir, nous nous frappons humblement la poitrine et nous répétons : "Celui-là était vraiment le Fils de Dieu."

XIII

Seul un Dieu pouvait nous sauver

La croyance en la divinité du Christ est le fondement du christianisme, qui est depuis dix-neuf siècles, la religion des nations les plus civilisées. Celui qui nie la divinité de Notre-Seigneur doit également fermer les yeux à tout ce que le christianisme a apporté au monde, à tout ce qui s'est accompli de grand dans les sciences, les arts et les lettres, à toute la somme de bonheur, de lumière et de paix, qu'il a conférée à des millions d'hommes.

Pourquoi refuseriez-vous de croire à sa divinité? Une telle croyance est-elle opposée à la raison? Pas du tout; jamais la raison humaine ne sera capable d'y découvrir une impossibilité. Le dogme de la Trinité n'implique aucune contradiction. Nous ne disons pas : trois personnes n'en font qu'une; ce serait contre la raison, et jamais Dieu ne nous obligera à croire une absurdité. Nous disons: trois personnes n'ont qu'une seule et même nature divine; il y a trois personnes en un seul Dieu.

Il n'y a pas, non plus, l'ombre d'une contradiction dans la doctrine de l'Incarnation. Nous croyons que la seconde personne de la très sainte Trinité a pris dans le sein de Marie un corps et une âme semblables aux nôtres, sans absorber l'humanité dans la divinité, mais en unissant en une même personne la nature divine et la nature humaine. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans la nature. La plante s'approprie les sucs de la terre et les constitutifs de l'air pour se les assimiler. La rose dessine sa forme élégante, peint ses feuilles de vermeil, colore ses pétales et remplit son calice de parfums exquis avec les éléments de la terre, de l'air et de l'eau. Vous vous asseyez à la table et vous vous nourrissez de pain, de légumes, etc., et tous ces éléments nutritifs deviennent votre propre substance. Pourquoi aurais-je de la difficulté à croire au dogme de l'Incarnation ?

Ce n'est pas seulement une chose possible et conforme à la raison, que Dieu prenne la nature humaine ; mais il semble de convenance qu'il dût le faire pour nous sauver d'une éternelle ruine.

Dieu s'est manifesté à nous dans la création ; il a donné à l'homme la lumière de la raison pour

lui permettre de découvrir son Dieu ; mais l'homme oublia le Créateur et se mit à adorer des idoles conformes à ses désirs pervers. Il pouvait, seul, abandonner son Dieu, mais sans l'aide de ce même Dieu, il ne pouvait plus revenir à lui.

Pour sauver le genre humain, Dieu devait intervenir et nous indiquer la vraie religion. Il était digne de sa sagesse et de sa miséricorde qu'il vînt lui-même sur la terre pour enseigner aux hommes comment il fallait vivre pour mériter d'être appelés ses enfants.

En outre nous étions couverts de la lèpre du péché.

Par le péché, l'homme s'érige en être indépendant et substitue sa volonté à celle de Dieu. C'est le plus grand mal qu'on puisse imaginer ; il fait contracter une dette infinie. Comment l'homme peut-il payer cette dette ? Par le repentir ?

Le repentir ne change pas le mal en bien.

Par la prière ou la pénitence ?

Dieu est juste ; il se doit d'exiger satisfaction ; il ne peut permettre qu'on viole impunément sa loi.

Peut-être les anges, ou les saints, ou Marie, reine des anges et des saints, pouvaient-ils satisfaire pour le péché ?

Non, ils ne sont que des créatures; leurs mérites sont finis et limités, tandis que le péché est une offense infinie. Dieu seul donc pouvait, en prenant notre nature, effacer la faute. Il eut pitié de notre misère: "Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle." [1]

[1] Jean, III, 16.

XIV

Un Rédempteur promis et attendu
Le plus beau des enfants des hommes

Quand le Dieu juste chassa nos premiers parents du Paradis, il dissipa en même temps, par la promesse d'un Rédempteur futur, le désespoir qui empoisonnait déjà leur cœur affligé. Puis, par des prophéties, qui donnaient d'avance avec ses moindres détails le portrait du Rédempteur, il tint constamment allumée dans l'âme de leurs descendants, l'espérance vacillante du salut.

Toutes ces prophéties s'accomplirent à la lettre. On peut donc dire avec raison qu'elles sont des preuves solides de la divinité du Christ. Les Juifs mêmes jusqu'ici ont toujours défendu la divine autorité de ces prophéties, bien qu'elles aient souvent été citées contre eux par les chrétiens.

On retrace l'arbre généalogique de Jésus-Christ en passant par Abraham, Isaac, Jacob et David. L'époque de sa venue est fixée : quand le sceptre sera sorti de la maison de Juda, à l'expiration des

semaines de Daniel, alors que le second temple sera encore debout. Le lieu de sa naissance sera Bethléem. Il doit annoncer la bonne nouvelle à son peuple ; il fera de grands miracles et entrera dans Jérusalem en triomphe. Cependant il sera trahi par un de ses disciples, vendu pour trente pièces d'argent qui seront ensuite consacrées à l'achat du champ d'un potier. Abandonné de ses disciples, mis en accusation devant un tribunal, il ne se défendra pas. Après avoir été condamné, il permettra qu'on le frappe et qu'on lui crache au visage ; il sera crucifié entre deux malfaiteurs, tourné en dérision durant son agonie, abreuvé de fiel et de vinaigre ; ses vêtements seront divisés et tirés au sort ; il sera transpercé d'une lance, déposé dans le sépulcre d'un homme riche, et des hommes impies seront préposés à la garde de son tombeau. Cependant il ressuscitera d'entre les morts et, parce qu'il aura donné sa vie pour les péchés de son peuple, il aura une nombreuse postérité, il donnera une loi nouvelle et établira un royaume fondé sur la connaissance du vrai Dieu, et qui embrassera la terre entière.

La divine origine de ces prophéties a affermi les Juifs de l'ancienne loi dans leur croyance que

le Messie serait Dieu revêtu de la forme humaine, l'Homme-Dieu. Les Pères et les Docteurs de l'Église s'en sont souvent servis comme de puissants arguments en faveur de la divinité de Jésus-Christ. Ont-elles tout à coup perdu, au vingtième siècle, leur pouvoir de convaincre ?

Ce qui est vrai une fois, demeure vrai pour toujours.

La grandeur morale de Jésus défie toute description. Les saints les plus glorieux s'éclipsent en sa présence. On rapporte de Léonard de Vinci que, peignant sa *Dernière Cène*, il perdit courage au moment où il essayait de reproduire la figure du Maître bien-aimé et laissa tomber son pinceau de découragement.

Seul le Christ pouvait se présenter au milieu de ses ennemis et leur demander avec calme : "Qui de vous me convaincra de péché ?" Le juge qui le condamna à mort fut forcé de déclarer publiquement : "Je ne trouve aucune faute en lui."

Il nous apparaît en sa sainte humanité sans égal dans toute l'histoire du genre humain, car il est plus qu'un homme. Même ses ennemis les

plus acharnés des temps modernes, Baur, Strauss, Renan, négateurs impudents de sa divinité, sont forcés de le proclamer le plus saint et le plus sage des hommes. "La première place, dit Strauss, lui est réservée dans le temple du génie et de l'humanité, comme au type idéal de la grandeur morale qui ne saurait être surpassé." Jamais homme sérieux ne l'a accusé d'être un rêveur, un enthousiaste ou un fanatique. Il fut sans tache: l'homme parfait, idéal. Telle est l'opinion de nos modernes infidèles.

La vie de Notre-Seigneur se résume dans cette expression énergique de l'Écriture : "Jésus commença à agir et à enseigner".[1] De même que son œuvre, la rédemption du genre humain, fut divine, ainsi fut divin son enseignement, sa doctrine céleste destinée à régénérer le monde. Les foules s'écriaient après l'avoir entendu : "Jamais homme n'a parlé comme cet homme ".[2]

Il n'y a, dans la littérature des peuples, rien d'aussi beau, d'aussi pathétique, d'aussi puissant, que les paraboles et les enseignements pratiques de son Évangile. Le monde avait connu avant lui de grands maîtres, de grands philosophes ;

[1] *Actes*, I, 1. [2] Jean, VII, 46.

il avait eu ses Platon, ses Aristote, ses Socrate, ses Cicéron, qui avaient enseigné des doctrines magnifiques et avaient ébloui les hommes par le brillant éclat de leur esprit et la fascination de leur langage. Le Christ les a tous surpassés par la pureté, la sainteté, la sublimité et la douceur de sa doctrine. Ces grands hommes d'état, ces grands philosophes ont-ils jamais retiré des ténèbres de l'idolâtrie une seule nation, une seule ville, un seul village, une seule famille ? Ils ne purent même pas sauver leur propre famille de la dégradation morale. Le Christ a changé la face du monde par sa doctrine qui vivra éternellement : "Mes paroles ne passeront point."[1]

Rousseau, l'oracle des incroyants, ne peut s'empêcher de témoigner en faveur du divin Maître : "Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grâce touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses ! Quel empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage, qui sait agir, souffrir et mourir, sans faiblesse et sans ostenta-

[1] Math., XXIV, 35.

tion ?...... Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il pas pour avoir osé comparer le fils de Sophronisque [1] au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait encore si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un sophiste...... La mort de Socrate, philosophant tranquillement au milieu de ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu."

Oh ! comme nous déplorons l'aveuglement de ceux qui ne revendiquent pas Jésus comme leur maître et leur ami !

"N'avoir jamais connu Jésus-Christ est le plus grand des malheurs ; ce n'est pas un crime ni une

[1] Socrate.

ingratitude. Mais le renier ou l'oublier après l'avoir connu, voilà qui dénote une perversion si effrayante et si insensée, qu'on ose à peine y croire. Car il est la source et l'origine de tout bien. De même que le genre humain ne pouvait être racheté que par le sacrifice de Jésus-Christ, ainsi ne peut-il être conservé que par sa puissance." [1]

[1] Léon XIII.

XV

Les œuvres de Jésus-Christ

Non seulement Jésus-Christ s'est dit le Fils de Dieu, mais il a affirmé que ses œuvres étaient celles d'un Dieu. " Si vous ne croyez pas à ma parole," dit-il à ses ennemis, " croyez à mes œuvres ; car elles me rendent témoignage". Ses œuvres furent ses lettres de créance apportées du ciel pour prouver son domaine suprême sur l'univers : "Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'évangile est annoncé aux pauvres." [1] Il opérait ses miracles en faveur des pauvres et des affligés et il les opérait, non pour satisfaire la curiosité ou faire parade de sa puissance, mais pour gagner les cœurs de ceux qui étaient disposés à croire en lui. Toute sa vie n'est qu'une suite de miracles. Il calme la tempête, il marche sur les eaux, il maudit et dessèche le figuier sté-

[1] Math., XI, 4, 5.

rile, il multiplie les pains et les poissons et rassasie des milliers d'hommes, il change l'eau en vin, il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, il guérit les lépreux et fait marcher les boiteux. Ses ennemis soumettent ses miracles au plus rigoureux examen. Lisez, par exemple, au neuvième chapitre de l'évangile selon saint Jean, la guérison du jeune aveugle de naissance, et dites-moi s'il est possible d'expliquer ce miracle par une cause naturelle. Ses prodiges sont racontés par des témoins oculaires non suspects de crédulité.[1] C'étaient des faits publics connus de tout le monde: "Car," dit saint Paul, "ce ne sont pas des choses qui se sont passées en secret," mais devant les foules. Ils étaient accomplis en faveur des absents aussi bien que de ceux qui étaient présents. Jésus avait conscience "qu'un pouvoir bienfaisant était sorti de lui"[3] et avait guéri la femme qui avait touché la frange de son vêtement.

Il ne fallait pas être bien savant, il suffisait seulement d'avoir un esprit droit et l'usage de ses sens, pour reconnaître un miracle dans la guérison d'un aveugle ou dans la résurrection d'un mort qu'on avait retiré du tombeau.

[1] Jean, I, 1. [2] *Actes*, XXVI, 26. [3] Marc, V, 30.

Le peuple, dit-on, était ignorant à cette époque. Comment! mais l'époque de la venue de Notre-Seigneur fut la plus éclairée de toutes les époques, on l'a appelée l'âge d'or de la science et des arts. L'histoire a enregistré les noms des esprits les plus cultivés d'alors; quelques-uns de leurs chefs-d'œuvre servent de modèles pour tous les âges, et ils n'ont pas encore été surpassés.

Ses ennemis les plus acharnés n'ont jamais eu l'idée d'attribuer ses miracles aux causes physiques. Ni les Juifs, ni les païens des premiers siècles, n'osèrent en nier l'authenticité. Ils furent et ils sont encore le sceau et le témoignage de sa mission et le signe évident de sa divinité.

Mais la preuve la plus convaincante de la divinité de Jésus-Christ est sa glorieuse résurrection. Il avait dit: "J'ai le pouvoir de déposer ma vie et j'ai le pouvoir de la reprendre."[1] Il n'y a qu'un Dieu qui puisse faire une pareille affirmation et la justifier. Il parlait souvent de sa résurrection qu'il donnait comme le principal argument en faveur de sa nature divine. Quatorze fois il l'a prédite, et ses ennemis connaissaient cette prédiction; ils s'en souvinrent très bien lorsqu'il

[1] Jean, X, 18.

l'accusèrent devant le gouverneur romain d'avoir dit qu'il ressusciterait d'entre les morts. Or tout le monde, chrétiens, Juifs et incrédules, admettent que le corps du Christ fut déposé dans un tombeau et que, trois jours après, il ne s'y trouvait plus. Comment sortit-il du tombeau? Il n'y a pas d'autre réponse que celle-ci: Il en sortit par sa propre puissance ou par la puissance d'un autre.

Les Juifs prétendent que les chrétiens dérobèrent son corps, ce qui est la négation d'un fait historique, outre que cette hypothèse ne dit pas comment il est revenu à la vie. Les incrédules disent que la résurrection se fit tout naturellement, car il était en léthargie. Cependant Notre-Seigneur mourut réellement sur la croix. Les quatre Évangélistes racontent sa mort ; saint Paul la raconte à son tour; les souffrances épouvantables qu'il avait endurées ne pouvaient laisser aucun doute là-dessus, et ses ennemis, que sa mort seule pouvait satisfaire, prirent bien soin d'en faire la constatation. L'ombre même d'un doute n'est plus permise après que la lance de Longin lui a transpercé le cœur. Pilate le fit constater officiellement. Puis l'embaumement du corps exclut la possibilité de la vie dans ce corps.

Il est donc ressuscité par sa puissance divine et plusieurs personnes l'ont vu de leurs yeux. Sa résurrection ne laisse pas place au moindre doute: il est vraiment Dieu. Avec saint Thomas nous tombons à genoux devant Notre-Seigneur ressuscité et, pleins d'une foi vive, nous nous écrions d'un cœur reconnaissant: "Mon Seigneur et mon Dieu!" Il est notre Dieu sauveur, notre Seigneur et notre tout, la vie de nos âmes et notre espérance pour l'éternité. Sans lui la vie deviendrait un fardeau insupportable. Aux heures de dures épreuves, lui seul peut rendre la force à l'âme découragée. "Au moment suprême de la vie, lorsque l'éternité se présente avec ses incertitudes, la grâce de Jésus-Christ est la seule espérance de l'homme. La personne de l'Homme-Dieu, manifestation incarnée de la vérité et de l'amour divin, également ineffable dans sa majesté et dans son humilité, dans sa gravité et dans sa douceur, son infinie condescendance, sa pureté, son abnégation et la grâce divine coulant comme d'une fontaine de sa passion et de sa mort: voilà ce qui seul rend l'homme capable de triompher des assauts du mal."[1]

[1] Hettinger.

XVI

Croyez-vous aux miracles ?

A notre époque il est de bon ton de tourner en dérision le surnaturel et les miracles: cela vous donne un air savant. Pourquoi? Parce que nous sommes à l'époque de la superstition et de l'incrédulité. Un grand nombre ont perdu cette foi simple et solide qui ne recherche rien au delà de ce que la religion enseigne.

On retrouve facilement l'origine de la superstition dans l'incrédulité et les fausses religions; l'Église catholique l'avait extirpée, elle est revenue en partie avec la Réforme. Chassez la religion, vous la remplacerez par le mensonge. Les libres-penseurs qui ne croient pas aux miracles, croient fermement à l'imposture. Ils croient à toutes les sottises qu'on décore du nom de "rites sacrés" de la Franc-Maçonnerie; ils croient à l'hypnotisme, aux tables tournantes, aux *planchettes*, au spiritisme, aux diseurs de bonne aventure, aux faux savants; mais ils semblent nier au Dieu tout-puissant le droit de faire des miracles. Une telle

prétention dénote un orgueil insensé, et il vaudrait peut-être mieux ne pas la relever.

"Si un homme," dit Rousseau, "posait sérieusement la question: Dieu peut-il faire des miracles? ce serait lui faire beaucoup trop d'honneur que de lui répondre. Il suffirait de lui trouver une place dans un asile d'aliénés." Ces hommes pervertis, qui prétendent que tout dans la nature est régi par des lois aveugles et nécessaires, sont épouvantés à l'idée d'un miracle, car le miracle renverse de fond en comble toutes les théories de l'athéisme et du panthéisme.

Une idée nette du miracle dissipera plus d'un sot préjugé.

Demandons-en la définition au prince des théologiens. "Le miracle, dit saint Thomas, est un effet de la puissance divine tout à fait en dehors du cours ordinaire de la nature; ou encore, un effet de la toute-puissance divine dépassant le pouvoir de toute cause créée." Trois conditions sont requises pour constituer un miracle: il doit être un effet qui dépasse les forces de la créature, il doit appartenir à l'ordre naturel, il doit tomber sous les sens. Ainsi il n'y a pas de miracle à voir un chien marcher, mais il y en aurait un à voir une

montagne ou un bloc de granit se mouvoir lui-même. Il n'y a pas de miracle lorsqu'un rosier produit des feuilles et des fleurs, mais il y en aurait un si un rocher se mettait à fleurir. Ce qui est naturel dans un certain ordre serait surnaturel dans un autre. Ce qui dépasse ici les forces de la nature est, ailleurs, dans l'ordre ordinaire des choses. Est-ce que Dieu n'est pas au-dessus de l'ordre et des forces de la nature ? Y a-t-il quelque chose de difficile pour lui ? Ne peut-il rien de plus que ses créatures ?

En outre, Dieu se sert des causes secondes pour produire certains effets. Il fait dépendre, par exemple, la moisson du labeur du cultivateur, la solidité d'une maison, de l'habileté de l'architecte et des ouvriers. Qui va lui défendre de produire directement les mêmes effets sans passer par les causes secondes ?

Dieu ne renverse nullement les lois et l'ordre de la nature en faisant des miracles. La nature agit au moyen de certaines forces que Dieu lui a données, elle obéit à des lois que Dieu lui a dictées. Qui empêchera Dieu d'agir sans ces intermédiaires ?

Par conséquent, il n'agit pas contre la nature

mais au-dessus de la nature. A parler strictement, il ne suspend pas les lois de la nature, mais il fait agir une force supérieure au lieu d'une force d'un ordre inférieur.

Mais les lois de la nature ne sont-elles donc pas immuables ?

Pas du tout ; elles sont constantes et uniformes, mais elles ne sont pas immuables.

Est-ce que Dieu change lorsqu'il exauce une prière ?

Dieu ne peut pas changer. La prière est, dans le plan de la Providence, une condition nécessaire pour que certains résultats s'accomplissent. Beaucoup de ces résultats dépendent de la prière: ce ne sont cependant pas des miracles, mais le simple effet des causes secondes.

Chaque fois qu'il s'agit de miracle, il faut se poser deux questions. Le fait a-t-il eu lieu réellement? Est-ce que les conditions essentielles au vrai miracle se sont réalisées ?

Les miracles sont nécessaires dans la religion. Il fallait que Dieu accréditât ses envoyés auprès des hommes. Il conféra à Moïse et aux prophètes le pouvoir de faire des miracles, et Jésus-Christ le conféra à ses Apôtres. Lorsque,

de temps à autre dans l'histoire de l'humanité, Dieu montre par des miracles qu'il est le maître de la nature, il a ses raisons pour en agir ainsi. Il en opéra lorsqu'il établit sa religion sur la terre, et saint Augustin remarque que "le plus grand de tous les miracles serait de convertir l'univers entier sans un seul miracle".

Je crois au miracle, parce que je crois en Dieu et au sens commun.

XVII

Y a-t-il encore des miracles de nos jours ?

Plusieurs de nos amis qui ne sont pas catholiques ont bien la condescendance d'admettre l'authenticité évidente des miracles rapportés par l'Écriture sainte, mais par contre ils affirment que l'ère des miracles est passée et que l'Église catholique ne possède pas le pouvoir d'en faire. Il y en a d'autres qui vont jusqu'à nier même les miracles que l'on trouve dans la Bible, et qui ont la prétention de les expliquer au moyen de la science moderne. "Nous connaissons maintenant, disent-ils, les lois et les forces cachées de la nature, et par conséquent, il n'y a plus rien de miraculeux ; ainsi les prétendus miracles de la Bible peuvent tous être expliqués dans un sens naturel." Eh bien ! nous défions ces derniers d'expliquer naturellement un seul des miracles de la Bible, et nous les invitons à nous montrer, au moyen d'une expérience,—comme tout bon professeur de sciences naturelles doit le faire,—que

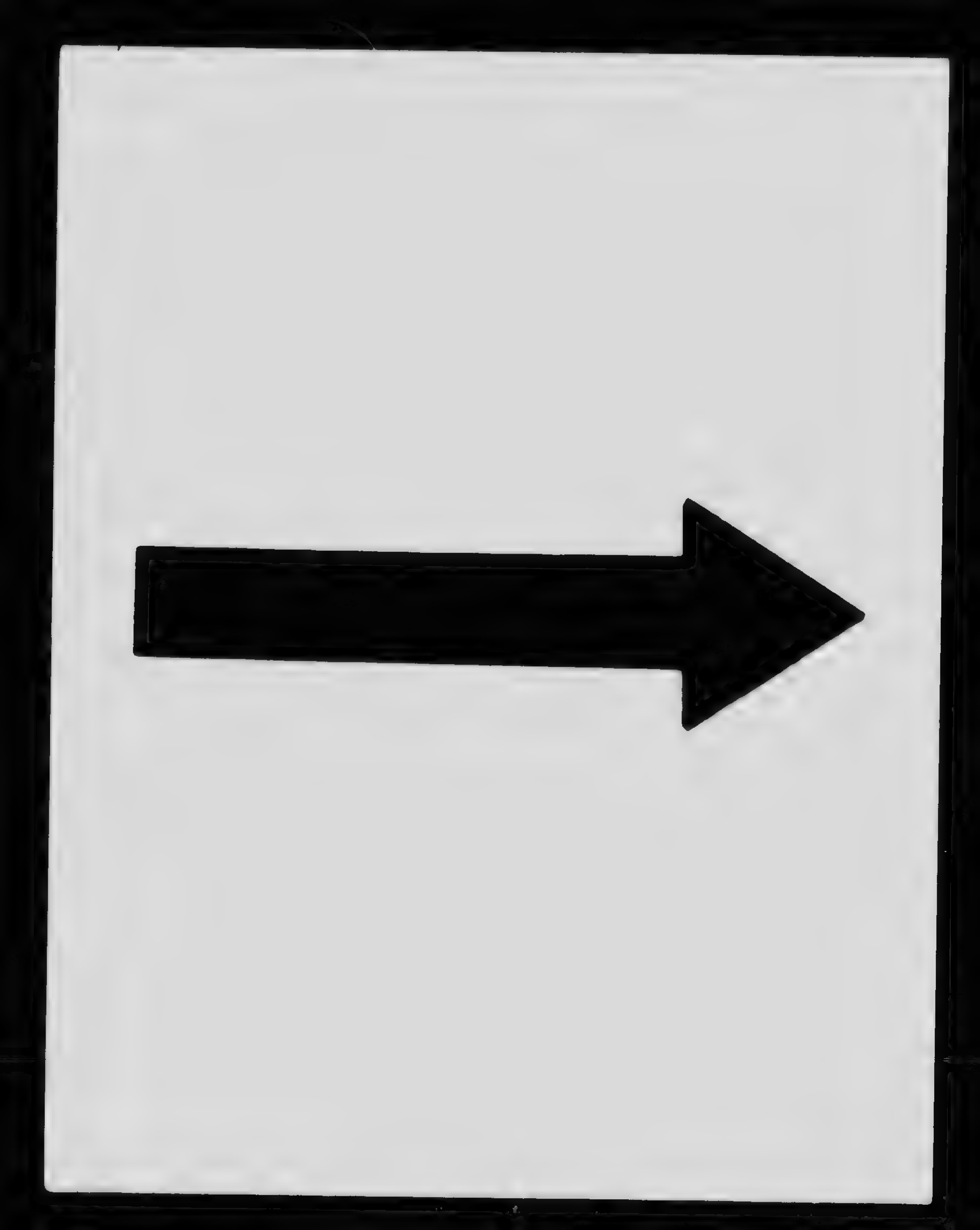
l'un, au moins, des miracles de la Bible est un phénomène naturel. Jusqu'à ce qu'ils y aient réussi, nous les considérerons comme de malfaisants hâbleurs et de vulgaires charlatans.

Nous en connaissons plus long au sujet des forces naturelles, de l'origine et de la destinée du monde, que ceux qui vivaient à l'époque où ces miracles ont eu lieu. Or, s'il est vrai que la science moderne a tué le miraculeux, qu'on nous dise comment un homme peut *aujourd'hui* guérir les malades par l'imposition des mains ? comment il peut rendre la vue en frottant les yeux avec de la boue ? Comment calmer une tempête d'un mot de sa bouche ou d'un geste de sa main ? Comment ramener à la vie un mort de trois jours ? Vous n'aurez pas d'autre alternative, ô savants illustres, que d'expliquer ces faits selon les principes de votre si sublime science, ou d'aller cacher quelque part votre ignorance dans la confusion et le silence.

Les miracles n'ont pas cessé avec les Apôtres; on les rencontre encore, et on les a toujours rencontrés dans l'Église catholique. Le don des miracles réside en elle, et chaque fois qu'il en est besoin, elle en fait de nouveaux. Ils étaient sur-

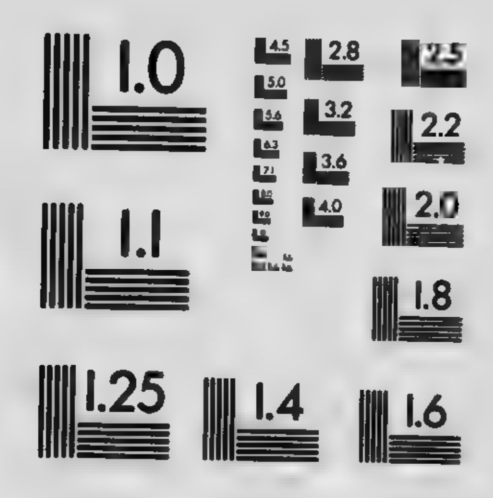
tout nécessaires à son berceau pour confirmer sa divine origine; mais maintenant que nous voyons un miracle continuel dans son unité et sa continuité, le besoin de si nombreux miracles n'apparaît pas autant. "L'arbre, dit saint Grégoire, n'a besoin d'être arrosé que lorsqu'il est faible et jeune."

Cependant, bien que moins fréquents, les miracles se sont perpétués dans l'Église jusqu'à nos jours. "Qui n'a pas entendu parler des faveurs abondantes obtenues par l'intercession de la sainte Vierge, et des merveilles opérées par la dévotion à saint Antoine de Padoue ? Les mêmes prodiges sont quelquefois attribués à d'autres saints, tant pendant leur vie qu'après leur mort; surtout si ces bienheureux sont des apôtres ou des martyrs. Les bêtes fauves se couchent aux pieds de leurs victimes dans l'amphithéâtre romain; le bourreau est impuissant à trancher la tête de sainte Cécile. Saint François Xavier change l'eau salée en eau douce pour 500 voyageurs ; saint Raymond traverse la mer sur son manteau ; saint André devient brillant au milieu des ténèbres ; sainte Scholastique obtient par ses prières une pluie abondante ; saint



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Paul est nourri par des corbeaux ; et sainte Françoise jouit de la présence de son ange gardien."[1] Il n'est plus possible de refuser de croire au récit des miracles qui s'opèrent constamment au sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes; les incrédules ont été forcés par l'évidence, bien qu'à contre-cœur, d'admettre les merveilles dont y ils ont été témoins.

Dieu est le maître de son œuvre ; il l'a montré par le passé et l'on peut présumer qu'il continuera à le faire. Les lois qu'il a données à la nature sont universelles, mais non absolument nécessaires: il est libre d'en suspendre le cours. Ce qui est déjà arrivé, peut arriver encore.

"Parce que certains miracles prétendus, dit Newman, sont rejetés par tout le monde comme apocryphes, est-ce une raison de rejeter en bloc tous les autres, même les plus authentiques ? Il est tout naturel, et pour plusieurs raisons, qu'à côté des vrais miracles on en voie surgir d'autres, fruits de l'imposture, de l'esprit d'imitation ou de la superstition. Et ces contrefaçons deviennent non la réfutation, mais une preuve plus forte, de l'authenticité des miracles qui ont servi

1 Newman.

de modèles aux imposteurs, absolument de même que l'hypocrisie et le pharisaïsme sont un argument pour, et non pas contre, l'existence de la vertu. Sans doute les esprits religieux sont portés à voir des mystères et des prodiges là où il n'y en a pas, surtout si réellement il s'est passé quelque chose qui soit de nature à exciter en eux la crainte religieuse; sans le vouloir, ils rapporteront d'une manière inexacte, ou ils exagéreront et enjoliveront les faits dont ils ont été témoins ou qu'ils ont entendu raconter. Un fait n'est pas déclaré controuvé parce que les témoignages sont confus et insuffisants ; il n'est pas prouvé, voilà tout. D'ailleurs, l'imagination, on le sait, est très habile à trouver des miracles apparents; aussi chaque fois qu'arrive un événement extraordinaire qui dépasse les forces de la nature, on en trouve aisément d'autres qui dépassent son action ordinaire."

On demande quelquefois pourquoi Dieu, s'il désire que le monde croie et se sauve, n'opère pas quelque miracle éclatant parmi nous; il dissiperait de la sorte de l'esprit des gens sérieux tout doute possible.

C'est parce que cela ne servirait absolument de

rien ; ceux qui ne veulent pas croire ne seraient pas convertis. Celui qui connaît le mieux la nature humaine et son caractère, le Fils de Dieu lui-même, nous a donné, dans une de ses paraboles, une réponse péremptoire à cette question : "S'ils n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne croiraient pas non plus, même si un mort ressuscitait.[1]

[1] Luc, XVI. 31.

XVIII

Celui qui refuse d'adhérer à l'Église catholique sera-t-il damné?

Un homme professant un culte non catholique commence à avoir des doutes sérieux: sa religion est-elle vraie ou fausse?

La raison lui dit qu'une seule religion peut être vraie, mais elle ne lui dit pas aussi clairement que cette religion est la sienne. Que faire? Cet homme est tenu, sous peine de la damnation éternelle, d'éclaircir ses doutes, de faire des recherches sur les fondements de sa croyance. Il doit lire, consulter, réfléchir, avoir recours à tous les moyens à sa portée, en même temps qu'il implore la lumière et la force d'en haut. Est-il sincère, vraiment désireux de connaître? il trouvera bientôt des arguments et des faits pour l'aider à vaincre les difficultés. Il remarquera, par exemple, que des hommes dont la vie est pure, le savoir indiscutable et les aspirations élevées, quittent les diverses sectes protestantes pour entrer dans l'Église catholique, bien qu'ils aient à briser les liens

des plus chères affections, à perdre leurs moyens de subsistance, à renoncer à des positions lucratives et à encourir le mépris d'un grand nombre. D'autre part, il constatera que ceux qui abandonnent l'Église catholique sont d'ordinaire orgueilleux, pleins de suffisance, mondains, rebelles, et s'éloignent avec l'espoir d'être reçus à bras ouverts par les protestants et traités avec faveur par les ennemis de l'Église.

Notre homme toutefois persévère dans ses doutes et ses inquiétudes. Il n'a pas le courage d'aucun effort véritable pour entrer en possession de l'intégrale vérité. Il a bien conscience que c'est une question de ciel ou d'enfer et que l'homme est tenu de servir son créateur dans la religion instituée par Dieu lui-même; mais comme il ne tient pas à se causer d'ennui à propos de religion, il se résout, en fin de compte, à ne pas bouger et à courir sa chance quand viendra la mort.

Autre hypothèse: notre homme a fait des recherches, étudié, et, à sa grande surprise, il découvre que l'Église catholique n'est pas le monstre dépeint par ses ennemis; il se sent même attiré vers elle par l'unité et la solidité de sa doctrine, par l'équité de ses lois et la beauté de son culte;

mais il ne veut pas se rapprocher davantage, il reste malgré tout à l'écart, à cause du pénible changement dont il aurait à souffrir dans sa vie. Se faire catholique! mais ce serait la fin de douces amitiés et d'importantes relations d'affaires; mais ce serait le deuil de toutes ces cordiales joies, de tous ces paisibles conforts du foyer domestique. Dieu peut-il vraiment exiger cela de lui? Certes il est bien résolu à mener une vie honnête, à se montrer bon, généreux envers les pauvres, mais aussi... à demeurer dans la religion où il a été élevé. Il ne saurait faire davantage.

Hélas, pauvre malheureux, pauvre illusionné! Et la vie future, que fait-il pour elle? Il l'oublie; que dis-je? il l'écarte délibérément; il consulte ses intérêts humains, mais ne se soucie guère de Dieu; il veut d'abord faire ce qu'il aime, non ce que Dieu lui demande. Aussi bien, pourquoi Dieu donnerait-il le ciel à celui qui n'en a cure, à celui qui ne se donne même pas la peine d'en chercher le chemin et d'y entrer? Cet homme aime son bien-être du moment plus que Dieu; et pourtant la religion instituée par Jésus-Christ devrait lui être plus chère que la vie même; il s'en apercevra un jour, mais il sera... trop tard.

Ne jouez pas au .rodigue avec la grâce de Dieu; soyez plutôt une âme docile aux lumineux rayons venus du ciel. Tout est vain, absolument inutile, si vous ne possédez pas la vérité, — c'est à elle qu'il faut viser pour remporter la récompense. Oui, il faut être prêt à tout sacrifier pour l'amour de la vérité. Si vous avez d'abord fait généreusement votre devoir, si, grâces aux lumières de votre intelligence et aux inspirations de l'Esprit-Saint, vous avez trouvé l'épouse du Christ, l'Église catholique, vous devez embrasser cette religion et vous soumettre à ses lois ou bien...... périr à jamais.

XIX

Le pape est le chef de la vraie Église du Christ

Le pape est le successeur de saint Pierre, le chef suprême de l'Église du Christ et le docteur infaillible de la religion.

Le Christ confia le gouvernement de son Église à saint Pierre seul. Les apôtres se dispersèrent après la Pentecôte; ils n'administrèrent pas l'Église en commun. Le Christ donna à saint Pierre une autorité suprême, non seulement sur les fidèles, mais même sur les apôtres et les disciples. Ce pouvoir ou cette prérogative s'appelle la primauté de saint Pierre.

Aucun gouvernement ne peut exister sans un chef; aucune société ne peut être dite bien réglée à moins qu'elle n'ait un officier qui préside.

N'objectez pas: Dieu est le chef de l'Église.

Qui en doute? Mais Dieu est le chef de tous les gouvernements: il en est l'invisible gouverneur. Mais les membres de l'Église, comme ceux de toute société visible, doivent avoir un chef visible.

Et puis, de plus, nous savons que le Christ a nommé saint Pierre le chef suprême de son Église.

Notre-Seigneur promit d'abord à saint Pierre la suprématie de son Église, quand il lui dit : "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux : tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié aussi dans le ciel; et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel."[1] Sur Pierre, le Christ bâtit *son* Église ; avec les clefs de son royaume, il lui donna la juridiction universelle, le plein contrôle sur sa maison, le pouvoir d'admettre et d'exclure. Celui qui refuse de reconnaître saint Pierre ou son successeur comme le chef de l'Église, n'est évidemment pas de la vraie Église.

Le Christ accomplit la promesse solennelle qu'il avait faite à saint Pierre quand, après sa résurrection, il lui confia "son troupeau tout entier, les agneaux et les brebis, les pasteurs et le peuple".[2]

Si, pendant la vie de son divin Maître, Pierre est honoré de faveurs spéciales, si son nom apparaît toujours comme celui du premier des apôtres,

[1] Math., XVI, 18, 19. [2] Jean, XXI, 15-17.

s'il est un des témoins privilégiés des miracles, de la gloire et de l'ignominie du Christ, s'il est honoré d'une apparition particulière, après la résurrection, ce n'est cependant qu'après la Pentecôte, qu'il apparaît devant nous dépassant de toute la tête ses frères, et revêtu de son autorité et de son pouvoir divin. Cette supériorité ne lui est due ni à cause de son âge ni à cause de son ancienneté dans les rangs apostoliques: d'autres sont plus vieux que lui et ont suivi Jésus avant lui. S'il est le premier, c'est parce qu'il est la pierre sur laquelle le Christ a bâti son Église. Il est le premier à faire un miracle public; le premier à adresser la parole aux Juifs de Jérusalem et à faire des convertis. C'est lui qui préside à l'élection du nouvel apôtre qui doit succéder à Judas. Il préside aussi au concile apostolique de Jérusalem, où "il y eut de grandes disputes". Mais saint Pierre se leva et parla, et quand il eut fini, "toute la foule demeura en paix," et accepta sa décision comme finale et sans appel.

Voilà le saint Pierre du Nouveau Testament, comme tout chrétien loyal, qui lit les saintes Écritures sans préjugé, doit le reconnaître.

Mais comment le pape Pie X est-il son successeur?

Parce qu'il prend sa place et qu'il occupe son siège. Saint Pierre fut d'abord évêque d'Antioche ; puis de là il transporta son siège à Rome, où il mourut.

Comment prouve-t-on tout cela ?

Par l'histoire, tout comme nous prouverions à un étranger que le président Théodore Roosevelt est le successeur de George Washington, sur le siège présidentiel des États-Unis d'Amérique.

Le pape ou l'évêque de Rome a toujours été regardé, depuis le temps des Apôtres, comme le chef suprême de l'Église universelle. Tous les cas d'appel ont été décidés par le pontife romain ; dans tous les temps, les évêques, les prêtres, et le peuple, ont fait appel à lui comme au chef de toute l'Église : lui seul a pu convoquer un concile général ; et les décrets d'un tel concile n'ont eu de valeur et d'autorité infaillible qu'après avoir été approuvés, confirmés, signés par le pape.

C'est le pape qui fonda de nouveaux diocèses, pourvut aux sièges vacants, transféra les évêques d'un siège à un autre, envoya des missionnaires dans les pays païens, et jamais personne ne mit en question sa suprême autorité dans l'Église.

Le pape est le docteur, le maître infaillible en matière de religion.

Au premier abord, cette revendication peut paraître audacieuse et arrogante à celui qui ne connait pas bien les constitutions de l'Église. Mais les catholiques ne voient rien que de raisonnable dans cette infaillibilité du pape. Elle consiste en son pouvoir de décider des questions concernant la religion. Par conséquent, quand le pape, en sa qualité de docteur supreme de toute l'Église, définit une doctrine de foi ou de morale, comme vraie, ou con mne une doctrine concernant la foi ou les mœurs, comme fausse, il est infaillible.

Un exemple vous fera mieux comprend

Une discussion s'élève à propos d'un texte de l'Écriture sainte. On porte la chose devant le souverain Pontife. Celui-ci, avant de décider la question, se sert de tous les moyens en son pouvoir; il demande l'avis des cardinaux, des évêques et de théologiens expérimentés; puis il réfléchit et prie ; enfin, s'appuyant sur un secours spécial de Dieu, promis par Jésus-Christ, il prononce sa sentence, qui est finale et infaillible.

Y a-t-il là quelque chose de déraisonnable ou

d'absurde? Est-ce que la Cour suprême, à Washington, ne décide pas les procès de la même manière !

Infaillibilité ne veut pas dire inspiration. Le pape est infaillible, mais il n'est pas inspiré: il ne peut pas faire de révélation nouvelle ou une loi divine nouvelle. Par une *inspiration*, le pape saurait du Saint-Esprit ce qu'il doit décider ; son intelligence connaîtrait la vérité, d'une manière surnaturelle. Par une *assistance*, le pape doit trouver la vérité par les moyens ordinaires en son pouvoir, mais le Saint-Esprit l'empêche de tomber dans l'erreur.

Infaillibilité ne veut pas dire *impeccabilité*. Ça ne veut pas dire que le pape ne peut rien faire de mal, qu'il ne peut pas pécher. Les vertus personnelles, pas plus que les vices, n'ont rien à faire avec l'infaillibilité. Le pape, quelque grand saint qu'il soit, se regarde comme un pécheur, va à confesse comme tout bon chrétien, et se reconnaît indigne d'être le vicaire de Jésus-Christ, le Fils de Dieu. La sainteté ou la méchanceté personnelle n'affecte en rien son infaillibilité comme docteur suprême du genre humain.

Nous ne croyons certainement pas que le pape

soit infaillible dans ses conversations ordinaires, ni même quand il écrit sur des sujets religieux ou quand il publie un livre ou un traité sur la théologie. Son infaillibilité ne s'étend pas aux questions de science et de fait, qui n'intéressent en rien les vérités révélées, ni aux questions purement politiques et diplomatiques. Toutes ces restrictions mettent la doctrine de l'infaillibilité papale dans de justes bornes et l'appuient sur le bon sens.

Enfin nous avons l'histoire ecclésiastique, à laquelle nous pouvons faire appel : c'est un fait historique que jamais un pape n'a failli, n'a fait une erreur, en donnant une décision finale, en matière de foi ou de morale.

Nous aimons, nous honorons le pape comme chef suprême de l'Église de Dieu et comme notre père commun. Il porte la plus grande dignité qu'il y ait sur la terre et avec elle le plus lourd fardeau. Tous les jours nous prions Dieu pour lui en nous servant de ces mots de l'Écriture sainte : "Que le Seigneur le garde, lui donne longue vie, le rende heureux sur la terre et ne le livre pas à la volonté de ses ennemis." [1]

[1] *Ps.*, XI, 23.

XX

Les mauvais papes

Quand Jésus-Christ institua la papauté, il ne promit pas que, seuls, de vrais saints pourraient être revêtus de cette dignité, la plus haute sur terre. Il ne rendit pas le pape impeccable ; il laissa au chef de son Église la possibilité de pécher et de déshonorer sa sublime fonction. Mais de même que l'indignité personnelle d'un juge ne détruit pas la dignité des tribunaux, ainsi un pape indigne ne saurait discréditer la papauté. "La dignité de Pierre n'est jamais obscurcie, même dans un pape indigne d'être son successeur."[1] Nous avons l'infaillible assurance du Seigneur lui-même que, grâce à sa permanente présence, son Église restera protégée contre toute erreur et toute ruine.

Si le pontife régnant est un pécheur, la papauté reste la même: une institution divine. Par bonheur, presque tous ceux qui ont occupé la chaire de Pierre ont été des hommes d'une répu-

[1] S. Léon.

tation irréprochable. Sur les deux cent cinquante-huit papes qui ont gouverné l'Église depuis saint Pierre, soixante-cinq sont des saints canonisés. Avant de l'être tout le monde les considérait déjà comme des hommes d'une sainteté héroïque.

Combien y a-t-il eu de mauvais papes ? L'un des ennemis les plus acharnés de la papauté, Davisson, prétend qu'il y a eu vingt et un mauvais papes sur deux cent cinquante neuf. Supposons qu'il dise vrai, après tout, qu'est-ce que cela prouve ? Le soleil est-il assombri par les quelques taches noires qu'on y remarque ? L'éclat de la papauté sera-t-il obscurci par les fautes d'un petit nombre de ses représentants ? D'éminents historiens protestants ont, en ces dernières années, exonéré des viles accusations portées contre eux ces papes que l'on croyait mauvais. La liste des papes indignes est, d'après eux, réduite à trois ou quatre. Le pape Alexandre VI est "le plus remarquable exemple des victimes de l'ignorance, des préjugés et de la calomnie". Alexandre lui-même a trouvé grâce devant Roscoe et Hübner, qui maintiennent que tous les crimes imaginables lui ont été imputés par des écrivains remplis de préventions. Récemment on publiait des documents pour prouver sa

méchanceté. Ces documents sont-ils authentiques? Mettons la supposition au pire, admettons que le pape Alexandre ait fait un flagrant abus de sa puissance, il n'a cependant jamais perdu de vue ses devoirs essentiels comme chef de l'Église, il n'a jamais compromis ni les dogmes ni la morale.

Quelle dynastie dans l'histoire peut se réclamer d'un aussi grand nombre d'excellents princes que le siège de Rome? Dans quelle série de gouvernants peut-on trouver aussi peu de personnes indignes de leur position que dans la série des papes? Mais alors comment se fait-il que tant d'histoires scandaleuses au sujet de *mauvais* papes aient circulé dans le monde? D'abord laissez-moi vous dire que ce sont les méchants qui calomnient et les vertueux qui sont calomniés. Ce ne sont pas les méchants, mais les bons, qui deviennent victimes de la calomnie. Tout cela ajoute au crédit de la papauté, dont le fondateur disait: "Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures, qu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous."[1]

Toutes les légendes menteuses à propos de

[1] Math., I.

mauvais papes tirent leur origine des mauvais catholiques et des apostats, deux sources bien viles et bien peu dignes de confiance.

Le principal découvreur des *mauvais* papes au moyen-âge fut l'évêque de cour Luitprand, de Crémone, qui était à la solde des empereurs allemands et qui épousa leur cause contre les pontifes romains.

Bien qu'à toutes les époques les représentants de l'Église aient été attaqués par le mensonge et la calomnie, il était cependant réservé au seizième siècle de voir la diffamation de la papauté érigée en système: ce fut l'œuvre de Martin Luther, un prêtre tombé. Certaines de ses injures sont tout simplement intraduisibles. "Ce sont, dit Héfélé, les plus sales choses qui aient jamais été confiées à l'impression." Luther semblait atteint de démence sur ce sujet. Il nous dit lui-même qu'il ne pouvait prier sans maudire le pape. Il contournait les textes de l'Écriture sainte pour les transformer en menaces et en imprécations contre les papes. Il conseillait de pendre et de brûler le pape, l'appelait le véritable Antéchrist, un hypocrite impie. "Quiconque suivra le pape, moi, Martin Luther, je le livre au jugement de

Dieu." Et cependant lui-même, au commencement de sa néfaste carrière, écrivait au pape Léon X : "Très Saint Père, je me jette à vos pieds avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Donnez la vie, prenez-la; appelez, rappelez; approuvez, réprouvez; votre voix est celle du Christ qui gouverne et parle en vous." Il semblait avoir en horreur une ligne de conduite qui le séparait de Rome, car, en février 1519, il écrivait: "Aucune raison n'est assez forte, pour nous séparer de l'Église romaine; car de tous les péchés et de tous les maux qu'on peut nommer ou imaginer, il n'y en a pas pour lesquels il soit permis de se séparer de la charité et de l'unité spirituelles."

Comment concilier ces paroles de Luther avec ses actions et son language subséquents? C'est aussi peu facile que de comprendre les inconséquences de tous ses enseignements et de toute sa vie. Un trait caractéristique, qui semblait chez lui se creuser et s'affermir toujours davantage, c'est la haine du pape. En quittant Schmalkald, il disait au peuple: "Puisse Dieu vous remplir de la haine du pape!" Vers la fin de sa vie il ne pouvait plus mentionner le nom du pape sans y joindre celui du démon. Le dernier livre qu'il

écrivit porte ce titre : "La papauté, institution diabolique". La veille de sa mort, 17 février 1546, il saisit un morceau de craie et écrivit sur le mur : "Vivant, j'ai été, ô pape, ton fléau ; mourant, je serai ta mort." Tels sont les derniers mots écrits par la main de l'homme qui a été probablement le plus implacable et le plus infâme ennemi de la papauté.

En dépit du courant de mensonges et de calomnies que Luther mit en circulation à travers les siècles, et dans lequel tant d'autres ont bu leur propre ruine, les papes passés et présent sont regardés comme les gardiens de la vérité divine, les protecteurs de la vraie civilisation, les promoteurs des arts et des sciences, les ornements de la race humaine.

XXI

L'Église catholique s'est-elle corrompue?

Tous doivent reconnaître comme un fait indiscutable que l'Église catholique est la première et la plus ancienne Église, celle qu'établit Jésus-Christ lui-même. Nos amis protestants admettent qu'elle fut autrefois la vraie Église, mais qu'elle devint corrompue avec le temps au point que les réformateurs jugèrent nécessaire de rompre avec elle et d'établir une nouvelle église.

Si l'Église catholique a été autrefois la vraie Église et a cessé de l'être pour tomber dans l'erreur, alors l'œuvre du Christ a cessé d'exister et le christianisme n'est plus qu'une chose du passé. Jésus-Christ avait cependant promis que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre son Église, parce qu'il l'avait bâtie sur la pierre. Si l'Église est, avec le temps, tombée dans l'erreur et la corruption, alors les portes de l'enfer ont prévalu contre elle. Jésus-Christ a violé sa promesse, il nous a trompés, et tout le christianisme est une imposture.

De plus, en envoyant ses Apôtres par le monde entier, pour enseigner et baptiser, pour conduire et commander, il leur dit: "Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles." Par là, il engagea solennellement sa parole d'être toujours avec son Église. Comment l'Église a-t-elle pu se corrompre avec la puissance permanente de Jésus-Christ? Il promit encore, avant de quitter visiblement le monde, d'envoyer à son Église le Paraclet, l'Esprit de vérité, pour rester avec elle à jamais, lui enseigner toute vérité et la garder de toute chute dans la moindre erreur. Et vous dites que l'Église s'est égarée dans le mensonge et la corruption?

Il a encore fait de son Église l'organe par le moyen duquel il devait parler aux hommes, et il a commandé à tous les hommes, dans tous les temps, d'exécuter et de croire les enseignements de son Église, et de considérer ses représentants comme ses interprètes: "Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous méprise me méprise." Il est impossible de croire au Christ, Fils de Dieu, et de soutenir en même temps que ses promesses ont failli et que son Église, "le fondement et le pilier de la vérité", est tombée aux mains du démon.

Non, l'Église est aussi jeune et aussi vigoureuse qu'à l'heure où elle sortait du côté ouvert de son Seigneur crucifié, elle est aussi belle et sans tache qu'au jour de la Pentecôte, où l'Esprit de vérité la choisissait pour son épouse éternelle. Les hommes ont pu s'égarer et se perdre dans l'erreur et la corruption, mais l'Église catholique demeure sans changement, appuyée sur son divin fondateur.

—Et cependant, il y a tant de défauts dans l'Église catholique, tant de manifestes inconséquences et de contradictions, tant de dévotions et de défenses déraisonnables, tant de superstitions et de pratiques dégradantes, qu'un protestant trouve difficile de la reconnaître comme l'œuvre de Dieu, l'unique moyen de salut pour tous.

Je réponds que la plupart de ces objections sont l'effet de fausses représentations et de préjugés de longue date. Comment les dissiper ? Il y a trois moyens différents. Les taches disparaissent d'un objet si l'on enlève l'intermédiaire par lequel on regardait cet objet et qui lui communiquait ses propres défauts. Si mes lunettes

sont couvertes de poussière, ces objets me paraîtront couverts de poussière jusqu'à ce que j'essuie mes lunettes. Débarrassez votre esprit des préjugés, des idées préconçues, et les taches de l'Église disparaîtront. Un tableau peut être sombre et triste, désagréable même et repoussant, à cause du manque de lumière. Ouvrez les persiennes, laisssez les rayons de soleil se répandre par la chambre, puis tournez le tableau à la lumière : quelle charmante vision ! Amenez de même sur l'Église la lumière voulue ; cherchez beaucoup de renseignements ; elle peut supporter toute la lumière que vous pouvez concentrer sur elle. Plus vous connaîtrez l'Église, plus vous sentirez grandir votre admiration pour elle.

Les défauts proviennent parfois de la manière de regarder l'objet, de la position du spectateur. Regardez, du dehors, les vitraux de la cathédrale de Providence. Comme les personnages sont obscurs, comme leurs corps semblent mal bâtis, comme leurs visages paraissent grimaçants ; vous apercevez de véritables caricatures. Au contraire, quittez la rue, entrez dans l'église et regardez de nouveau : quel spectacle enchanteur ! quel délicieux changement ! Les mêmes vitraux brillent

maintenant dans la riche et multiforme lumière du ciel et vous révèlent de doux visages d'anges et de saints, des formes délicates et pures, de gracieux plis de vêtements et d'exquises broderies. Si vous n'aviez vu la cathédrale que du dehors vous auriez été désappointé et vous seriez resté prévenu contre l'édifice.

Il en est ainsi de l'Église catholique. Placez-vous pour la regarder au point de vue humain et vous ne verrez en elle que ce qui est humain : la faiblesse et la décadence. Mais entrez dans son esprit et sa doctrine ; mais demandez à Dieu de vous accorder la lumière convenable, puis élevez les yeux vers son éblouissante beauté et vous la verrez, la cité des saints, la douce Jérusalem, la vision de paix, la fiancée de Dieu, descendant du ciel revêtue de toutes les splendeurs surnaturelles, parée comme une reine par son divin époux. Et autour de vous, vous verrez des milliers, que dis-je ? des millions d'hommes et de femmes menant une vie tranquille et pure, priant, travaillant et mourant sans laisser d'autre mémorial de leurs nobles actions, qu'une tombe surmontée d'une croix. Alors vous comprendrez qu'en ce monde le mal est plus en évidence que le bien, qu'un seul

criminel attire plus l'attention que des centaines d'honnêtes gens, que la sainteté de la vivante Église ne peut être obscurcie par l'indignité d'un petit nombre de ses fils, que les corruptions de Rome sont généralement fabriquées de toutes pièces par des prêtres apostats, et que l'Église catholique demeure sans ride ni souillure.

XXII

Le péché est le grand mal pour les individus et les nations

"L'Église catholique préférerait voir le soleil et la lune tomber du ciel, la terre devenir stérile et les millions d'hommes qui l'habitent mourir de faim dans une horrible agonie, après avoir épuisé toute la série des affections temporelles, que de voir une seule âme, je ne dis pas se damner, mais commettre un seul péché véniel, se rendre coupable d'un seul mensonge délibéré, ou s'emparer sans excuse suffisante d'un misérable sou."

Ces paroles énergiques du cardinal Newman résument toute la doctrine chrétienne sur la nature et la malice du péché. Oui, le péché est bien le plus grand mal qui soit sur la terre. En vérité, il n'y a point ici-bas d'autre mal; le péché est le seul mal réel. La pauvreté, la perte des biens, la maladie, la prison, le déshonneur, la mort, toutes les souffrances de l'âme, toutes les douleurs du corps cessent d'être des maux dès qu'on les considère au point de vue chrétien; ils deviennent

autant de moyens de faire pénitence et d'expier nos fautes, de purifier nos cœurs et de les fortifier; ce sont autant d'échelons que Dieu nous tend, dans sa miséricorde, pour nous élever à lui.

Le péché est le seul malheur qui doive nous affliger en ce monde. Nous devrions être disposés à souffrir mille fois la mort la plus cruelle, la plus épouvantable, plutôt que d'enfreindre, ne fût-ce qu'en pensée, la plus petite ordonnance de la loi divine.

Le péché, c'est toute parole, pensée, désir, action ou omission contraire à la loi de Dieu. Tout homme qui pèche insulte Dieu, son souverain Seigneur, son Père plein de tendresse. Il se révolte contre son Créateur, se détourne de lui pour lui préférer la créature, renversant ainsi l'ordre et l'harmonie naturelles, se rendant coupable de la plus noire ingratitude. Celui qui pèche mortellement devient traître à son Rédempteur, transfuge dans l'armée du Christ, à son tour bourreau de notre doux Sauveur, comme le dit expressément l'Apôtre : " Ils crucifient de nouveau en eux-mêmes le Fils de Dieu et l'exposent de nouveau à toutes les moqueries." [1]

[1] *Héb.*, VI.

La Bible nous apprend combien Dieu déteste le péché mortel et avec quelle sévérité il le punit. Certes, ils étaient beaux et brillants ces esprits célestes destinés à contempler éternellement la gloire de leur Dieu: ils commettent un seul péché mortel, et voici qu'à l'instant ils perdent leur éclat et toute leur splendeur; ils se changent en affreux démons et sont précipités dans les flammes éternelles de l'enfer.

Adam et Ève ne se rendent coupables que d'un seul péché; aussitôt ils sont dépouillés de leurs dons surnaturels, chassés du paradis, sujets à la pauvreté, à la maladie et à la mort. Rappelez-vous le monde dévasté par le déluge, Sodome et Gomorrhe englouties sous une pluie de soufre et de feu en punition de leurs péchés. Au reste, le péché n'est-il pas la cause de toutes les épreuves qui affligent l'humanité?

Des impies ont parfois soutenu que le péché n'est que faiblesse de caractère, caprice de la nature humaine et, partant, une bagatelle. Mais nous savons par l'Écriture ce que Dieu pense du péché, et nous ne nous laisserons pas endoctriner par des pédagogues menteurs. Avec un

seul péché mortel sur la conscience vous méritez l'enfer: vous perdez tout droit à l'héritage céleste, parce que vous avez déserté Dieu pour suivre le démon. Qu'il plaise à Dieu de couper le fil ténu qui soutient votre existence, et vous tombez sous l'étreinte de démons furieux pour brûler éternellement.

Quelle légèreté d'esprit ne faut-il pas pour pécher, puisqu'on sait que c'est là le grand mal, le mal unique! Quel dommage ne causent donc pas l'ivrognerie, l'impureté, le blasphème, les faux serments, la colère, les désirs de vengeance, le mensonge, le vol, la négligence d'assister à la messe le dimanche!

Et cependant les hommes agissent comme si le péché était le moindre des maux; ils pèchent pour s'épargner une souffrance ou pour se procurer une jouissance d'un moment. Quand la voix de la conscience se fait entendre trop forte, ils la font taire en se disant que le péché ne peut pas être aussi mauvais que les prêtres le disent ou que les livres l'enseignent, que Dieu ne punira pas les hommes pour de pareilles légèretés. Or, que dit l'Apôtre de Jésus-Christ? "Ne savez-vous pas que les injustes ne seront point héritiers du

royaume de Dieu?" Les injustes, ce sont ici tous les hommes qui vivent en état de péché mortel. Il les énumère ainsi : "Ne vous y trompez pas : ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne possèderont le royaume de Dieu." [1]

Les saints ne s'expliquaient pas l'audace de ceux qui commettent le péché. En effet, c'est une sorte de mystère que des gens puissent manger, boire, dormir avec un péché sur la conscience. Saint Augustin dit avec raison : "Celui qui commet un péché mortel doit avoir perdu la foi ou la raison, être un incroyant ou un lunatique ; et, de fait, ou il n'a pas la foi et ne croit pas à l'enfer, ou bien, s'il y croit et pèche quand même, il a perdu l'esprit."

Veillez et priez pour éviter ce mal, le plus grand des maux, le seul mal véritable. Fuyez les occasions de péché, car "quiconque aime le danger y périra." Rappelez souvent à votre esprit ces autres paroles de l'Écriture : "Fuyez le péché comme vous fuyez un serpent." [2]

[1] *I Cor.* VI, 9, 10. [2] *Eccli.*, XXI, 2.

XXIII

L'ivrognerie est un grand mal, mais il y a pis encore

Par le vice de l'ivrognerie, l'homme s'est "rabaissé au niveau des animaux sans raison, et est devenu semblable à eux."[1] La lumière céleste de la grâce de Dieu s'est éteinte dans son âme, et le monde se détourne de lui avec un sentiment de dégoût et d'aversion.

Les enfants de l'ivrogne vivent dans la malpropreté et les haillons, et sa maison ne ressemble plus à une habitation humaine. Au lieu d'être un asile de paix et d'amour, elle est le vestibule de l'enfer ; la haine et le désordre y ont leur séjour ; l'aisance et le contentement s'en sont enfuis. Fortune, réputation, santé, tout a été sacrifié ; l'ivrogne est déchu de sa position sociale, il a perdu ses relations commerciales : rien ne l'arrête. Ce vice conduit à la ruine homme, femme, enfants, parents ; c'est lui qui brise les cœurs, détruit les espérances, damne éternellement

[1] *Ps.* XLVIII, 13.

les âmes. Ah! c'est ici que se trouve le mal! Il défigure l'image de Dieu dans l'âme, il est la ruine des plus beaux talents.

Jésus-Christ est impuissant auprès de l'homme mourant dans l'ivrognerie.

Il y a un autre péché pire que l'ivrognerie, parce qu'il est plus pernicieux de sa nature et plus funeste dans ses effets: c'est l'impureté.

Tout péché est un éloignement de Dieu; mais l'impureté en éloigne encore plus que les autres, et elle s'empare encore plus complètement de la raison. Dieu est mis entièrement de côté pour l'amour d'une vile idole. Il n'y a pas de vice qui semble exciter d'une aussi terrible manière le courroux de Dieu, que le vice impur. À cause de ce vice, il fit périr tout le genre humain à l'exception de huit personnes: "Mor esprit ne demeurera pas pour toujours avec l'homme." —Pourquoi, Seigneur ?—"Parce qu'il n'est que chair," il est impur et abominable à mes yeux. "Je me repens de l'avoir créé." Et il ouvrit les cataractes du ciel; les torrents, les océans se précipitèrent avec furie sur le monde impur, pour

effacer la trace de ses iniquités. "Tous les hommes périrent, ainsi que tout ce qui a vie et qui respire sur la terre."[1] Nous lisons encore au livre des Nombres, que vingt-quatre mille Israélites furent mis à mort parce qu'ils avaient commis le péché infâme. Une autre extermination semblable remplit de terreur l'âme des Juifs. "Vingt-cinq mille cent guerriers de la tribu de Benjamin" furent tués, parce que quelques-uns d'entre eux s'étaient rendus coupables d'actions impures.[2] Humainement parlant, il est nécessaire que Dieu déteste souverainement ce péché.

Aucun autre vice n'aveugle plus l'intelligence. L'impudique ne voit plus les vérités éternelles : Dieu, le ciel, l'enfer, la mort et le jugement dernier sont méconnus. Des désirs impurs, représentant tout ce qui peut flatter les sens et cachant tout ce qui peut répugner, voilà ce qu'apporte ce vice. Il voile les conséquences désastreuses et les tourments affreux qu'il prépare. L'impudique perd tout goût pour la prière et pour les exercices de piété ; il perd toute honte et tout respect humain ; sa volonté est endurcie dans sa démence ; il ne peut plus se lever de son bourbier,

[1] *Gen.*, VII. [2] *Juges*, XX.

car il n'a plus la force de volonté pour le faire ; en un mot, c'est un fou et un esclave malheureux.

La voix de la conscience proclame la laideur extrême et l'énormité de ce péché. Elle dit à l'homme que l'impureté souille l'âme et le corps et dégrade la noblesse de la nature humaine.

Au seul nom du péché impur, l'homme chaste sent la honte lui faire battre le cœur et la rougeur lui monter au front. Le libertin, lui, cherche un réduit obscur, les voiles de la nuit, pour cacher son crime.

L'impureté est une hydre féconde en tous autres péchés ; car, dit saint Thomas, aucun pécheur n'est plus prompt à offenser Dieu que l'impudique. Voyez les sacrilèges, les larcins, les lectures obscènes qu'il fait, l'intempérance dans le boire qu'il commet pour étouffer les cris de sa conscience. Écoutez les mauvaises conversations à tous les coins de rues, dans les parcs, dans les clubs, dans les auberges, dans les usines, dans les tramways électriques, partout. Quel ruisseau fangeux d'immoralité sort de cette source hideuse !

On enseigne le mal de tous côtés ; l'impureté est colportée par la presse et la littérature de nos jours ; elle nous vient par les mains de l'affi-

cheur ou par les cartes d'annonces. Beaucoup de manufactures, de magasins, d'usines sont devenus des lieux de débauches et de débordements malsains. Et qu'est-ce qui fait salle comble au théâtre ? Qu'est-ce qui pousse à dévorer des yeux les scènes théâtrales ? Quels tableaux trouvez-vous dans nos musées et quelles statues dans nos parc publics ? On appelle ça de l'art, mais on ment. Vous ne pouvez pas appeler de telles nudités du nom si pur de l'art.

De l'art ? Est-ce que l'art est contre nature ? et la nature ne cache-t-elle pas de telles abominations ?

Quelle idolâtrie ! Des hommes sacrifient leur honneur et leur santé, la paix de l'âme et l'espérance du ciel à leur idole : l'impureté. Ils vendent leur âme immortelle et ruinent celles de tant d'autres pour satisfaire leur passion brutale. Pensez à la ruine causée à tant de générations par l'impur Luther et le sensuel Henri VIII !

Mais qu'y a-t-il à faire pour arrêter le flot montant du mal ? L'Église catholique possède le remède efficace dans ses sacrements et ses exercices religieux. Allez lui demander la force pour vaincre le mal et la grâce de vivre d'une vie pure.

XXIV

Il y a un enfer réservé aux méchants

Se peut-il qu'un Dieu, plein de miséricorde, punisse de châtiments éternels, de pauvres créatures humaines, pour des chutes et des fautes échappées à la faiblesse de leur nature ? Pourquoi alors les a-t-il créées ? Prend-il donc plaisir à nous donner l'existence pour ensuite nous damner ?—Non ; Dieu nous a créés pour le bonheur éternel. En nous tirant du néant il nous a appelés aux joies et aux splendeurs du ciel. De notre berceau à notre tombe, sa sagesse et sa toute-puissance sont pour ainsi dire toujours en haleine pour nous faire parvenir à ce séjour bienheureux où nous le possèderons, lui, la richesse, la beauté, l'amour infini. Au pécheur chargé de crimes comme à la vierge innocente, il prodigue mille grâces ; il sollicite sans cesse à la conversion celui qui le trahit par son péché ; il va jusqu'à se mettre aux pieds de Judas afin de le convertir par un dernier appel ; et, attentif à

donner à l'homme qu'il aime toutes les chances possibles de salut, il veille jusqu'à son dernier soupir, épiant un regret, une prière, un souffle de repentir, afin de lui accorder la grâce qui lui rouvrira le ciel. Si quelqu'un se damne, c'est donc *malgré* la volonté de Dieu.

Mais ce Dieu infiniment miséricordieux est aussi infini en toutes ses perfections. Il est donc infiniment juste. Après que le pécheur a voulu et consommé sa perte, en persistant jusqu'à la mort dans son péché, un seul châtiment peut encore être proportionné à son offense: à une offense infinie dans l'objet qu'elle outrage, il faut un châtiment sans mesure dans son intensité et éternel dans sa durée.

Je ne puis concevoir que l'on croie à un Dieu sans croire en même temps à un châtiment éternel.—L'existence même de Dieu exige celle d'un enfer pour les méchants, d'un enfer où le ver ne meurt pas, où le feu ne s'éteint jamais. Celui qui meurt dans le péché, demeure dans ce péché après sa mort ; l'Écriture en fait foi : "Là où l'arbre tombe, là il demeure." De même, le pécheur reste toute l'éternité ce qu'il est à sa mort : un ennemi de Dieu. Toute l'éternité donc, Dieu

doit le traiter comme son ennemi. La raison elle-même réclame l'existence de l'enfer. Tous les âges, toutes les nations y ont eu foi. Les païens mêmes y croyaient fermement ; ils ont toujours parlé des méchants, comme souffrant après leur mort un exil sans fin et condamnés à des travaux et à des tourments éternels.

Ce n'est pas certes un éloge pour notre âge de lumière d'avoir enregistré le nom de certains individus qui se sont rendus fameux en se moquant de l'enfer ; qui ont prétendu qu'il n'y a ni lieu, ni état, qui corresponde à l'idée que nous nous faisons d'un enfer et d'un châtiment éternels. Est-ce que ces négations éhontées peuvent ébranler notre croyance en l'enfer ?

D'ailleurs l'existence de l'enfer n'est pas une opinion ; elle n'est pas même une simple doctrine : elle est un fait. La raison s'unit à la révélation pour en prouver la réalité. Un homme peut-il se débarrasser d'un fait en se contentant de le nier ? La ville de San-Francisco cessera-t-elle d'exister parce que ne l'ayant jamais vue, vous en niez l'existence ? Le soleil va-t-il cesser de briller parce que vous aurez dit : "Le soleil ne brille pas" ?

Allons encore plus loin. Y a-t-il un savant qui

ait jamais prouvé qu'il n'y a pas d'enfer ? Voltaire et Rousseau ont tenté un effort désespéré pour établir cette preuve ; tout ce que ces blasphémateurs ont pu faire, a été de conclure à un "*peut-être* qu'il n'y a pas d'enfer".

Puisque les incroyants n'ont à nous opposer que des "peut-être" ridicules, il semble bien, que nous, appuyés sur la parole infaillible de Dieu, nous ayons raison de croire à l'existence certaine de l'enfer.

Oui, il y a un enfer ; et refuser d'y croire, c'est mériter d'y être jeté pour toujours.

Les méchants peuvent bien espérer qu'il n'existe pas ; ils peuvent en rire , Jésus-Christ, le Fils de Dieu, leur dira, au dernier jour : "Éloignez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et ses anges." Tel est le juste châtiment du péché mortel, par lequel l'homme rejette Dieu pour s'attacher à la créature. Dieu prenant le pécheur au mot, l'éloigne de lui et le prive de sa vue pour toute l'éternité. C'est la plus grande souffrance qui se puisse imaginer, et pourtant c'est la seule qui soit proportionnée au mal qu'elle châtie. Celui qui rejette Dieu sur la terre sera éternellement rejeté de lui.

C'est en quittant le corps, que l'âme du pécheur comprend enfin l'immensité de la perte irréparable qu'elle fait de son Dieu. Elle se voit pour toujours repoussée loin de sa face. Elle est plongée dans les flammes vengeresses, dans une mer de feu.

Il est de foi que l'âme, sans le corps, est atteinte par ce feu ; car Dieu intervient pour causer en elle toutes les sensations qu'elle éprouvait quand elle était unie au corps.

Ce feu, allumé par la colère de Dieu pour punir les réprouvés, est bien différent du feu de la terre : il ne consume pas, mais conserve ; il n'éclaire pas, mais produit des ténèbres affreuses.

Tous ces tourments épouvantables vous sont réservés si vous mourez coupables d'un péché grave. Soyez donc résolus d'éviter, au risque même de perdre tous vos biens, cet éternel malheur.

XXV

Qui est jamais revenu de l'autre monde pour nous dire...

Les saints et les docteurs de l'Église catholique donnent des descriptions terrifiantes de l'enfer. Ils nous font les tortures des damnés si horribles, qu'à cette simple considération l'homme tremble et frémit.

—Cependant, qui pourrait connaître la vérité de ces assertions ? Personne n'est revenu de l'autre monde, nous dit le sceptique tout triomphant, puisque le damné ne sort jamais de l'enfer !—Ce fait dont on se sert contre l'existence de l'enfer devrait être plutôt un avertissement pour le pécheur. Si jamais homme n'est sorti de la géhenne, si tout retour de ce lieu de douleurs est impossible, raison de plus pour s'assurer qu'on n'y tombera jamais. Parce qu'aucun individu n'est revenu de l'autre monde nous dire ce qui s'y passe, sommes-nous pour cela privés de toute connaissance sur l'enfer ? Nul n'est descendu de la lune, cependant sommes-nous dépourvus de

toute science sur cette planète ? Quelqu'un, au contraire, dont la parole est infaillible a été envoyé du ciel : Jésus-Christ Notre-Seigneur, vérité, bonté infinie ; et lui, le Dieu qui créa l'enfer pour les esprits rebelles, est apparu sur cette terre pour nous révéler les tourments de ce lieu de souffrances et nous les faire éviter. C'est pour cette raison qu'il a enseigné, a travaillé, a souffert et est mort pour le genre humain. Refuser de croire à son enseignement et agir contre ses commandements, c'est marcher vers sa propre perte.

Eh bien ! lisez la parabole de Lazare et du mauvais riche, et apprenez quels sont les tourments des maudits de la colère divine. "Au milieu de ses souffrances, le mauvais riche, lève les yeux vers Abraham, il le prie d'avoir pitié de lui, et d'envoyer Lazare afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau, pour rafraîchir sa langue brûlante ; car je suis torturé, dit-il, dans cette flamme." Mais ce soulagement, bien petit à la vérité, dans cette fournaise,—qu'est-ce qu'une goutte d'eau dans de pareilles souffrances ?—est refusé aux damnés.

Dans la même parabole, Notre-Seigneur Jésus-Christ réfute les paroles insensées des indiffé-

rents : "Qu'importe l'enfer ? Je n'y serai pas seul ; j'y rencontrerai certainement de mes semblables."—"Le mauvais riche, continue l'Évangéliste, prie le Seigneur d'envoyer un messager sur la terre afin d'avertir les hommes." Leur damnation ne serait pas un adoucissement pour lui, mais une cause de nouvelles souffrances. Ici-bas, la peine engendre la sympathie et la communauté de douleurs suffit à nous consoler. En enfer, la compagnie augmente le désespoir. Le fils maudira le père de l'avoir excité au péché par son exemple ; la fille reprochera à sa mère de l'avoir élevée dans la dissipation et la mondanité ; les époux se maudiront pour leur complicité dans le mal. La société n'allègera pas les peines de l'enfer; au contraire, elle les rendra plus insupportables.

Que vous croyiez ou non en cet enseignement divin, que vous voyiez clairement ou pas du tout la peine que le Christ infligera aux damnés par le feu éternel, cela ne change rien à la certitude de cette vérité. Priez donc Dieu qu'il vous désille les yeux et vous fasse connaître où vous mènera le refus de l'aimer et de le servir. Demandez-lui, s'il n'y a que ce moyen de vous sauver de l'enfer, de

vous envoyer l'affliction, de vous rendre pauvres et méprisés, de souffrir les maladies les plus pénibles, de mourir de la mort la plus ignominieuse, plutôt que de perdre Notre-Seigneur et de brûler toujours avec les reprouvés.

DEUXIÈME PARTIE

LA PRATIQUE

XXVI

Le tribunal de la miséricorde

Lorsque saint Jean-Baptiste vit Notre-Seigneur pour la première fois, il lui appliqua ces paroles significatives : "Voici l'Agneau de Dieu ! Voici celui qui efface les péchés du monde !" Le Christ est venu racheter les hommes ; il a payé la dette du péché, dont il nous a laissé un antidote dans le sacrement de pénitence.

Nous sommes nés dans le péché. La miséricorde divine nous a embrassés dès le berceau pour nous porter aux fonts baptismaux, nous purifier du péché et nous faire enfants de Dieu. Arrivés à l'âge de raison, nous avons appris à discerner le bien d'avec le mal ; mais hélas ! si grande est la fragilité de notre nature et si violente la tentation, que fort peu conservent leur innocence baptismale. Que serions-nous devenus si Dieu ne nous avait ménagé les moyens de nous purifier de nos fautes par la confession ? Ah ! vraiment, sa miséricorde est immense. Approchez du tribunal de la pénitence, il est la voie qui

mène au pardon. Un homme couvert de péchés, esclave de Satan, s'agenouille aux pieds de son semblable en qui il reconnaît un ministre de Jésus-Christ. Il fait le signe de la croix, il ouvre son cœur et, plein de repentir, confesse les crimes qu'il a commis contre les hommes et contre Dieu. Le ministre du Seigneur prête une oreille attentive à cette suite d'iniquités et de misères. Il ne se révolte pas à la vue des tristes scènes que le pénitent déroule à ses yeux, il sait que lui aussi est homme, qu'il est pécheur, qu'il est faible. Puis le prêtre sonde avec soin les blessures, se prononce sur leur gravité, et donne l'absolution. Le sang précieux du Rédempteur inonde l'âme du pénitent et efface complètement toute trace de péché. En un instant le pécheur voit ses chaînes rompues, il est libre. Les esprits infernaux ont fui, il est devenu enfant de Dieu. De démon qu'il était, le voilà transformé en ange. Voilà ce qu'opère, dans l'Église catholique, la confession.

Le pécheur est comme un malade qui, voulant guérir, doit faire connaître la nature de son mal et montrer ses plaies à un médecin habile et expérimenté. Un simple témoignage de repentir, et un vague aveu de culpabilité ne suffisent point.

Notre-Seigneur s'est choisi les prêtres comme juges, ils doivent lier ou délier. Si la confession était inutile, les paroles par lesquelles le Christ l'institua n'auraient aucun sens. Le pouvoir du prêtre est, non pas absolu, mais subordonné. Ambassadeur du Tout-Puissant, il est responsable envers Dieu de l'usage qu'il fait de son pouvoir. Il doit connaître l'état d'âme du pénitent et renvoyer ce dernier, s'il n'a pas les dispositions requises. Celui qui se présente à confesse sans aucune marque de repentir et de ferme propos ne peut recevoir l'absolution. Avant de prononcer ou de suspendre cette absolution, le prêtre doit être mis au courant de la situation. Aucun juge intègre ne condamnera ou ne renverra un inculpé avant de se renseigner sur sa cause.

Mais, remarquez-le bien, le Seigneur n'a pas fait de la confession un moyen d'exercer une justice sans merci ; il en a fait un tribunal de miséricorde et de pardon. Le prêtre qui siège au confessionnal n'est pas là pour condamner le pénitent et pour le livrer au bras vengeur de Dieu. Il écoute les aveux du pécheur, sans faire de reproches, sans manifester de surprise, il le

met en garde contre les dangers, il panse ses plaies et le renvoie enfin avec l'assurance d'un pardon complet. Ainsi s'accomplissent les paroles du Christ : "Je suis venu, non pour les justes, mais pour les pécheurs."[1] "Venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soulagerai."[2] "Il y a grande joie parmi les anges de Dieu lorsqu'un pécheur se convertit." [3]

[1] Math., IX, 13. [2] Math., XI, 28 [3] Luc, XV, 10.

XXVII

Pour que mes péchés soient pardonnés, dois-je les confesser à un prêtre ?

Beaucoup de ceux qui n'appartiennent pas à la religion catholique rejettent la confession. Déclarer ses fautes secrètes à un homme, fût-il revêtu du caractère sacerdotal, est pour eux une chose déraisonnable, sinon impie.

Toutes leurs objections contre la confession tomberaient bien vite s'ils savaient avec assurance que Dieu a confié à des hommes choisis le pouvoir de remettre les péchés à ceux qui vont leur en demander le pardon. Eux qui veulent suivre en toutes choses la volonté de Dieu, résisteraient-ils davantage à un précepte si clair? Eh bien, nous, catholiques, nous croyons fermement que Dieu a donné à des ministres de son choix le pouvoir de pardonner et qu'il veut que nous recourions à ce pouvoir pour être justifiés ; que c'est le seul moyen d'obtenir le pardon et de nous réconcilier avec le Seigneur. Oui, le moyen unique de nous purifier des péchés mortels est de nous

agenouiller aux pieds d'un prêtre validement ordonné et dûment autorisé, de lui confesser nos fautes et de recevoir de lui l'absolution. Dans un cas d'absolue nécessité seulement, ne pouvant nous confesser, nous pouvons recourir directement à Dieu qui nous pardonne si nous faisons un acte de contrition parfaite, c'est-à-dire si nous détestons le péché par pur amour pour lui.

Que la confession soit chose pénible au pécheur on le comprend. C'est un remède pour l'âme, c'est une opération du chirurgien spirituel. Règle générale, les remèdes sont amers, les opérations chirurgicales douloureuses ; personne ne s'y soumet pour son plaisir.

Dans le sacrement de pénitence, notre Sauveur nous a ménagé des remèdes efficaces et appropriés aux différentes maladies de l'âme.

L'orgueil est la source de tout mal : c'est la révolte de la créature contre le Créateur, c'est le mépris volontaire de sa souveraineté; or, de même que l'orgueil chasse l'homme loin de Dieu, l'humilité, qui est la vertu contraire, l'y ramène. Et c'est pourquoi la confession, acte d'humilité pénible et salutaire, est pour le pécheur un moyen efficace de justification.

Dieu a exigé la confession dès l'origine de notre race. Il a été lui-même le premier confesseur, Adam et Ève ont été les premiers pénitents. Ils confessèrent leur désobéissance, — avec mauvaise grâce, il est vrai, — et ils furent pardonnés. Caïn refusa de confesser son crime, Dieu le maudit et le marqua du sceau de la réprobation. David confessa ses péchés au prophète Nathan, et il fut absous.

La justice humaine semble exiger du coupable l'aveu de son crime. Cet aveu une fois fait, la conscience publique est comme soulagée ; il semble même qu'alors on regarde le coupable avec une sorte de sympathie. Son aveu met un abîme entre lui et son crime. Nous sentons bien que le châtiment n'a pas d'effet expiatoire tant que le crime n'a pas été avoué.

Le péché est le poison de l'âme ; il faut rejeter le poison pour que l'âme soit guérie. Il est étonnant de voir des tenants de la Bible parler contre la confession au prêtre. Qu'ils ouvrent donc l'Écriture au livre du Lévitique. [1]

Là ils verront que, suivant la loi, le pécheur qui voulait se réconcilier avec Dieu devait s'adresser au prêtre et lui demander d'offrir des sacrifices

[1] *Lév.*, IV, VII.

proportionnés à la malice et au nombre de ses péchés. Le coupable devait en révéler le nombre et en spécifier la nature. Cette confession devait être franche, loyale, sans respect humain. Car il y a une fausse honte qui rend la confession criminelle, et il y en a une autre qui attire le pardon et la grâce. Il est honteux de commettre le péché, mais il est glorieux de le réparer et de le confesser. "Celui qui cache ses péchés, dit l'Écriture, ne sera pas heureux, mais celui qui les confesse et les regrette obtiendra miséricorde."[1] Dans l'ancienne loi, cependant, le prêtre ne pardonnait pas les péchés, il ne pouvait donner l'absolution, il déterminait simplement et expliquait les conditions auxquelles Dieu faisait grâce au pécheur.

Le Christ est venu perfectionner cette loi. Il a donné aux prêtres de la loi de grâce un pouvoir juridique. Il est descendu ici-bas pour chercher et sauver les brebis égarées, pour pardonner aux pécheurs, pour guérir les cœurs ulcérés et contrits. Il a communiqué aux apôtres et à leurs successeurs dans le sacerdoce le pouvoir de remettre les péchés. Apparaissant aux apôtres après sa résurrection, il leur dit: "La paix soit

1 *Prov.*, XXVIII, 13.

avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez." [1] Est-il un chrétien qui refuse de croire que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, puisse pardonner les péchés, qu'il puisse déléguer ce pouvoir aux hommes et que de fait même il l'ait délégué à ses Apôtres ? Inutile alors de se demander si le pouvoir d'absoudre les péchés a disparu avec les Apôtres, ou s'il s'est perpétué dans le monde ? S'il a disparu avec les Apôtres, l'œuvre de la rédemption a cessé avec eux. La constitution des États-Unis — permettez cette comparaison — a-t-elle été établie pour ceux seulement qui en furent les auteurs et pour leurs contemporains ? Son heureuse influence devait-elle disparaître avec George Washington ? De même le pouvoir d'absoudre demeure ici-bas et il demeurera aussi longtemps qu'il y aura un prêtre. Depuis les Apôtres, c'est-à-dire depuis dix-neuf siècles, l'Église catholique a toujours affirmé avec saint Jean que, si nous confessons nos péchés, Dieu, fidèle à sa promesse, nous les pardonne et nous purifie de toute iniquité.

[1] Jean, XX, 21-23.

XXVIII

La confession facilite-t-elle le péché ? — Le salaire du confesseur

Il vous est peut-être arrivé de voir des fidèles se confesser dans une église, le samedi soir, et vous avez été étonnés en constatant avec quelle rapidité le prêtre les expédiait. L'affaire de deux ou trois minutes, puis, l'absolution reçue, le pénitent quitte le confessionnal, content et radieux. Ça semble très aisé de se décharger du poids de ses péchés et d'être prêt à commencer une nouvelle vie.

Le changement opéré par la confession s'est rapidement effectué, c'est vrai. Il suffit d'un instant pour purifier une longue vie passée dans le péché. Avec Dieu, la merveilleuse rapidité de l'exécution égale souvent l'étonnante grandeur des œuvres. "Il dit et la lumière fut." Ses célestes desseins s'accomplissent silencieusement, il n'est point dans le tourbillon, ni dans la tempête, il est dans la douce brise. Le plus grand événement de l'histoire, l'Incarnation du Verbe,

se passe dans une bourgade obscure et n'a qu'un seul témoin, la Vierge immaculée. A minuit, heure où la nature jouit du plus profond silence et où le monde est enveloppé dans les voiles du sommeil, Jésus naît de la vierge Marie dans l'étable de Bethléem.

Au temps de sa vie mortelle, voyez avec quelle rapidité il accomplit ses œuvres de miséricorde ! D'une seule parole d'amour il transforme le cœur de Marie-Madeleine ; il fait un signe et s'ouvre la maison de Zachée ; il regarde Pierre qui l'a renié et le convertit. Il en est de même dans la confession. Deux actes bien courts sont nécessaires et suffisants pour assurer le pardon du coupable : un acte de regret et un acte d'humilité du pécheur revenant vers son Dieu. Ce moyen d'obtenir le pardon est bien digne de la miséricorde du Maître. Remarquons cependant que, si la confession et l'absolution demandent peu de temps, la préparation à la confession en requiert davantage.

Aussi bien, la confession est loin d'aplanir la voie du péché ; elle n'est ni une invitation ni un encouragement à le commettre. Il est absurde de dire qu'elle puisse faciliter et propager le vice,

Elle a été instituée par Notre-Seigneur, qui est venu faire la guerre au péché et non lui ouvrir la porte des cœurs. Si par une seule confession, un pécheur se débarrasse d'une foule de péchés, c'est qu'il les déteste et qu'il est bien décidé à ne plus y retomber. Il sait bien qu'il ne peut braver la bonté de Dieu et dire: "Que m'importe si je retombe dans les mêmes vices, je puis toujours retourner à confesse." Qui sait si son prochain péché ne sera pas son dernier ! Sa vie ne tient qu'à un fil ; il le sait, et Dieu ne peut-il pas trancher ce fil avant que le pécheur retombé ait le temps de se repentir et de se confesser.

Loin d'être un stimulant au péché, la confession est le meilleur frein imposé à la conscience. Elle rappelle à l'homme qu'il a envers son Créateur des obligations sacrées ; elle éclaire son intelligence et le tient dans l'humilité. On l'a surnommée avec raison la sauvegarde de la loi évangélique. L'impie Voltaire, qui ne voyait en elle qu'une invention des hommes, disait : "Il n'est point d'institution plus utile que la confession : si elle n'existait pas, il faudrait tout de suite l'inventer et la propager." Luther prêcha beaucoup contre la nécessité de se confesser, et

par malheur beaucoup s'accommodèrent de cette doctrine. Plus tard, il se plaignait avec amertume de la décadence des mœurs, et regretta ouvertement d'avoir aboli la confession.

La confession est le fruit de la passion et de la mort du Christ ; c'est une des plus grandes grâces que Dieu ait conférées à l'homme pécheur. Pour des millions de chrétiens elle est une source intarissable de lumière et de force, de paix et de bonheur.

—Je me confesse à Dieu seul, disent les protestants. Je ne veux pas d'intermédiaire entre ma conscience et Dieu. Je refuse toute intervention du prêtre. — Soit ! Tant qu'un homme ignore la nature et la nécessité de la confession, je comprends qu'il n'ait aucune envie d'avouer ses fautes à un prêtre. Nous nous confessons à Dieu tous les jours, lorsque nous faisons notre examen de conscience. Nous ne permettons à personne de pénétrer dans les affaires de notre conscience, si ce n'est à celui qui prend la place de Dieu.

Le prêtre ne se mêle pas de nos affaires privées. Il s'occupe tout simplement de ce qui le

regarde, et il tâche d'y vaquer le mieux possible. Supposez que vous êtes cité devant une cour de justice pour avoir violé la loi. Le juge vous questionne sur votre faute et votre culpabilité. Allez-vous lui répondre : "Laissez-moi en paix et mêlez-vous de vos affaires !" Or, Dieu n'a-t-il pas constitué le prêtre juge dans les affaires de conscience ? Lorsque vous avez péché grièvement et que vous avez mérité en toute justice les flammes éternelles, est-ce Dieu ou vous qui êtes intéressé à ce que votre faute soit effacée ? A-t-il besoin de vous ? Si, dans son infinie miséricorde, il veut bien, à certaines conditions, vous pardonner, lui contesterez-vous le droit de déterminer ces conditions ? Or, quelles sont ces conditions ? C'est que vous alliez trouver le prêtre pour lui confesser vos fautes avec un cœur contrit et humilié. O miséricorde de Dieu ! Il nous envoie non à un ange, un de ces purs esprits qui ne peuvent connaître par expérience toute la faiblesse de la nature humaine, mais à un prêtre, homme et pécheur comme nous, qui sait s'apitoyer sur nos infirmités, qui ne trahira jamais nos secrets, qui les gardera au fond de son cœur et les emportera avec lui dans la tombe.

Combien les catholiques paient-ils le prêtre pour entendre leur confession ? Je ne ferais aucune allusion à une question aussi ridicule, si je ne savais par expérience combien, même de nos jours, sont encore sous l'impression que le prêtre reçoit un salaire déterminé pour chaque confession qu'il entend. Le prêtre a défense de recevoir de l'argent lorsqu'il se livre à ce ministère, même si on lui en offre spontanément. Une ordonnance spéciale l'oblige à refuser toute offrande faite au confessionnal.

Aller à confesse ne coûte rien; ce qui coûte, c'est d'entendre les confessions ; cela demande de la part du prêtre beaucoup d'abnégation et de peine. Y a-t-il chose plus pénible et plus assujettissante que de rester assis pendant de longues heures, d'avoir affaire à toutes sortes de gens, d'être en contact avec toutes les souillures, de sonder constamment l'abîme des dépravations du cœur humain sans jamais se laisser se rebuter par tant de corruption ? Mais le prêtre a la grâce d'état, il s'appuie sur le bras du divin Maître et, bravant ainsi les difficultés et les dangers du confessionnal, il recueille une moisson abondante de mérites et de consolations. Il est toujours

prêt à entendre les pénitents, fût-ce au péril de sa santé ou de sa vie. Souvent on l'appelle auprès du lit d'un pestiféré. C'est la mort peut-être qui attend le ministre de Dieu. qu'importe ! il y a une âme à sauver, et le prêtre sacrifiera tout pour arriver jusqu'à elle. Combien de prêtres sont tombés victimes du devoir au confessionnal. Mais aussi combien d'âmes, grâce à eux, ont été arrachées aux feux éternels de l'enfer !

XXIX

La présence réelle

Il y a dix-neuf siècles, le Fils du Très-Haut quitta les splendeurs éternelles pour venir vivre trente-trois années sur cette terre. Après avoir succombé au supplice cruel et ignominieux de la croix, il ressuscita d'entre les morts et, quarante jours après, il monta au ciel. Cependant, nous catholiques, nous croyons que Jésus-Christ est présent parmi nous dans sa sainte humanité. Oui, nous croyons fermement que, sur nos autels, dans la sainte Eucharistie, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ est présent réellement, véritablement et substantiellement sous les espèces du pain en corps et en âme, avec sa chair et son sang, Dieu et homme tout à la fois. C'est lui qui naquit de la Vierge Marie, qui prêcha la doctrine de vie aux multitudes sur le lac de Galilée, qui est mort pour notre salut sur le Calvaire, et qui viendra, à la fin des temps, rempli de puissance et de majesté, juger tous les hommes. Il y a des opinions diverses et contra-

dictoires parmi les protestants au sujet de l'Eucharistie, ou plutôt de ce qu'ils appellent la "Cène". Ces opinions peuvent se diviser en deux classes distinctes. Les uns disent que Jésus-Christ n'est pas présent dans ce sacrement; les autres font dépendre cette présence de la foi de celui qui le reçoit.

Contrairement à ces deux opinions, l'Église enseigne que le Christ devient présent par la vertu des paroles de la consécration que le prêtre prononce à la messe, et qu'il est reçu par tous ceux qui communient, indépendamment de leurs dispositions personnelles, avec cette différence cependant que les bons le reçoivent comme un gage de vie éternelle, les méchants (ceux qui sont en état de péché mortel) comme un gage de leur réprobation.

Aucun article de la foi catholique n'est exprimé en termes plus évidents, dans le texte même de la Bible, que celui de la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. L'Ancien Testament .t rempli des promesses et des figures de l'Eucharistie; le Nouveau s'exprime si clairement qu'il ne laisse sur ce sujet aucun doute. Les quatre évangélistes en parlent en termes ex-

plicites; saint Paul témoigne de la foi inébranlable des premiers chrétiens en ce dogme. Saint Jean rapporte que le Christ, un an avant sa mort, promit de donner à ceux qui croiraient en lui son corps comme une nourriture céleste et un pain de vie.[1] Les trois autres évangélistes racontent l'accomplissement de cette auguste promesse.[2]

Les paroles par lesquelles ce sacrement fut institué sont simples et claires. La solennité du moment où elles furent prononcées ne permet pas de recourir à une figure de langage. Si jamais Notre-Seigneur dut se montrer simple dans ses paroles, c'était bien à ce moment solennel où il donna à l'humanité son trésor le plus précieux. Nous n'avons pas le droit de changer ses paroles, nous devons les prendre dans leur sens propre et littéral. Elles renferment une allusion directe et sont appliquées à un objet visiblement présent. Notre-Seigneur fait usage de sa divine et souveraine puissance et change le pain et le vin en son corps et en son sang. Ne dites pas comme autrefois les Juifs: "Comment peut-il faire cela ? Comment est-ce possible ?" Tout est possible au Fils

[1] Jean, VI, 28-70. [2] Math., XXVI; Marc, XIV ; Luc, XXII.

du Très-Haut. N'est-ce pas le même Dieu tout-puissant qui créa de rien le ciel et la terre, qui soutient notre globe au milieu de l'espace et qui change notre nourriture en notre chair et en notre sang? Par la même puissance il opère le changement dans la sainte Eucharistie. C'est là un mystère, nous ne pouvons pas le comprendre. Mais y a-t-il une religion sans mystère? C'est assez de savoir que tel est l'enseignement du Christ: il ne peut nous tromper ni se tromper.

Telle est aussi la doctrine de saint Paul, des Apôtres, des Pères et des Docteurs de l'Église. Si vous refusez de croire en la présence réelle, vous ne pouvez prétendre croire tout ce que le Christ a enseigné. On vous a ravi votre foi dans le dogme principal du catholicisme. Reconquérez votre foi et, avec elle, l'amour pour le Dieu de cet incomparable mystère d'amour, pour le Christ réellement présent dans l'Eucharistie.

La perfection consiste dans l'union avec Dieu. L'union la plus grande et la plus intime qui soit possible ici-bas se réalise par la réception du corps et du sang de Jésus-Christ dans la sainte Eucha-

ristie. "Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui."[1] Dans la sainte communion nous recevons ce qui a le goût et l'apparence du pain, mais sous ces espèces et apparences la substance du pain a disparu et le corps de Notre-Seigneur la remplace. C'est ce même pain dont parle le Sauveur dans sa merveilleuse promesse: "Je suis le pain de vie."[2] Nous recevons notre Rédempteur dans notre âme. La toute-puissance divine ne pouvait donner plus que ce qu'elle nous donne dans la sainte communion. Avec son Fils, Dieu nous communique, sans borne et sans mesure, la grâce et ses effets. De l'adorable corps de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie la sève divine coule en nos âmes pour les vivifier et les unir au Père céleste. "Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par mon Père; de même celui qui me mange vivra aussi par moi."[3] La vie de Dieu, c'est la vie éternelle; par conséquent, la sainte communion est le gage de l'immortalité, car elle est la communication de la vie divine. Nous vivons en Dieu, et avec Dieu nous vivrons à jamais. Jésus-Christ est donc le pain de vie, la nourriture de notre

[1] Jean, VI, 57. [2] Jean, VI, 48. [3] Jean, VI, 58.

âme, la cause de sa croissance et de son développement dans la connaissance et l'amour. Comme Dieu il est la vie de l'âme; comme Dieu-Homme il est la cause du progrès de cette vie divine.

Par la sainte communion Jésus-Christ, qui doit nous montrer le Père céleste, nous dispose et nous prépare à cette maturité complète requise pour posséder Dieu; il nous façonne graduellement pour le séjour dans la vraie patrie. L'infusion de vie éternelle que nous recevons dans l'Eucharistie, nous pénètre à tel point de la vie de Notre-Seigneur que nous pouvons nous écrier avec saint Paul: "Je vis, ou plutôt ce n'est pas moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi."[1] Pour voir Dieu, pour jouir de sa présence et le posséder, nous devons lui ressembler; la sainte communion, qui nourrit l'âme de la substance divine, nous rend semblables à Dieu et nous transforme pour notre future destinée. Un autre effet du banquet eucharistique c'est d'unir dans le Christ, comme en une vaste fraternité, tous les enfants du même Père céleste : "Unités nombreuses, distinctes, séparées, nous formons un même pain mystérieux ; car de même que les grains de froment, broyés

[1] *Gal.*, II, 20.

d'abord en farine, ensemble s'unissent dans le pétrin et, ensemble encore, prennent de la consistance dans le four; ainsi, dans ce mystère d'amour et de divine charité, tout ce qui sépare l'homme de l'homme disparaît, les lignes de démarcation s'effacent sous l'influence absorbante de l'amour qui reçoit tout et qui donne tout; absorber et être absorbé devenant l'unique terme qui survit à la distinction des personnes."[1]

Il n'y a rien de bizarre, d'exagéré ou de sentimental dans cette doctrine. Il ne s'agit pas de figure de langage ni d'une évocation nuageuse, vaporeuse, poétique, pour rappeler à notre souvenir la divinité. Non, Jésus-Christ insiste sur la réalité même de son corps dans la sainte communion. "Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang véritablement un breuvage."[2]

C'est au moment de la sainte communion que nous nous rendons compte de nos imperfections et de nos péchés. Qui d'entre nous est digne de recevoir Jésus-Christ dans son cœur? Dieu seul pourrait recevoir Dieu comme il convient; et pourtant il nous en fait une douce obligation: "A moins que vous ne mangiez la chair du fils de

[1] Tyrrell. [2] Jean, VI, 54.

l'homme et que vous ne buviez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous." Voilà pourquoi nous venons, avec humilité et gratitude, recevoir le pain de vie. Et nous n'oublions pas ceux de nos frères qui n'ont pas *ce pain* à manger. Hors de l'Église quelques-uns s'imaginent posséder ce don divin ; mais je puis solennellement leur assurer que ce qu'ils reçoivent est du pain ordinaire, le même que celui qu'ils achètent chez le marchand. Aucun ministre anglican ou épiscopalien n'a le pouvoir de consacrer et, par conséquent, les protestants sont privés du véritable pain de vie. Aussi prions-nous Dieu avec ferveur de les amener à la connaissance de la sainte Eucharistie.

XXX

Pourquoi les catholiques vont à la messe — Les saints et la prière

Les protestants se demandent souvent pourquoi les catholiques tiennent tant à aller à la messe. De grand matin, qu'il pleuve ou qu'il neige, qu'il fasse chaud ou qu'il fasse froid, ils viennent en foule entendre la messe; et ils le font souvent aux dépens de leurs aises et de leur argent.

"Vous, catholiques, vous devez avoir une bien haute opinion de vos offices", me disait, il y a quelques jours, un protestant. Je lui expliquai alors que notre principal office, à nous, est le saint sacrifice de la messe; sacrifice si saint, qu'on ne peut rien trouver de plus sacré ni sur la terre ni dans le ciel. Rien ne peut être substitué à ce sacrifice; aucune dévotion ne peut le remplacer. Dans la sainte messe, Dieu reçoit un culte et un honneur dignes de lui. Ici son divin Fils prie et offre le sacrifice; ici le nom de Dieu est vraiment glorifié; ici les mots du prophète trouvent leur

accomplissement: "Depuis l'orient jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure, parce que mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées."[1]

Après que le divin Maître eut changé le pain et le vin en son corps et en son sang, à la dernière Cène, il dit ces paroles inoubliables: "Faites ceci en mémoire de moi." Par ces paroles, le Christ donna à ses Apôtres et aux prêtres qui devaient leur succéder le pouvoir de faire ce que lui-même venait de faire. Ainsi, quand le prêtre catholique célèbre le saint sacrifice, il prend du pain et le bénit en disant: "Ceci est mon corps"; et aussitôt toute la substance du pain est changée en la substance du corps du Christ, en sorte que, après la consécration, il n'y a plus sur l'autel du pain, mais seulement Jésus-Christ, Fils de Dieu et de l'immaculée Vierge Marie. Vous n'entendez rien, si ce n'est le tintement d'une clochette; vous ne voyez rien, si ce n'est une hostie élevée dans les mains du prêtre et le scintillement d'un calice. Le prêtre se prosterne et les fidèles frap-

[1] Malachie, I, 11.

pent leur poitrine et adorent, car leur Seigneur et leur Sauveur, l'Agneau de Dieu, est là présent quoique caché sous les voiles sacramentels. Au sommet du Calvaire, Jésus racheta le monde en mourant sur la croix. Au saint sacrifice de la messe, le même sang coule encore ; la mort du Christ se répète d'une manière mystérieuse et non sanglante. La messe est le mémorial et le renouvellement du sacrifice du Calvaire, dont les effets, en dépit de la différence des temps et des lieux, descendent sur nous et sur tous les fidèles du Christ.

Pendant quinze cents ans, aucun chrétien ne douta de la réalité et de la nécessité de l'adorable sacrifice de la messe. Il y avait bien sur divers sujets des querelles et des controverses religieuses, mais tous, même les hérétiques et les schismatiques, tenaient à la doctrine de la messe. Martin Luther y croyait, et disait la messe, même après avoir été chassé de l'Église de ses pères. Henri VIII d'Angleterre y croyait et, de par son testament, il ordonna qu'on fît célébrer des messes pour le repos de son âme. Il a fallu des années et l'emploi de la force physique pour voler la messe aux peuples de l'Angleterre et de la protestante Allemagne.

La messe est le centre de la vie et de la dévotion du chrétien. "Là où il n'y a pas de messe, il n'y a pas de christianisme."[1] Appelez votre église une maison de réunion, mais ne l'appelez pas la maison du Seigneur si dans son enceinte ne s'immole pas la divine victime. Ce peut être un édifice splendide, élevé dans une époque catholique ; mais la gloire du Seigneur, n'y habite pas. Sur ses autels il n'y a pas de sacrifice, la mort et le silence règnent sous ses voûtes sublimes. La messe est la preuve, le critérium du vrai culte. Une église sans la messe n'est pas l'Église de Dieu.

Jésus-Christ seul, en vertu de ses droits propres et de ses mérites personnels, peut être notre rédempteur et notre intercesseur auprès de Dieu. L'Église catholique termine toutes ses oraisons par cette formule : "Par Jésus-Christ Notre Seigneur." Les saints du ciel sont nos médiateurs et nos intercesseurs dans un sens tout à fait différent. Ils ne le sont que grâce aux mérites acquis par Notre-Seigneur, et par une disposition

[1] Faber.

spéciale de Dieu. Moïse pouvait en ce sens dire aux Israélites : "J'étais le médiateur, et me tenais entre le Seigneur et vous." [1]

Les Juifs de l'ancienne loi croyaient fermement que les saints dans le ciel prient pour leurs frères d'ici-bas. Et l'Église catholique, recueillant l'héritage de la synagogue, formule comme suit sa doctrine sur ce point : "Les saints qui règnent avec le Christ dans son royaume offrent à Dieu des prières pour les hommes. Il est bon et salutaire de les invoquer humblement et de recourir à eux pour recevoir aide et assistance."

Cet enseignement n'est pas un vain article de notre foi ; il est de l'essence même du catholicisme. C'est la chaîne d'or qui nous unit au royaume invisible où nous devons vivre et régner pendant toute l'éternité. Nous aimons et nous honorons les saints, non pas indépendamment de Dieu, mais en raison de l'honneur et de la gloire qu'il leur a départis.

"La prière assidue du juste est d'une grande puissance", [2] a dit saint Jacques ; et saint Paul, dans son épître aux Romains, [3] demande aux chrétiens de prier pour lui. Si nous pouvons im-

[1] *Deut.*, V, 5. [2] Jac, V, 16. [3] *Rom.*, XV, 30.

plorer les prières des âmes vertueuses ici-bas, pourquoi ne pourrions-nous pas invoquer les saints du ciel, eux qui sont si près de Dieu ?

Nous entendent-ils ? Mais, les anges nous entendent, ils se réjouissent de la conversion des pécheurs, et Jésus-Christ affirme que les justes dans le ciel sont semblables aux anges de Dieu. [1] Ils entendent et voient toutes choses en Dieu. L'Écriture rapporte que, Moïse étant sur la montagne, Dieu lui fit voir dans quel abîme d'idolâtrie et de superstition étaient tombés les hommes, et comment, en raison de leurs crimes, il voulait les anéantir. A la prière de Moïse, il leur fit miséricorde. [2] Les saints voient en Dieu comme dans un miroir tout ce qui se passe sur la terre, et ils s'intéressent grandement à tout ce qui regarde notre bien-être spirituel et temporel.

Lorsque nous prions les saints, nous élevons les mains et le cœur vers ceux qui ont purifié leur robe dans le sang de l'Agneau. Pétris du même limon que nous, ils furent de leur vivant sujets aux mêmes tentations, celles du monde, de la chair et de Satan. Ils auraient pu mener une

[1] Math., XXII, 30. [2] *Exod.*, XXXII.

vie coupable, mourir en réprouvés ; mais, aidés de la grâce divine, ils ont triomphé. Ils sympathisent avec nous, car ils connaissent la faiblesse de l'humaine nature et la puissance du mal sur nous. Du haut de leur trône ils nous regardent combattre et, par leurs exemples et leur intercession, ils aident à la victoire.

XXXI

Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs

Il n'y a qu'un Dieu ; Marie est une simple créature. Elle est l'œuvre des mains de Dieu, infiniment au-dessous de lui et, en comparaison de sa divine majesté, moins qu'un grain de sable à l'égard d'une très haute montagne. Et cependant, comme créature, Marie est le chef-d'œuvre de toute la création. Avec toute sa sagesse et sa puissance, Dieu ne pouvait créer un être plus grand et plus noble que Marie, la mère de Jésus. Dieu a fait la sainte Vierge ce qu'elle est : c'est de lui que proviennent et la dignité et toutes les autres prérogatives de Marie.

Marie est mère de Dieu, car elle est mère du Christ, fils du Dieu vivant. Elle n'est pas la mère de la divinité de Notre-Seigneur ; elle est la mère de son humanité, du corps humain qu'il a reçu d'elle. Mais comme en Jésus-Christ la divinité et l'humanité sont intimement unies dans une seule et même personne, Marie, en devenant mère de

Jésus-Christ, devient par le fait mère de Dieu. Nous ne pouvons croire à l'incarnation, ou plutôt à la divinité de Notre-Seigneur, sans accorder à Marie le titre et l'honneur de mère de Dieu.

L'histoire démontre la vérité de cette assertion.

Dans les premiers siècles du christianisme parurent des hérétiques qui niaient que le Christ fût vraiment Dieu. Cette horrible dénégation les conduisit à dépouiller Marie de son glorieux titre de mère de Dieu. Les réformateurs du seizième siècle procédèrent à l'inverse ; ils refusèrent tout d'abord d'honorer Marie comme mère de Dieu, puis bientôt commencèrent à douter de la divinité de son Fils. Aussi combien peu de ministres protestants croient aujourd'hui fermement et proclament bien haut que Jésus-Christ est le Dieu tout-puissant lui-même!

Marie est si intimement liée à l'histoire de la religion que l'en exclure serait réduire le christianisme à un froid et vide système rationaliste. Avec Marie commença l'œuvre de la rédemption ; elle occupe dans cette œuvre une place spéciale, bien au-dessus des anges et des saints, inférieure à Dieu seul.

Elle emprunte néanmoins toute sa gloire à son Dieu, comme la lune emprunte son éclat au soleil d'or. Grâce aux mérites de celui qui est à la fois son fils et son rédempteur, elle jouit du privilège unique de la conception immaculée. Toujours elle a été exempte du péché originel; jamais, même pour un instant, elle n'a été sous le pouvoir du démon. Elle se dresse devant nous dans sa pureté sans tache, sa beauté idéale, comme le modèle incomparable de la perfection humaine. Ravi par les charmes de cette vision immaculée, le protestant Wordsworth la chantait en ces termes: "Mère, dont le sein virginal n'a jamais été effleuré par l'ombre d'une pensée moins pure; femme, glorifiée par-dessus toutes les femmes, l'orgueil de notre nature déchue; plus pure que la blanche écume bercée par la vague au sein de l'océan; plus brillante que le ciel d'Orient parsemé, à l'aurore, de capricieuses fleurs; plus immaculée que la lune argentée, avivant son éclat avant de disparaître, à l'heure du déclin, sur les bleus horizons du ciel."

Nous, catholiques, nous aimons et honorons la sainte Vierge plus que tout autre être créé. D'ailleurs, en cela Dieu lui-même nous a donné l'exem-

ple. Il a envoyé à Marie un messager céleste pour la saluer en son nom et lui rendre hommage, comme au tabernacle choisi par son Fils: "Salut, pleine de grâces, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes."[1] Élisabeth, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, répète la même salutation: "Vous êtes bénie entre toutes les femmes", et elle ajoute: "Et le fruit de vos entrailles est béni"; puis avec une admirable humilité, s'écrie: "D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu daigne me visiter?"[2] Marie elle-même, comprenant toute la sublime dignité à laquelle elle a été élevée, jette un regard prophétique sur les âges futurs et laisse déborder de son âme un chant de triomphe: "Voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse."[3] Et depuis la première fois que ces paroles ont été prononcées, les louanges de Marie ont retenti sur la terre et sur la mer et ne cesseront que lorsque le temps ne sera plus.

Dans tous les siècles, sous tous les climats, Marie, la mère de Dieu, a été appelée bénie entre toutes les femmes; l'amour et la dévotion envers

[1] Luc, I, 28. [2] Luc, I, 43. [3] Luc, I, 48.

elle ont toujours été la marque de tout véritable et dévot chrétien. Toutes les générations lui ont apporté le tribut de leur affection et l'ont proclamée reine des anges et des saints. Les plus brillantes intelligences dont l'histoire de l'Église fasse mention ont consacré leur talent à promouvoir le culte de Marie. Les poètes ont orné de son doux nom leurs chants immortels; les plus grands peintres ont trempé leurs pinceaux dans les vives couleurs de son amour maternel, afin de perpétuer sur la toile ses charmes incomparables. Rois et nobles, hommes riches ou influents, ont renoncé au trône et aux dignités pour devenir plus libres serviteurs de Marie. De grandes cathédrales, de somptueuses chapelles, des monastères, des universités, des hôpitaux, des asiles érigés en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie couvrent le monde et sont un permanent témoignage de l'universelle admiration qu'elle suscite. Tout ce qu'il y a de meilleur, de plus beau dans la nature sert à louer Marie, à symboliser ses vertus; elle est le lis de la vallée, la rose de Sharon, l'étoile du matin, la maison de Dieu, l'étoile de la mer. Le mois des fleurs et des chants est son mois. Trois fois le jour,

le matin, à midi et le soir, des hautes tours de l'église, les cloches lancent leurs notes par les collines et les vallées, invitant des millions de fidèles à réciter l'angélus. Oh ! la puissance de cette prière qu'accompagne la pieuse voix des cloches ! Il n'est sur la terre aucune musique qui ait su, mieux que le son de l'angélus, émouvoir les cœurs et relever les esprits abattus. Que de fois il a ramené la paix et la tranquillité dans ce monde plein de fatigue et d'agitation ! C'est lui qui a pu charmer un instant le cœur impie, l'esprit orgueilleux d'un Byron, et le faire chanter : "*Ave Maria!* bénie soit l'heure, bénis le temps, le climat, le lieu où j'ai goûté tant de fois, avec un bonheur intense, cet instant qui flottait sur la terre si charmant et si doux! Les cloches sonores se balançaient dans leurs lointaines tours, l'hymne discret du jour mourant s'envolait vers les cieux; pas un souffle n'agitait la vermeille étendue; et pourtant les feuilles de la forêt semblaient frissonner comme dans une prière. *Ave Maria!* c'est l'heure de l'amour ! *Ave Maria !* puisse mon cœur oser aspirer à ton amour et à celui de ton divin Fils là-haut."

Marie est en particulier le type et le modèle

de la femme chrétienne, car elle unit à l'amour d'une mère la pureté d'une vierge, elle "si douce, si miséricordieuse, si forte et si bonne, si patiente, si pacifique, loyale, aimante et pure". [1]

La fascination qu'elle exerce ne se limite pas à exciter le sentiment : elle atteint l'âme même. La beauté de Marie n'est pas "comme la beauté terrestre, dangereuse pour ses contemplateurs ; mais comme l'étoile du matin, brillante et harmonieuse, elle respire la pureté, parle du ciel, infuse la lumière". [2] Il nous est impossible d'honorer Marie, de la prier fréquemment, de méditer sur ses privilèges et sa dignité sans devenir meilleurs, plus fermes dans la foi, sans nous approcher davantage de notre Maître et Sauveur.

Comment pouvez-vous lui refuser vos hommages et continuer à vous dire disciple du Christ, son divin Fils ? Comment pouvez-vous croire à l'Évangile et ne pas appeler Marie, mère de Dieu ? Quel faux prophète a jeté de la poudre dans vos yeux pour vous empêcher de voir sa gloire suréminente ? Avez-vous donc oublié ce qu'elle a souffert pour nous ? Pour vous et moi, Marie est devenue sans foyer, sans ami,

[1] Longfellow. [2] Newman.

sans enfant. Rappelez-vous ses angoisses ; rappelez-vous aussi que lorsque Jésus, suspendu à la croix, mourait pour nos péchés, il nous donna sa mère pour être notre mère. Remerciez le divin Sauveur pour ce grand don et commencez à implorer l'assistance de Marie. Oui, faites-en l'essai. Demandez-lui la vraie foi. "On n'a jamais entendu dire que ceux qui ont eu recours à la protection de Marie, qui ont imploré son secours et réclamé son assistance aient été abandonnés."

XXXII

Les Reliques

Nous honorons les reliques des saints, parce que ces restes précieux nous remettent en mémoire tout un noble passé de vertus et d'héroïsme.

Par elles-mêmes, les reliques n'ont aucune vertu; mais souvent Dieu s'en sert comme d'instruments pour répandre ses bienfaits. Loin d'être idolâtrique, le culte que nous rendons aux reliques des saints rejaillit à la gloire de Dieu qu'ils ont servi. C'est ce qu'établit saint Jérôme dans sa réponse à Vigilance: "Non seulement, dit-il, nous n'adorons pas les reliques des saints, mais nous n'adorons ni les anges, ni les archanges, ni les chérubins, ni les séraphins. En honorant ces reliques, nous adorons Celui pour l'amour duquel les martyrs ont souffert. Nous glorifions les serviteurs pour que cette gloire remonte vers le Maître."

Dieu attribue souvent un pouvoir miraculeux aux reliques des saints; qu'est-ce qui l'em-

pêcherait d'agir de la sorte ? Un mort, placé dans le sépulcre d'Élisée, revint à la vie dès que son cadavre eût touché les ossements du prophète.[1] Dieu communiqua un pouvoir surnaturel au manteau d'Élie, à l'ombre de saint Pierre. Des miracles sans nombre survenus aux tombeaux des saints et effectués par l'attouchement de leurs reliques prouvent bien que le Seigneur a pour agréables le culte et la vénération dont on les entoure.

L'Église catholique a toujours pris de grandes précautions pour éviter la fraude et les abus qui peuvent se glisser en cette matière. Ce n'est qu'après mûr examen des reliques, fait par des juges compétents, qu'elle garantit leur authenticité. Si, en voyageant, vous rencontrez de ces soi-disant reliques merveilleuses, soit dans des musées, soit dans d'anciennes églises catholiques converties en salles de réunions profanes, ou encore si vous lisez dans des guides ou dans des catalogues de ces histoires ridicules de saints, de reliques, de miracles, sachez que de tels objets et de telles légendes sont pures inventions malicieuses des ennemis de notre sainte Église. Que voulez-

[1] *IV Rois*, XIII, 21.

vous : les meilleures choses prêtent aux abus ; les plus précieuses ont été traînées dans la boue. Comment les saints échapperaient-ils aux railleries des impies ? Que cela ne nous empêche pas pourtant de leur témoigner notre amour et notre piété, même au risque de nous voir ridiculisés et traités d'imposteurs. Écoutez ce qu'un grand savant catholique, le cardinal Newman, dit au sujet des reliques : "Il me paraît impossible que l'on mette en doute la liquéfaction du sang de saint Janvier à Naples, ou qu'on conteste l'authenticité de la couronne des rois lombards à Monza, et je ne vois pas pourquoi la sainte Tunique de Trêves n'a pu appartenir à Notre-Seigneur. Je crois vraiment que Rome possède des fragments de la vraie Croix, ainsi que les restes mortels des apôtres saint Pierre et saint Paul. Je crois fermement que les reliques des saints opèrent des miracles innombrables, qu'elles répandent des grâces quotidiennes, et qu'il suffit à un catholique d'honorer de son culte quelque saint, pour obtenir par son intercession des bienfaits particuliers."

XXXIII

Priez pour les âmes souffrantes —Les Indulgences

Nous croyons au purgatoire, lieu intermédiaire entre le ciel et l'enfer, où souffrent les âmes qui sont entachées de péchés véniels ou qui ont une peine temporelle à subir.

Rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux. Ceux qui meurent en état de péché mortel sont condamnés aux flammes de l'enfer. Ceux qui meurent avec des péchés véniels sur la conscience ou qui ont des châtiments temporels à subir doivent se purifier dans les flammes du purgatoire avant d'entrer au ciel. C'est là que l'âme acquiert la pureté et la sainteté requises pour jouir de Dieu. Voilà ce que l'Église enseigne depuis dix-neuf siècles.

Même avant la venue du Christ, les Juifs croyaient au purgatoire, et priaient, comme ils le font encore de nos jours, pour les âmes des trépassés. Nous lisons au second livre des Macchabées que Judas, le vaillant guerrier, fit une quête et en envoya

le produit à Jérusalem afin d'offrir des sacrifices pour les soldats tués pendant la bataille. Il disait: "C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils puissent être purifiés de leurs péchés."

Inutile de rappeler ici les histoires scandaleuses inventées par des hommes impies et répandues parmi nos frères séparés. Un protestant qui se respecte peut-il ajouter foi à cette charge absurde que nos prêtres prêchent cette doctrine relative au purgatoire, dans le but d'extorquer de l'argent aux pauvres et aux ignorants?

L'enseignement de l'Église est basé sur la doctrine des saintes Écritures, ainsi que les Pères des premiers siècles le démontrent. Ils s'en rapportent aux paroles de Notre-Seigneur dans saint Mathieu (V, 25-26), et à la I[ère] épître de saint Paul aux Corinthiens (III, 11-15). Nous y renvoyons nous-mêmes tous ceux qui concevraient le moindre doute à ce sujet. Notre-Seigneur a dit: "A celui qui parle contre l'Esprit-Saint il ne sera fait miséricorde ni en ce monde ni en l'autre."[1] D'où saint Augustin conclut: "Il n'aurait pas été vrai de dire: leur péché ne sera pardonné ni en ce

1 Math., XII, 32.

monde ni en l'autre, s'il n'était vrai que certains péchés sont remis dans le monde futur."

Devant la tombe d'un être chéri une prière jaillit spontanément de nos lèvres, en même temps que coulent nos larmes. Pour ne pas prier pour lui, il faudrait nous faire violence. Pourquoi cet élan naturel qui nous pousse à prier pour lui, si nous ne pouvions le secourir ? et pourquoi le secourir s'il ne souffre ?

Nous ne pouvons pas nommer individuellement ceux qui vont en purgatoire, mais il est certain que les âmes des morts sont soulagées par la prière, le saint sacrifice de la messe et l'aumône. L'Église universelle garde là-dessus la tradition des saints Pères.

En qui donc aurez-vous foi ? Dans le moine apostat du XVIe siècle, ou dans l'Église universelle de Dieu ? Suivez plutôt vos raisons et vos sentiments chrétiens : souvenez-vous de vos chers défunts et priez pour les âmes du purgatoire.

Une des principales raisons invoquées pour justifier la soi-disant Réforme était que l'Église catholique faisait le trafic des indulgences. Une

indulgence, c'est, disait-on, le permis délivré à quelqu'un de commettre le péché. — Réfuté mille fois, ce mensonge réussit encore de nos jours.

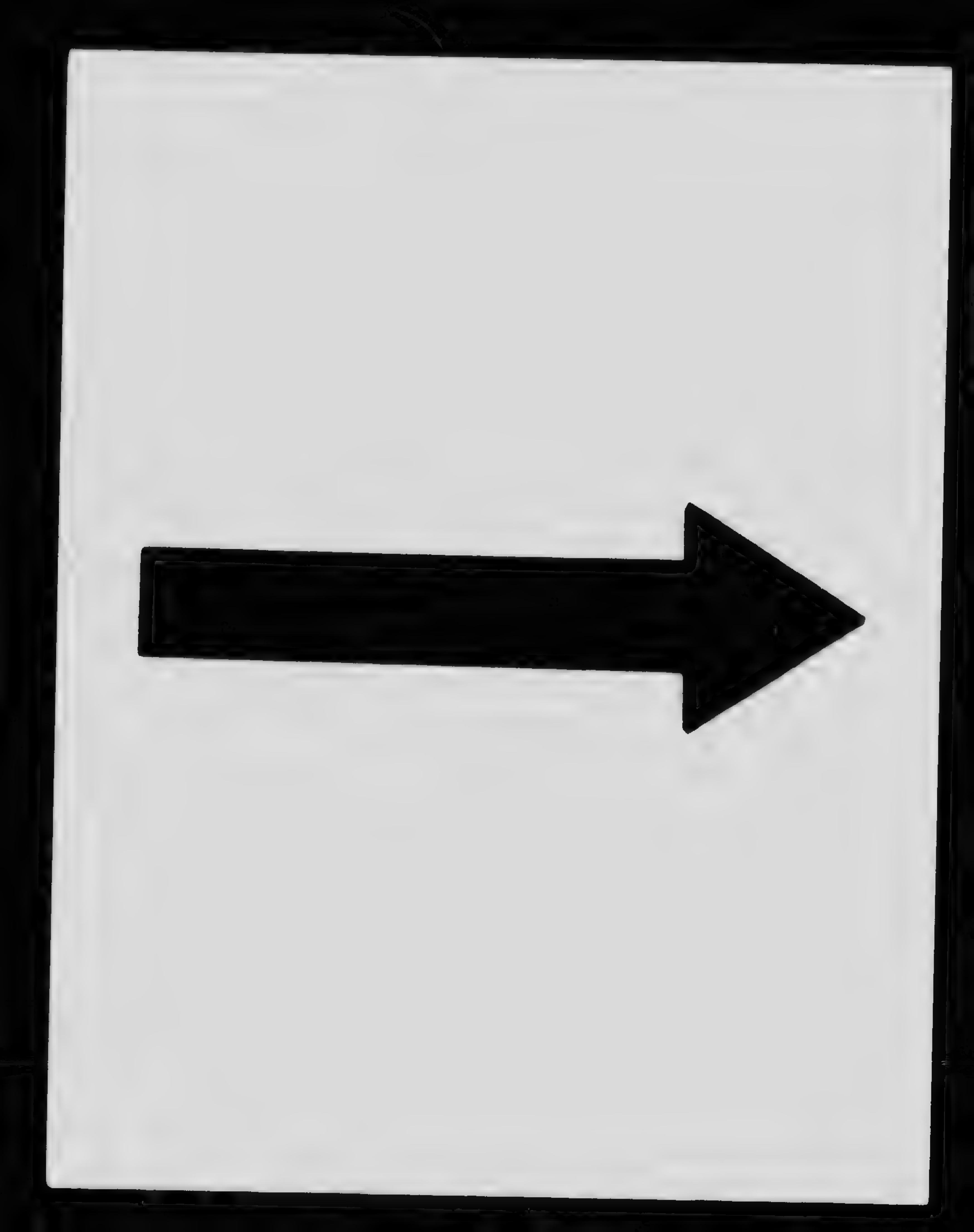
Qu'est-ce qu'une indulgence, dans l'Église catholique ? Une indulgence, c'est la rémission de la peine temporelle due au péché, dont on a reçu le pardon. L'indulgence est accordée en dehors du sacrement de pénitence, et la peine est remise par l'application des mérites de Jésus-Christ et de ses saints. Ces mérites sont confiés en dépôt à l'Église catholique.

Les indulgences invitent les pécheurs à se réconcilier avec Dieu. Elles sont un encouragement à la réception des sacrements et à la pratique des bonnes œuvres. Il peut se faire qu'une des conditions requises pour gagner telle indulgence soit l'aumône d'une certaine somme d'argent; mais par elle-même l'aumône ne remet pas le péché, et le manque d'argent n'a jamais empêché un pauvre de gagner une indulgence. L'Écriture nous parle des bons effets de l'aumône. L'Église aurait-elle donc tort d'encourager par des indulgences, les dons en argent pour des fins charitables ou pieuses ?

Le pape Léon X avait accordé une indulgence

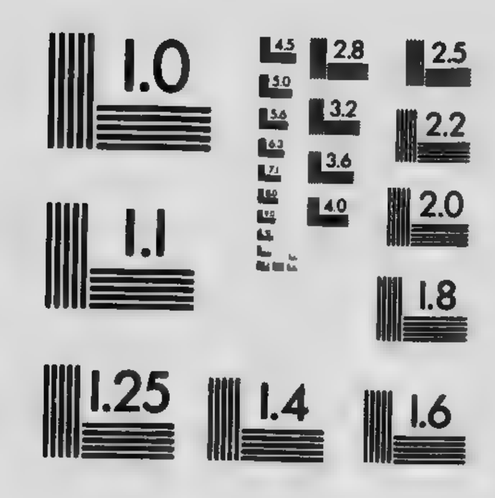
plénière au monde catholique. Une des conditions requises pour la gagner était une offrande destinée à la construction de la basilique de Saint-Pierre à Rome. Un dominicain savant et zélé, Jean Tetzel, fut chargé de publier cette indulgence dans le nord de l'Allemagne. La conduite de Tetzel fut irréprochable; celle de quelques-uns de ses auxiliaires, leur manière de proposer et de vanter l'indulgence furent l'occasion de violentes attaques de la part de Luther; il en profita pour combattre, à grands cris, non pas l'abus, mais la doctrine catholique elle-même. Et pourtant c'est le même Luther qui déclare, dans la 71e de ses thèses publiques: "Quiconque parle contre la doctrine des indulgences papales, qu'il soit anathème!"

Les évidentes contradictions de ces thèses montrent bien l'ignorance complète de Luther en ce qui concerne la nature et l'effet des indulgences. Lui-même confessait cette ignorance, en écrivant, quelques années plus tard: "Sur mon âme, je ne savais pas plus, à cette époque, ce qu'était une indulgence, que ceux-là mêmes qui venaient me le demander." Son adversaire, Jean Tetzel, qui répondit aux attaques de Luther, défendit avec clarté et vigueur la doctrine de l'Église sur ce



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





point. Il disait avec raison : "Les indulgences ne pardonnent pas le péché, mais remettent seulement la peine temporelle due au péché, à condition qu'on s'en soit repenti sincèrement et confessé. Les indulgences n'enlèvent rien aux mérites du Christ, mais remplacent la peine satisfactoire due au péché, par les mérites satisfactoires de la passion du Christ."

Mieux nous comprendrons l'enseignement de l'Église, plus nous serons désireux de gagner des indulgences et d'amoindrir ainsi nos souffrances dans l'autre vie.

TROISIÈME PARTIE

OBJECTIONS ET RÉPONSES

XXXIV

Peut-on épouser une personne divorcée ? —Les mariages mixtes

Dieu a lui-même établi sur des bases solides les fondements de la société, quand il institua et bénit le mariage. Avant le Christ, le mariage était un saint état, qui liait devant Dieu. Le divin Sauveur l'éleva à la dignité de sacrement ; il rendit l'union entre l'homme et la femme irrévocable et indissoluble.

Nulle raison, quelle qu'elle soit, ne peut justifier, et aucun pouvoir, civil ou ecclésiastique, ne peut autoriser la rupture d'un mariage validement contracté entre chrétiens. C'est pourquoi l'Église catholique, gardienne attitrée de la doctrine du Christ, a toujours et partout proclamé l'indissolubilité des liens sacrés du mariage. Elle n'a jamais permis et ne permettra jamais un divorce proprement dit. Elle affirme même n'en avoir pas le droit. Accorder un divorce dans le sens moderne du mot, c'est, pense-t-elle, agir en opposition directe avec la loi de Dieu. "L'homme

ne peut séparer ce que Dieu a uni." Les divorces, tels qu'autorisés par nos cours civiles, sont une pure plaisanterie et n'ont absolument aucune valeur ; ils n'annulent en rien la loi du mariage. Un homme qui a divorcé ne peut contracter un second mariage, durant la vie de son épouse ; pas plus qu'une femme ne peut, son mari vivant, épouser un autre homme. L'Église catholique, il est vrai, a déclaré certains mariages invalides ; mais ceux-là seulement qui étaient nuls et sans valeur dès leur origine. Ce n'est pas là permettre un divorce ou briser les liens du mariage ; c'est une simple déclaration officielle que telle union, par suite de raisons invalidantes, n'a jamais constitué un vrai mariage.

L'Église permet parfois, pour de graves motifs, la séparation de corps et de biens ; mais le lien du mariage n'en existe pas moins réellement ; et aucune des parties ne peut contracter une nouvelle alliance pendant la vie de son conjoint. Il n'est pas de crime, si grave qu'il soit, de l'homme ou de la femme chrétienne, qui puisse rompre ou donner le droit de rompre le lien conjugal.

Notre divin Sauveur ne fait pas d'exception. La prévarication de la femme qui viole la foi

jurée n'est pas plus un motif de divorce que l'infidélité du mari. Cette interprétation des paroles de Notre-Seigneur est, dans l'Église, conforme au témoignage de toute l'antiquité chrétienne.

Avec une persévérance inlassable, l'Église catholique a soutenu le principe de l'indissolubilité matrimoniale. En maintenant sur ce point la loi de l'Évangile, elle a prévenu et prévient encore des misères inouïes, des crimes sans nombre. Elle a affermi les fondements de la société, gardé la sainteté du foyer, protégé l'innocence des enfants, sauvegardé la faiblesse des femmes contre la perversité du cœur humain.

Le divorce est contraire aux lois de Dieu. Il marque le déclin de la civilisation chrétienne partout où il est toléré. Il n'était pas connu aux âges de foi et de chevalerie. Écoutons Léon XIII: "Le divorce, dit-il, c'est la cause féconde des révocations du contrat de mariage, la diminution de l'affection mutuelle; c'est un pernicieux stimulant à l'infidélité, un obstacle aux soins et à l'éducation des enfants; c'est la rupture de la société domestique; c'est une semence de discorde dans les familles; c'est l'abaissement, l'avilissement de la femme; c'est le fruit de la corruption morale

des nations. Si l'on ne passait si facilement par-dessus les empêchements qui protègent le mariage et en sauvegardent la sainteté, si toutes les règles de l'Église étaient scrupuleusement observées, rien n'empêcherait le mariage d'être ce que le Christ voulait qu'il fût : une union sacrée destinée à procurer la sainteté et le bonheur de l'homme et de la femme. Toutefois il arrive, même après que toutes les précautions ont été prises, certains cas de mariages malheureux dans lesquels la permanence du lien conjugal semble insupportable. C'est alors que la victime d'une pareille union doit savoir s'incliner devant la loi générale du souverain Maître "qui fait bien toutes choses". Que sont les maux particuliers du petit nombre en regard du mal général désastreux causé par le divorce auquel on a, ne fût-ce qu'une fois, ouvert la porte ? Si la digue était jamais rompue, les flots se précipiteraient et nulle puissance ne serait capable d'arrêter ce torrent d'iniquités. Le foyer domestique serait bientôt déserté, la famille serait ruinée, la société retournerait vite à cette même barbarie dont le Christ a brisé le joug par sa rédemption.

"Qui pourra jamais exprimer, dit Tertullien, le bonheur d'un mariage que l'Église approuve, que le saint sacrifice confirme, que la bénédiction nuptiale marque de son sceau, que les anges proclament et que le Père céleste ratifie !"

Qui pourra jamais exprimer le malheur d'un mariage que l'Église déteste et condamne, que le saint sacrifice de la messe ne confirme pas, que le prêtre ne bénit pas, qui se présente avec toutes ses difformités morales et ses dangers!

Tel est le mariage mixte, c'est-à-dire la malheureuse union d'une personne catholique avec une autre qui ne l'est pas !

Le mariage n'est pas une question de caprice, de sentiment, ou d'affection naturelle. C'est un des événements les plus importants dans la vie d'un homme et d'une femme : il doit être bien jugé à la lumière de la raison et de la religion. Oublier le sens religieux du mariage, c'est exposer les parties contractantes au hasard d'une vie de misère.

Les mariages mixtes sont contraires à la loi naturelle, à la loi divine, à la loi ecclésiastique.

À la loi naturelle, parce que les enfants nés d'un tel mariage sont dans un danger extrême de se perdre en perdant la foi catholique.

à la loi divine, puisque l'Ancien comme le Nouveau Testament les défendent. Ce sont eux qui, en causant la corruption universelle du monde, forcèrent Dieu à envoyer le déluge. Il n'était pas permis aux Israélites de prendre leurs femmes parmi les Gentils: "Tu ne te marieras pas à elles, est-il dit dans le chapitre septième du Deutéronome, tu ne donneras pas tes filles à leurs fils, tu n'accepteras pas leurs filles pour tes fils, parce qu'elles les détourneraient de mon service."

Même de nos jours, les Juifs considèrent comme détestable le mariage d'un Juif avec une chrétienne.

Les mariages mixtes sont contraires aux lois de l'Église. Un des papes les plus savants qui se soient assis sur le trône de Pierre, Benoît XIV, déplore "qu'il y ait dans l'Église des catholiques qui, honteusement guidés par un amour aveugle, ne détestent pas de tout leur cœur et ne fuient pas avec frayeur ces unions nuptiales que notre mère la sainte Église a, de tout temps, condamnées et interdites". Il exhorte tous les ministres de l'Église "à empêcher tant qu'ils le peuvent, les fidèles de contracter ces mariages qui sont la ruine des âmes".

L'Église, en pareil cas, accorde parfois une dispense. Mais elle ne le fait qu'en détou. ınt sa face, et pour sauver la partie contracta. ιe catholique du malheur plus grand de l'excommunication et du sacrilège. Jamais elle n'y donne son approbation. La dispense n'est que le choix entre deux maux. Et combien de fois on ne demande cette dispense qu'après avoir fait tous les préparatifs pour le mariage.

Pas un évêque ne peut accorder cette dispense en vertu de son seul pouvoir. Ce n'est que comme délégué du Vicaire de Jésus-Christ qu'il peut permettre à un catholique de contracter une alliance que l'Église appelle "illicite, pernicieuse, honteuse et funeste". Avant d'accorder cette dispense, elle exige comme garantie, pour préserver de la perversion la partie catholique, non seulement que celle-ci essaie par tous ses efforts de retirer son conjoint de l'erreur; mais elle exige aussi que les enfants de l'un et l'autre sexe qui naîtront de cette union, soient élevés dans la seule religion catholique.

En dépit de ces conditions signées et acceptées sous serment, il n'en est pas moins vrai que des générations entières sont perdues par les mariages

mixtes. Plus d'un protestant de bonne foi refuse de signer ces conditions; et on ne peut s'empêcher de respecter ce refus. Un plus grand nombre les acceptent, sans aucune intention de s'engager par là à les observer. Dieu seul, dès lors, peut dire les difficultés et les peines qui suivent le mariage. C'est donc un devoir, pour nous tous, d'avertir nos compatriotes de religion protestante de ne point se jeter dans le malheur, en épousant des catholiques.

—Mais, dit-on, j'ai promis de l'épouser !

—Brisez votre promesse: on n'est pas tenu de garder la promesse de mal faire.

—N'est-il pas vrai que beaucoup de conversions sont dues aux mariages mixtes ?

—Quelques-unes, c'est vrai; mais combien peu comparées aux apostasies dues à la même cause. Dans la majorité des cas, les enfants sont perdus pour la foi.

D'ailleurs, puisque vous êtes catholiques, le fait seul que l'Église condamne les mariages mixtes ne suffit-il pas à vous les faire éviter ?

XXXV

L'Éducation chrétienne

Le tout premier principe en matière d'éducation, pour un chrétien, se trouve dans cette parole du Sauveur: "Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice: tout le reste vous sera donné par surcroît." L'homme n'est pas créé pour cette vie seulement, comme la brute qui périt tout entière; cette vie ne lui sert que de moyen pour atteindre sa fin; et sa fin, c'est la possession de Dieu. L'éducation, qui doit aider l'homme à parvenir à sa destinée immortelle, doit être essentiellement religieuse. La religion doit guider toutes nos actions; elle doit pénétrer notre vie quotidienne, devenir le mobile de toutes nos pensées et aspirations. Une vie sans religion, c'est un insupportable fardeau, une horreur, une effroyable malédiction.

C'est à nos temps modernes qu'était réservé l'essai d'un système d'éducation sans culture religieuse. Un siècle entier s'est essayé à paganiser notre pays au moyen des écoles de l'État, d'où la religion est bannie.

Ces écoles sont aussi antiaméricaines qu'elles sont antichrétiennes.

Les premières écoles établies par les Puritains dans la Nouvelle-Angleterre furent fondées dans un but religieux. C'étaient des écoles paroissiales, conformes à l'esprit du gouvernement américain et de la constitution des États-Unis. C'est sur la vertu, en effet, et sur la religion que la constitution appuie la prospérité du pays et la paix publique. L'éducation religieuse est nécessaire pour former de bons citoyens; un véritable Américain la devrait désirer, ne fût-ce que pour le bien de sa patrie.

L'Église catholique désapprouve le système moderne de notre éducation d'État. Pourquoi ? Craint-elle l'éducation? Non, l'Église catholique s'est toujours montrée l'amie, la protectrice de la vraie science et de l'éducation. Dans la plus sombre période de l'histoire, elle sauva l'Europe d'une complète ignorance et de la barbarie ; elle couvrit le monde d'écoles et d'universités; ses monastères devinrent les derniers refuges de l'art et de la science. Qui a fondé Oxford et Cambridge, Wurtzbourg et Heidelberg, Prague et Vienne, Louvain et Salamanque, ces sièges du

savoir, dont le souvenir vivra tant qu'il restera un savant sur la terre ? C'est l'Église catholique qui inspira le génie et développa les talents des Augustin, des Thomas d'Aquin, des Dante Alighieri, des Fra Angelico, des Raphaël et des Michel-Ange, des Murillo, des Palestrina, des Joseph Haydn, et de tant d'autres. Qui donc l'accusera d'être hostile à l'éducation?

Seule l'Église catholique possède les vrais principes d'une éducation solide ; seule elle garde la clef de tous les problèmes pédagogiques, parce que ses fondements ont été posés sur le roc inébranlable de la vérité, par le grand éducateur de l'humanité.

Instruire, ce n'est pas rendre l'homme meilleur et plus heureux. L'instruction peut le rendre pire, plus malheureux.

Mais, objectera-t-on, l'ignorance est la mère du vice!

Cette maxime n'est pas partout et toujours vraie; pas plus que l'adage: l'ignorance est un bonheur.

Il est des connaissances qui engendrent des maladies dans l'âme; tandis que les connaissances de nos devoirs envers Dieu, le prochain et

nous-mêmes nous rendent bons et sages. Notre pédagogie moderne se dresse comme un brillant palais aux riches colonnes, décoré d'inscriptions sculptées, de vitraux peints, de parquets de marqueterie; il y manque un toit et des fondations. Elle s'appuie sur les sables mouvants de la philosophie moderne; il n'y a pour la couronner ni éducation, ni moralité; elle laisse impuissant à braver les orages de l'adversité et l'ardeur de la tentation. Le programme de la formation physique et intellectuelle,—depuis les jouets et les haltères du jardin de l'enfance, jusqu'à l'athlétisme brutal et à la philosophie creuse de l'académie et du collège,—ne vise qu'à une éducation dépourvue de tout élément moral, et qui ne prépare l'enfant qu'à la vie animale et purement naturelle.

La culture morale est absolument nécessaire dans une éducation vraie. Or, la puissance de moraliser appartient à la religion. Elle seule sait contraindre l'enfant, en le plaçant sous l'œil d'un législateur et d'un juge suprême, à qui il est responsable de chacune de ses pensées, de ses paroles et de ses actions. Vous pouvez dire à l'enfant qu'il lui faut être bon, ne pas mentir, ni blasphé-

mer, ni voler, ni se quereller, etc. Votre "il faut" n'a aucune force pour redresser ses inclinations coupables. Savoir qu'une chose convient ou ne convient pas, cela n'est pas un motif suffisant pour entraîner la volonté. Il faut une autorité pour la réprimer, pour imposer des lois au cœur humain, pour le punir quand il les a violées. Il n'y a pas d'obligation sans loi.

Nos écoles publiques sont un fiasco complet en matière d'éducation. On y perd son temps et son argent. Voici ce qu'en pensent quatre de nos éducateurs de renom. M. Morrison, professeur de Californie, écrit : "C'est un système d'éducation qui ne donne point d'éducation." Le général Brinkerhoff dit, de son côté : "Ce qu'il y a tout d'abord d'absolument nécessaire, c'est de transformer de fond en comble notre système d'éducation, de manière à lui donner comme but principal, au lieu de la simple culture intellectuelle, la formation des mœurs, des vertus du citoyen, et l'aptitude à gagner honnêtement la vie." Le docteur Strong soutient "qu'une morale sans religion a juste autant de vie qu'un squelette." Enfin le docteur Seely ajoute qu'il y a un défaut radical dans le système scolaire américain : "Ce

qui manque, c'est la base et la vie de l'éducation : la religion."

"Les sciences naturelles, dit Wagner, ne peuvent servir de fondement à la véritable culture intellectuelle, ni satisfaire les aspirations supérieures de l'âme. Ceux qui y consacrent leur soin principal se rétrécissent le cœur et l'esprit, et se plongent bientôt dans un matérialisme grossier ; ils n'adorent plus que le veau d'or. Ce fétichisme,si prédominant de nos jours, et dans la science et dans la vie pratique, découle de la déification de la matière, de la recherche acharnée de la fortune et du confort."

Le but de notre éducation publique est la prospérité matérielle des masses : avoir des jouissances toujours plus, des souffrances toujours moins. La mesure du bonheur, croit-on, est celle de nos jouissances. Aussi il est facile de constater partout une négligence marquée des beaux-arts, des études philosophiques, classiques, historiques. Les jeunes gens courent aux profits immédiats et personnels. Ils se disent : Combien cette étude va-t-elle me payer ? Une fiévreuse course à l'or rend le vrai savoir inutile.

Pourtant la prospérité matérielle d'elle-même

ne mène pas à la vertu et au bonheur. "La richesse est à la vertu ce que le bagage est à l'armée", disait Bacon.

Ceux qui doivent résoudre le grand problème de notre éducation nationale ont à en répondre devant Dieu et devant leurs concitoyens. Ils sont tenus de nous donner, avec le présent système, une génération morale et craignant Dieu, des hommes et des femmes à qui puisse être confiée en toute sécurité la garde du foyer domestique et du bien public.

Or, voici que pour cette grande œuvre ils se sont mis en tête que la religion, fondement de toute moralité, doit être proscrite et mise hors la loi, aux heures fécondes où l'on élève l'enfance, pendant les plus douces et les plus belles années de la vie.

Le fonctionnement extérieur de nos écoles publiques est parfait, la méthode d'enseignement, admirable ; mais où est l'âme de l'éducation ? Les résultats obtenus sont non seulement douteux, mais positivement funestes à la République. Les pernicieux effets du système percent chaque jour. Des millions de dollars se dépensent chaque année ; des politiciens, affamés et égoïstes déma-

gogues, en réclament à grands cris toujours davantage, pour les offrir au Moloch qui enfle l'esprit et dévore le cœur de tant d'innocentes victimes. Quand verrons-nous la fin de ce régime funeste ?

Sans poser au prophète, nous affirmons que la chute est prochaine, que la lamentable catastrophe se précipite, qu'elle va éclater. Le bon sens et l'esprit encore chrétien de notre peuple américain ont pu rendre moins sensibles les effets désastreux d'un système d'éducation sans cœur et sans Dieu. D'aucuns peuvent ne pas voir l'approche des désastres. Mais la sentence est écrite sur le mur : et des milliers de Daniels sont venus qui l'ont interprétée en termes identiques. Les foules ne veulent que manger, boire et jouir. Ainsi en était-il quand les eaux du déluge couvrirent la terre ; quand les Assyriens se précipitèrent pendant la nuit sur Babylone ; quand les Goths et les Vandales balayèrent ce qui avait été le paisible empire d'Auguste ; quand la guillotine se dressa comme un spectre homicide dans la nuit, au cœur même de ce qui était alors le centre de la civilisation raffinée.

Ainsi en est-il souvent encore, quand Dieu parle par la formidable voix des tempêtes, des tremblements de terre, des cyclones, des inondations et de toutes ces catastrophes qui châtient les familles et les peuples.

XXXVI

La perte du temps

Le temps, c'est de l'or, selon le dicton populaire. Un sage emploi du temps et un soin scrupuleux de profiter de tous les loisirs ont vite fait, d'un homme économe, le possesseur d'une belle fortune. Mais l'argent ne dure pas plus que le temps; et il n'a en lui-même aucune valeur pour l'éternité. Au contraire, il est souvent un grand obstacle. Il serait plus chrétien de dire: le temps, c'est Dieu. C'est là, en un seul mot, sa valeur.

Le temps nous impose une effroyable responsabilité, puisqu'il peut être employé pour le bien ou pour le mal. Sa perte est irréparable; nous pouvons pleurer sur le temps perdu, nous ne serons jamais capables de le faire revenir. "Aucune perte n'est plus dommageable, dit saint Bonaventure, que la perte du temps." Tuer le temps, comme on dit, est une folie; c'est même un péché.

Toute l'éternité dépend du moment présent. Le passé est fini pour toujours, l'avenir est incertain;

seul le présent est à moi, et je dois l'employer pour l'éternité. Quelle vérité accablante! "Si le Seigneur vous parle aujourd'hui, ne fermez pas votre cœur à sa voix".[1] Aujourd'hui, dit l'Esprit-Saint, et non pas demain, car demain peut bien ne pas luire sur votre tête. Ah! que ne donnerait pas un damné pour un moment de repentir? Des millions d'années des souffrances les plus cruelles seront le prix d'une minute mal employée.

Que de gens gaspillent un temps considérable, par exemple, en des lectures frivoles. Pour eux le journal du matin semble aussi nécessaire que le déjeuner. La meilleure heure du jour est passée à chercher des nouvelles. Des descriptions sans fin d'accidents, de divorces, d'enlèvements, de scandales domestiques, sont dévorées avec avidité. Est-ce qu'on en sait beaucoup plus long après la lecture de nos journaux sans fin? L'intelligence y a-t-elle acquis de nouvelles connaissances? L'esprit et le cœur ne peuvent qu'être accablés par une telle quantité d'aliments disparates. Tous désirent chaque matin se mettre au courant de tous les faits divers. Deux minutes suffiraient pour cela, et l'on y passe des heures. Après les

[1] *Ps.*, XLIX, 8.

journaux quotidiens et hebdomadaires, un nombre incalculable de revues, de romans et feuilletons, nous prennent encore beaucoup d'un temps si précieux. De bons livres, voilà ce que nous devrions lire, et lire doucement; les bons livres sont nos meilleurs et nos plus utiles amis. Tous ces romans, au contraire, qui inondent le marché, sont désastreux; ils donnent une idée fausse de la vie et rendent les hommes malheureux. Leur idéal, c'est l'émancipation de l'enfant soustrait de bonne heure à l'autorité paternelle; c'est la richesse obtenue par un coup de fortune, ou bien des aventures extravagantes, des voyages fabuleux aux pays inconnus, des affaires d'amour sans vraisemblance et souvent sans pudeur.

De nos jours la lecture est une vraie calamité nationale. Nos bibliothèques publiques ne servent plus aux études sérieuses et à la culture de l'esprit, si ce n'est par exception. En général les jeunes gens y perdent leur temps à lire des romans. "La lecture est une espèce de folie qui s'est emparée du peuple", remarque M. Gilman, président de l'université John-Hopkins. "C'est une habitude dangereuse, comme celle des stimulants. Les éditeurs offrent sans cesse de nouvelles produc-

tions et les critiques excitent nos appétits. Sans doute, il est très agréable d'être de son époque, bien coté et au courant des dernières productions littéraires; mais pour tous il y a danger à trop lire."

Avant de prendre un livre, faites-vous les questions suivantes: Y a-t-il profit pour moi à lire ce livre? En deviendrai-je meilleur et plus sage? Aurais-je lieu de me féliciter, si la mort me prenait dans la lecture de ce volume? Si vous pouvez honnêtement répondre un franc *oui* à ces questions, alors lisez-le; autrement, mettez-le de côté; ou mieux encore peut-être, jetez-le au feu. Il n'est permis à personne, pas plus à vous qu'aux autres, de perdre son temps.

XXXVII

Dieu nous veut en paradis — Nous ressusciterons

C'est la volonté expresse de Dieu que tous les hommes soient sauvés et possèdent son royaume.

Ce n'est pas un souhait, un simple désir de la part de Dieu, mais une volonté expresse d'accomplir ce dessein et de nous donner les moyens de le remplir.

Saint Paul nous dit clairement que tous les hommes sans une seule exception sont appelés à posséder le ciel et que tous nous avons les moyens d'obtenir cette fin. "Je vous conjure donc avant tout de faire des supplications, des prières, des vœux et des actions de grâces pour *tous les hommes*... Cela est bon et agréable à Dieu notre Sauveur qui *veut que tous les hommes soient sauvés* et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité ! Car il n'y a qu'un Dieu, qu'un médiateur entre le Tout-Puissant et les hommes : Jésus-Christ fait homme."[1] Dieu est le créateur de

[1] *I Tim.*, II, 1-6.

tous les hommes, il est de même Sauveur de tous. Le Christ est mort pour tous sans exception. Chaque individu reçoit la grâce suffisante pour parvenir à la connaissance de la vérité et se convertir au Seigneur.

"Dieu ne désire pas notre perte, mais notre retour à lui par la pénitence." Par les mérites de Jésus, tous les hommes sont purifiés du péché et deviennent dignes du ciel. "Il s'est constitué victime de propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux du monde entier." [1]

L'homme se perd par sa faute et contre la volonté de son Créateur. Le Tout-Puissant lui a fait don de la liberté; dès lors il ne peut le forcer à aller au ciel. Il doit le laisser dans le plein exercice de son libre arbitre. Tous ceux qui suivent la voix de la conscience et profitent des mérites de notre divin Sauveur doivent espérer le ciel comme leur future et éternelle demeure. Notre-Seigneur nous dit explicitement qu'il nous attend dans le ciel: "Je m'en vais vous préparer une place. Après que je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une demeure, je reviendrai et vous

[1] Jean, II, 2.

amènerai avec moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi."[1] Que pouvait-il promettre de plus que cette maison de son Père céleste ? La maison paternelle n'est-elle pas, pour tout homme, la place où il se sent réellement chez lui, le plus doux endroit de la terre ? Mais combien peu de temps habitons-nous ce doux chez soi ! Les enfants grandissent et les nécessités de la vie les éloignent de ce toit chéri. Devenus vieux, le père et la mère disparaissent; le foyer autrefois heureux est déserté, vendu à des étrangers, et lorsque plus tard les enfants vont voir cette maison où s'écoulèrent leurs jeunes années, leur cœur est serré et la tristesse s'empare de leur âme. Il y a une demeure qui nous attend, vous et moi, demeure qui ne change pas, où les enfants de Dieu jouissent d'un bonheur et d'une paix sans fin. La beauté de cette habitation surpasse toute description : "L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur de l'homme n'a point conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment." Dans cette terre des bienheureux, les roses fleurissent sans épines et chaque désir du cœur est satisfait; plus de doute, plus de trou-

[1] Jean, XIV, 2-3.

ble pour l'esprit. La plus grande joie des bienheureux consistera dans la vue de Dieu, dans la considération de sa beauté et dans la certitude d'être avec lui pour toujours.

Quand les chagrins et les tentations vous pressent, rappelez-vous cette demeure à venir, dont la douce possession compensera infiniment toutes les misères de la vie. "Je suis persuadé que les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour manifestée en nous." [1] Encore un peu et tout sera fini ! Combattez vaillamment et la bataille sera gagnée, la couronne posée sur votre front. N'échangez pas le bonheur éternel pour la gloire et les jouissances trompeuses du monde. En avant ! Toujours plus haut ! La croix d'abord ; bientôt après, le repos éternel.

Au moment même de la mort, l'âme paraît devant Dieu pour être jugée. Et ce jugement est sans appel ; il décide du sort de l'âme pour toute l'éternité. Le corps, devenu froid, encombrant, est respectueusement déposé dans une fosse, pour

[1] *Rom.*, VIII, 18.

être réduit en poussière, mêlé à la terre d'où il fut tiré. Mais il n'y est pas pour toujours. La terre, qui n'est après tout qu'un immense cimetière, doit rendre ses morts.

Après le bouleversement final, l'affreux silence de mort sera rompu; ce sera "l'heure où tous les morts entendront la voix du Fils de Dieu. Et ceux qui auront fait le bien, ressusciteront à la vraie vie, tandis que ceux qui auront fait le mal, ressusciteront pour être jugés."[1] La trompette de l'ange du Seigneur se fera entendre par le monde entier pour annoncer le jour de la résurrection. Alors, comme nous l'apprend saint Paul, "en un moment, en un clin d'œil, au dernier son de la trompette, les morts se lèveront."[2] Ils se lèveront dans chaque pays; ils se lèveront du lit des rivières et des profondeurs de l'océan, des mausolées de marbre et des humbles tombes, des champs de bataille et des caveaux des cathédrales; et tous se rendront en hâte au théâtre du jugement.

Quelle différence cependant parmi ceux qui reviennent à la vie! Les bons se lèveront avec un corps glorieux, ne portant aucune trace de fai-

1 Jean, V, 28, 29. 2 *I Cor.*, XV, 52.

blesse, d'infirmité ou de décrépitude ; semblables au corps du Christ, brillants comme le soleil, prompts comme la pensée, beaux au-dessus de toute expression. Les âmes des méchants, au contraire, seront forcées d'entrer dans leurs corps hideux et difformes, noirs comme la nuit, laids comme des démons, et terribles comme l'enfer.

Nous ressusciterons dans nos propres corps, non dans une substance différente de celle que nous avons eue durant notre vie. C'est pourquoi le prophète de l'Ancien Testament dit : " Je sais que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai au dernier jour. Je serai revêtu de nouveau de mon corps, et je verrai mon Dieu dans ma chair. Je le verrai ; c'est bien lui que mes yeux contempleront."[1]

Comment est-il possible, demandent les infidèles, de rassembler les éléments épars et de ramasser les cendres de nos corps ? Le temps fera défaut pour cela, et d'ailleurs la nature aura réduit ces éléments à une telle condition qu'il ne restera plus aucun vestige de leur première existence ?

Je réponds que rien ne se perd, que rien n'est annihilé dans la création. Il y a corruption ou

[1] *Job*, XIX, 25-27.

dépérissement, c'est-à-dire dissolution des composés d'un objet; mais d'annihilation jamais. Le Dieu tout-puissant qui a fait toute chose de rien, saura très bien où seront nos corps et toutes leurs parties; il sera capable de les reconstruire, ce qui est une merveille moins grande que de les créer. L'Esprit-Saint semble répondre à toutes les objections de ceux qui doutent de la puissance divine, dans le livre d'Ézéchiel. Le prophète fut transporté en esprit dans une immense plaine toute couverte d'os innombrables et desséchés. Le Seigneur lui ordonna de commander à ces os de se lever. Ézéchiel parla au nom de Dieu et tout à coup un spectacle merveilleux s'offrit à son regard. Ces os commencèrent à se mouvoir avec un bruit terrible; ils vinrent tous se placer à leurs articulations; les tendons et les nerfs se formèrent; la chair et la peau s'étendirent sur eux. Et alors l'Esprit-Saint souffla dessus; ils bondirent en faisant un grand bruit et dans un instant la vaste plaine fut couverte d'êtres vivants.[1] C'est, ainsi que le Tout-Puissant rappellera à la vie toutes les créatures qui ont vécu dans le cours des âges et qui seront couchées dans la mort.

1 Éz., XXXVII.

La doctrine de la résurrection des corps est une partie essentielle de la foi catholique. "S'il n'y a pas de résurrection des morts, alors le Christ n'est pas ressuscité; et si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est sans valeur, et notre foi est vaine."[1]

La bonté de Dieu demande que le corps qui a été l'instrument fidèle de l'âme ait part à sa gloire. "La récompense future, dit Tertullien, est la cause de la résurrection future."

D'un autre côté, le corps qui a servi l'âme dans l'offense faite à Dieu, en défigurant sa divine image par la souillure du péché, doit être puni. Les yeux qui se sont repus d'objets malhonnêtes, les oreilles qui ont écouté avec plaisir des paroles médisantes ou impies, la langue qui a abusé du nom de Dieu, les mains qui furent remplies d'iniquités, les pieds qui marchaient dans les sentiers de l'injustice, le cœur qui a aimé les choses immondes, toutes les parties du corps qui ont été au service du péché doivent recevoir leur châtiment au jour de la rétribution générale. Nous devons ressusciter dans nos corps, comme l'Apôtre le déclare, "afin que chaque corps

[1] *I Cor.*, XV, 13, 14.

reçoive en proportion de ce qu'il a fait de bien ou de mal. "[1]

Votre corps ressuscitera au dernier jour. Cette vérité doit avoir une grande influence dans l'usage que vous faites de vos sens. "Si vous vivez suivant les dictées de la chair, vous mourrez. Mais si, par esprit de mortification, vous châtiez la chair, vous vivrez."[2] Si vous vivez suivant les inclinations perverses de la nature, vous mourrez à la grâce et au bonheur éternel, et, au dernier jour, votre corps sera le compagnon de votre âme malheureuse; mais si votre âme, aidée de la lumière et de la force d'en haut, commande à votre corps, le met sous le joug et supprime toutes ses tendances vicieuses, alors votre corps se lèvera radieux pour jouir d'un bonheur sans mélange.

1 *II Cor.*, V, 10. 2 *Rom.*, VIII, 13.

XXXVIII

Votre ange gardien est toujours avec vous

Y a-t-il au monde rien de plus grand qu'une âme humaine ? Tout le reste pâlit, s'efface, s'annihile devant l'âme d'un homme. Oui, une seule âme, fût-ce celle d'un pauvre enfant mal vêtu, infirme, ou celle d'un malheureux chemineau ou d'un forçat, vaut plus que toute la terre avec ses villages et ses cités, ses montagnes et ses vallées, ses mers, ses fleuves et tout ce qu'ils contiennent; elle a une valeur plus grande que le soleil resplendissant au ciel, que la lune éclairant la nuit de ses rayons argentés, que toutes les étoiles jetées comme des diamants étincelants sur le vaste manteau du firmament.

D'où vient donc cette valeur de l'âme ? C'est qu'elle seule est immortelle et impérissable. Tout autre être se fane, tombe, disparaît et s'anéantit.

Seul Dieu comprend parfaitement la valeur des âmes. Chaque âme est rachetée par le sang du Fils d'un Dieu. Les gouttes du précieux sang du

Christ, comme des perles d'un prix infini, brillent dans chaque âme humaine.

Voyez avec quel soin Dieu la traite. Dès le premier moment de l'existence, avant même la naissance en ce monde, aussitôt que l'âme est unie au corps, Dieu envoie un de ses anges pour veiller sur cette âme durant tout son pèlerinage sur la terre, et la conduire saine et sauve au ciel.

Les anges sont des substances simples, immatérielles, enrichies d'intelligence et de volonté libre. Ils ont visité quelquefois la terre, revêtus d'une forme humaine. Ce sont des êtres plus parfaits que l'homme. Leur vie au ciel est un hymne sans fin d'adoration, de louanges, d'actions de grâces et de bonheur infini; ils forment une société parfaite; chacun a son rang et sa place, suivant son degré de perfection et sa fonction. Ils sont intéressés à notre vie sur cette terre et agissent ici comme ministres de la divine Providence.

Nos anges gardiens nous aiment autant que les mauvais esprits nous haïssent et cherchent à nous nuire. Ils empêchent les démons de nous faire du mal, comme nous le voyons dans le livre de Tobie : "Alors l'ange Raphaël prit le démon

et le lança dans le désert de la haute Égypte." [1] Il n'y a pas le moindre doute que nos anges gardiens protègent nos corps, en détournant mille dangers et en nous préservant d'une multitude d'accidents : "Ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne te heurtes le pied sur quelque pierre." [2]

Quelle doctrine consolante! Avoir à nos côtés un puissant prince du ciel, qui nous couvre de son bouclier et nous défend contre les attaques du malin esprit ! Quand cette vierge angélique qu'est sainte Agnès refusa de sacrifier aux faux dieux, le juge ordonna de la traîner dans une maison de débauche. Elle sourit et garda toute sa confiance, se reposant sur la puissance du Dieu qu'elle servait et la protection de son ange gardien.

Alors le propre fils du juge voulant attenter à sa pudeur, l'ange d'Agnès le frappa d'un coup mortel, et il tomba aux pieds de la vierge.

C'est cet ange qui nous donne de bonnes pensées, nous éloigne du mal. Aussi l'Écriture sainte nous avertit d'entendre sa voix et de ne pas mépriser ses conseils.

[1] *Tob.*, VIII, 3. [2] *Ps.*, XC, 12.

Ces ministres fidèles du Très-Haut portent un vif intérêt à nos exercices de piété; ils aiment à nous voir souvent prier aux pieds de l'Éternel. "Quand tu as versé des prières avec des larmes, je les ai offertes au Seigneur."[1] Ils joignent même leurs prières aux nôtres et les déposent au pied du trône de Dieu. Examinez l'histoire de votre propre vie : vous y trouverez des cas d'une protection spéciale de votre ange gardien. L'avez-vous toujours honoré ? A-t-il toujours été votre confident ? L'avez-vous traité en ami ? Si vous avez négligé de faire attention à sa présence, si vous avez été ingrat pour ses services, demandez-lui de vous pardonner et de vous continuer ses bonnes grâces.

1 *Tob.*, XII, 12.

XXXIX

Qui m'aime le mieux ?

L'amour est la vie de l'âme ; ce n'est pas vivre que de vivre sans aimer.

Le disciple bien-aimé du Christ a dit : "Celui qui n'aime pas, est mort." [1] Sans amour, la nature humaine se fausse et se pervertit dans une stérilité et une insensibilité complètes. L'amour donne l'énergie, la force, la couleur, le parfum à toute notre vie morale. Ce qu'est le soleil pour le monde matériel, l'amour l'est pour l'humanité : il apporte la chaleur et la beauté à nos froides existences.

Aimer Dieu et être aimé de lui, c'est le secret du vrai bonheur.

Il faut respirer pour vivre ; pour agir selon la volonté de Dieu, il faut aimer. Nous soupirons après le ciel parce que c'est le lieu de l'amour sans mélange ; nous détestons l'enfer parce que c'est le lieu de la haine éternelle.

Sous les chauds rayons de l'amour paternel le

[1] *I Ép.*, III, 14.

cœur de l'enfant s'ouvre, comme la fleur ouvre ses pétales sous l'action du soleil. Quand nous avançons en âge, des cœurs affectueux éclairent les nôtres, les encouragent, les dilatent et les réjouissent. Il n'est pas jusqu'aux bêtes,—un chien fidèle, un cheval soumis,—qui ne nous apportent le plaisir de leur amitié instinctive.

L'amour humain donne de la joie, parce qu'il est l'ombre de l'amour de Dieu, et que cette ombre manifeste la présence d'un amour supérieur qui nous domine et nous entoure. Tout ce qui, dans les choses créées, mérite d'être aimé, n'est qu'un faible reflet de l'éternel amour. De même que les étoiles pâlissent au lever du soleil, ainsi tout l'amour humain perd son éclat quand l'amour divin lance ses rayons étincelants dans l'âme humaine. C'est Dieu qui m'aime le plus, qui m'aime le mieux, qui m'aime toujours et partout. Mon cœur serait toujours vide et souffrant, si je ne connaissais pas cette consolante vérité : Dieu m'aime d'un amour intense et personnel. L'amour humain est si incertain et si fragile ! L'inconstance naturelle, les événements qui se succèdent, la mort impitoyable, toutes ces causes et bien d'autres encore, peuvent me séparer des

cœurs les meilleurs et les plus aimés. Or j'ai besoin d'être aimé toujours, de l'être sans réserve, dans la vie comme dans la mort. C'est ici que l'Amour infini apparaît, me disant par la voix du prophète : "Je t'ai aimé d'un amour éternel !"

L'esprit se trouble devant l'immensité de cet amour. Et pourtant il est digne de l'Amour infini de se pencher sur les misères les plus profondes et, par un miracle de pitié, de nous élever jusqu'à lui. Sa bonté est écrite en lettres de feu sur nos cœurs ; il nous a créés, et il nous a créés à son image et à sa ressemblance ; il nous conserve. Il ne peut nous faire Dieu, c'est pourquoi il s'est fait homme ; il s'est mis sur le même pied que nous, afin de nous faire ressembler davantage à son adorable personne. Il demeure notre frère aîné en gardant sa divine humanité. Mais c'est surtout dans la sainte Eucharistie qu'il montre tous les trésors de sa bonté. C'est là que nous pouvons admirer toutes les merveilles de son inépuisable tendresse. Quelle étonnante condescendance ! Le cœur s'émeut rien que d'en parler. Un sentiment de respect nous force à tomber à genoux et à adorer la majesté ineffable et la beauté incomparable de l'amour increé. Même la mort,

quand on considère l'amour de Dieu, apparaît aimable et pleine d'attraits ; car l'amour est plus fort que la mort.

Si la pensée de l'amour de Dieu s'est imprimée profondément dans votre mémoire, si elle s'est levée dans votre âme comme une brillante étoile, étincelant des lumières de l'éternité, oh ! alors on peut vous dire heureux !

Votre vie ne sera qu'un long et doux printemps. Elle aura, malgré quelques heures sombres, toutes les joies d'une nature pleine de promesses et d'espérances.

Une mère aimante aime à éveiller son enfant par un baiser posé sur ses lèvres ; elle répond à ses premiers regards par un tendre sourire. De même Dieu vous rencontrera dès votre réveil, embrassera votre âme et la remplira de joie et de nouvelles forces pour le devoir journalier. Il rafraîchira votre cœur de la rosée de sa grâce. Les épreuves et les croix ne troubleront pas votre bonheur, car alors vous pourrez rendre amour pour amour.

Les plaisirs du monde deviennent insipides et fatigants pour celui qui a goûté aux douceurs de l'amour de Dieu. Cet amour purifie le cœur, le

dégage des affections terrestres et des ambitions humaines, comme le feu purifie les métaux et leur communique son propre éclat.

L'amour divin élève à sa hauteur les affections humaines. Dès lors, quand le cœur qu'il anime s'éprend d'un être terrestre, il ne trouve pas dans l'objet de sa flamme une occasion de mal, mais un moyen nouveau de retrouver Dieu et de s'élever vers lui.

Cette pureté des affections, loin d'en diminuer les ardeurs, les grandit, les rend durables et saintes.

Ce qui se fonde sur Dieu ne passe pas avec le souffle d'un jour.

"Celui qui m'aime, dit Jésus, sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et nous viendrons à lui et nous habiterons avec lui."

XL

Le progrès dans l'Église catholique

L'Église catholique ne change jamais. Comme son divin fondateur, qui est immuable, l'Église reste toujours la même.

N'y a-t-il donc pas de progrès dans l'Église catholique? Qui oserait en douter? Seulement, il ne faut pas appeler progrès ce qui serait une altération de nos croyances.

L'idée de progrès implique une croissance dans l'identité; l'altération signifie le changement d'une chose en une autre.

On peut développer, définir et perfectionner les doctrines de la divine philosophie du christianisme, mais c'est un crime de les modifier, de les amoindrir, de les mutiler. Elles peuvent, en vérité, recevoir des preuves, des lumières, des précisions nouvelles; mais, pour cela, elles doivent conserver leur plénitude, leur intégrité et leur essence. Avec cette réponse présente à l'esprit, nous pourrons distinguer entre le vrai et le faux progrès, entre la réalité et l'apparence. Croître

en sagesse et en science, tout en conservant l'identité de la vérité; avancer en doctrine, en esprit, en foi; développer la philosophie chrétienne par la recherche de preuves et de démonstrations nouvelles, voilà ce que nous entendons par progrès. Épargnez-nous vos définitions enchevêtrées, vos brumeuses notions, ô philosophes de "l'inconnaissable", partisans du "moderne" progrès! Faites-nous grâce de votre idéal menteur d'avancement intellectuel, de vos décevantes lueurs sur le progrès matériel et moral! Vous accusez malicieusement l'Église catholique d'être l'ennemie de tout progrès, quand vous vous efforcez vous-mêmes de réduire le genre humain à l'abominable condition du paganisme. Où donc trouve-t on le vrai progrès hors de l'Église catholique? L'accumulation de la richesse et la centralisation du pouvoir sous un tyran, ce n'est point là du progrès.

L'Église n'encourage pas seulement le progrès spirituel, mais aussi la prospérité matérielle. Interrogez l'histoire de l'Église. "C'est à l'ombre des vastes cathédrales, dit Hettinger, que surgirent ces centres de commerce, dont chacun semblait une véritable forêt de tours et de clochers, où les

palais étaient d'une magnificence telle qu'aucune demeure de nos millionnaires modernes ne saurait leur être comparée." Toutes ces merveilles artistiques du moyen âge, dont il nous reste à peine quelques souvenirs, n'ont pas été accomplies en exploitant la misère des pauvres écrasés par la concurrence, comme c'est trop souvent le cas de nos jours, mais tout le monde, les humbles comme les plus élevés, participait alors à la splendeur de la prospérité commerciale.

Les vastes marchés, les spacieux entrepôts de commerce, en Belgique, nous rappellent un progrès matériel qui a duré des siècles et qui se maintient encore aujourd'hui, chez cette nation foncièrement catholique. Les somptueuses salles du massif édifice, qui sert de nos jours à l'université de Louvain, étaient autrefois le lieu d'assemblée ordinaire pour la corporation des marchands de laine, à l'époque la plus florissante de la Belgique religieuse. Le progrès moral et matériel suit les pas de l'Église. Partout où elle peut exercer librement sa glorieuse mission et chaque fois qu'elle l'exerce sans être enchaînée par les gouvernements et les sociétés secrètes, le vrai progrès fleurit, la paix et la prospérité surabondent.

XLI

L'Église catholique est intolérante

Nous admettons la vérité de cette accusation: l'Église catholique est naturellement intolérante en matière de religion. Elle a conscience d'être la seule vraie Église du Christ et de diriger sûrement les âmes vers leur éternelle destinée; elle se reconnaît seule en possession de la vérité et ne peut s'empêcher de voir les autres cultes plus ou moins adonnés à l'erreur. C'est son devoir alors de résister à leurs enseignements et de les réfuter, afin de faire prévaloir la vraie doctrine. La vérité est intolérante; voilà pourquoi l'Église, divine dépositaire de la vérité, est et doit être intolérante. Elle abhorre l'erreur et tous les outrages à la vérité, en particulier l'apostasie et l'hérésie.

L'Église catholique est la légitime épouse du Christ et elle n'admet point de rivales.

Pour l'Église catholique il ne saurait être question de tolérance religieuse et dogmatique ; le mot même lui fait injure, à elle qui représente Dieu sur terre. De la part de l'Église, tolérance

religieuse signifierait indifférence pour la vérité éternelle; ce qui, en soi, est chose détestable. Tout cela peut paraître prétentieux et égoïste; mais du moment que nous professons qu'il n'y a qu'une vraie Église, hors de laquelle il n'y a point de salut, et que cette Église, c'est l'Église catholique, nous devons défendre le principe de l'intolérance dogmatique et résister fermement à toute tentative d'altération ou de propagande contre elle.

Il ne nous est pas permis de confirmer un homme dans son erreur. Nous devons, au contraire, la lui faire voir, avec les graves conséquences qui peuvent en découler. Aucune erreur n'est aussi préjudiciable qu'une erreur en matière de religion, car elle affecte le bonheur des âmes immortelles.

L'Église catholique ne peut s'entendre et faire des échanges d'opinions avec les sectes religieuses, car elle ne peut rien céder de la vérité.

Dieu lui-même, dans l'Ancien Testament, a prescrit l'intolérance religieuse. Les Israélites ne devaient souffrir aucun dissentiment religieux et, comme leur religion était intimement liée aux autres institutions civiles, on punissait de mort ceux qui se révoltaient contre la religion juive.

L'intolérance religieuse de l'Église ne condamne ni ne persécute les personnes qui sont dans l'erreur, mais seulement les faux principes. Les personnes peuvent errer de bonne foi sur certains points, et être sauvées. Nous n'avons pas le droit de juger coupables ceux qui sont dans l'erreur; nous devons leur rendre tous les devoirs de charité fraternelle formellement prescrits par l'Église, et les laisser vivre en paix.

—Mais l'Église catholique n'a-t-elle pas, dans le passé, poursuivi et puni les hérétiques et ceux dont la doctrine différait de la sienne?

—Oui, aux époques où l'hérésie était un crime politique, une révolte contre le pouvoir civil; ou bien encore, quand la religion était tellement liée à l'édifice de la société qu'on ne pouvait l'attaquer sans ébranler les fondements mêmes de l'État. Le code Justinien porte: "Ce qui est fait contre la divine religion est une injure à la société." On estimait l'hérésie un plus grand crime que la haute trahison: "Il est beaucoup plus grave d'offenser le roi du ciel que celui de la terre." Il peut nous être difficile de comprendre cet état de l'âme populaire quand, de nos jours, on entend d'horribles blasphèmes vomis en public contre la

majesté de Dieu, quand on voit son saint nom profané de toutes parts, sans que les dépositaires du pouvoir prêtent la moindre attention à des crimes que naguère on punissait de mort.

Quand l'Europe était catholique et l'ordre temporel uni à l'ordre religieux, les péchés contre la religion étaient aussi des péchés contre l'ordre social; les hérétiques, en rébellion contre la société, étaient punis, d'après le principe qu'aucun homme n'a le droit d'enseigner et de répandre le mensonge. Mais de nos jours, où la société n'est plus ouvertement catholique, la tolérance religieuse est devenue presque universelle, non parce que les peuples sont plus charitables et plus éclairés, mais à cause d'une pure nécessité sociale. Toutefois, en ce qui concerne sa doctrine et son culte, l'Église catholique restera intolérante jusqu'à la fin des temps.

Ce qui semblerait malin, sans doute, mais qui serait beaucoup plus vrai, serait d'affirmer que le protestantisme est l'ennemi de la liberté religieuse. Et en cela il agit comme tous les ennemis de l'Église, comme les libres-penseurs, par exemple, dont le nom ferait croire à l'émancipation universelle des intelligences et des volontés,

et qui, dès que le pouvoir leur est donné, n'ont d'autre préoccupation que d'asservir les intelligences et les volontés.

Pour qu'il y ait liberté religieuse, il faut que l'Église soit dégagée de toute étreinte humaine, dans ses pratiques religieuses, sa doctrine, sa discipline et son culte.

Nous souscrivons bravement à l'assertion de notre grand philosophe américain, Brownson : "Le protestantisme est, par essence et de sa nature, une sincère et solennelle protestation contre la liberté religieuse." Un écrivain protestant l'a appelé une révolte contre l'autorité religieuse. Or, la destruction de l'autorité est la destruction de la liberté même.

Quelle contradiction entre les principes révolutionnaires des chefs de la Réforme, condamnant l'autorité de Rome, pour la ressusciter sous une autre forme. Luther, qui traite Calvin de " menteur effronté, de blasphémateur, de possédé du démon ", parce qu'il différait d'opinion avec lui sur un point de théologie, est le même qui déclare ailleurs que "celui qui enseigne d'autres doctrines que les siennes, ou qui condamne son enseignement, condamne Dieu lui-

même et doit être considéré comme un fils d'enfer".

L'histoire ne nous apprend que trop comment souvent les protestants ont traité les catholiques. Le Maryland, qu'on a surnommé le "berceau de la liberté religieuse", a été tout d'abord peuplé par des catholiques anglais persécutés. Les protestants, admis et protégés dans cet état par les catholiques, y devinrent bientôt en majorité. À peine eurent-ils conquis le pouvoir à la législature, qu'ils dépouillèrent de la protection des lois, avec une ingratitude révoltante, leurs frères catholiques, qui leur avaient témoigné tant de charité.

"C'est ainsi, dit Bancroft, que les catholiques romains furent mis hors la loi, dans cette province même qu'ils avaient défrichée."

Est-ce que les Puritains du Massachusetts, dans leur froide et tenace rancune, ne décrétèrent pas la peine de mort contre tout jésuite qui mettrait le pied dans leur colonie ?

Est-ce que les lois bleues du Connecticut ne défendirent pas à tout prêtre d'habiter dans cet état, sous peine de bannissement ou de mort ?

Pareils traitements sont impossibles aujourd'hui, non pas parce que les Américains sont plus larges et plus tolérants, mais parce que les

catholiques sont devenus trop puissants et que le protestantisme est affadi, épuisé. L'intolérance impitoyable de l'empereur protestant d'Allemagne, Guillaume Ier, est trop récente et trop vive encore dans les mémoires, pour nous permettre d'oublier que le protestantisme est bien réellement l'ennemi de la liberté religieuse.

C'est, sans doute, parce que les méthodes de propagande du protestantisme font peur à la liberté, qu'il ne fait point de convertis. Macaulay fait remarquer qu'après le seizième siècle, pas une nation chrétienne ne se convertit à la Réforme. On a vu depuis ce temps des chrétientés devenir infidèles, des peuplades sauvages devenir catholiques ; on n'en a vu aucune passer au protestantisme.

Tout le fondement de la religion protestante est une protestation contre la vérité catholique. Tout repose sur la négation. Or, la négation ne bâtit rien ; elle abat, elle détruit. Il faut, pour bâtir, quelque chose de positif.

Sans principe positif, le protestantisme ne pouvait pas avoir d'unité. Aussi, il ne tarda pas à se diviser en plusieurs sectes, variant selon les goûts nationaux ou les caprices des gouverne-

ments. "Il en est résulté, dit le protestant Macaulay, des églises purement nationales."

Le protestantisme n'a pas fait de vrais convertis.

Il réussit parfois à attraper un catholique ignorant ou mécontent de son curé, à inspirer l'horreur du "romanisme" à quelque femme sentimentale ; il ne va guère plus loin.

Dans ces derniers temps, il a dépensé des sommes fabuleuses pour répandre des bibles parmi les sauvages ; il a envoyé, à prix d'or, des soi-disant missionnaires chez les infidèles : mais il suffit de lire les *Christian Missions*, de Marshall, pour constater l'énorme fiasco de toutes ces tentatives de conversions. Combien de ces commis voyageurs du protestantisme ont cru à leur propre succès, parce qu'ils avaient distribué toutes leurs bibles, et qui auraient pu voir, peu après, ces mêmes bibles transformées en papier d'emballage ou en bourres de fusil.

Où sont les François Xaviers de la Réforme ?

Combien a-t-elle de ministres qui sont allés, seuls, sans secours, sans autres armes que leur crucifix, au milieu des déserts, des forêts vierges ; qui ont souffert et qui sont morts pour leurs néophytes ?

La fin du protestantisme n'est pas loin ; il glisse dans le rationalisme pur, qui est sa conséquence naturelle. Il est à l'agonie ; bientôt il ne sera plus qu'un cadavre, surtout en Amérique, où il n'est pas appuyé sur l'État.

"Le mensonge, dit Newman, peut réussir pendant la durée d'une génération, d'une courte période. Puis, il s'épuise et tombe."

La vérité reste, grande, éternelle.

XLII

Que faut-il penser des scandales dans l'Église catholique ?

Voici une objection assez répandue, que soulèvent nos frères des églises séparées et qui n'est pas sans fondement : "S'il est vrai que votre Église est la seule véritable, d'où vient que tant de catholiques ne sont pas même de bons chrétiens ? Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : Vous les reconnaîtrez à leurs œuvres ? Où sont les bonnes œuvres chez beaucoup de catholiques ?"

Vraiment, c'est pour nous un sujet de honte et de confusion, de voir un si grand nombre de ceux qui s'appellent membres de l'Église devenir pour les autres un objet de scandale et une pierre d'achoppement. C'en serait assez pour nous décourager, si le divin Sauveur, connaissant la fragilité de l'humaine nature, n'avait pris soin de nous avertir d'avance qu'il est impossible que le scandale n'arrive pas. Mais il a ajouté : "Malheur à celui par qui le scandale arrive !"

Notre-Seigneur a comparé son Église au filet

qui prend à la fois de bons et de mauvais poissons. Il nous faut nous contenter de l'Église telle que le Fils de Dieu l'a voulue ; nous ne la ferons pas meilleure qu'il ne l'a faite.

L'ennemi, nous dit-il, a semé de l'ivraie dans mon champ ; cette ivraie restera parmi le bon grain jusqu'au temps de la moisson. Alors le Fils de l'homme enverra ses anges qui feront disparaître les scandales de son royaume ; alors ce sera l'Église des saints, où l'on ne verra plus d'ivraie.

Les scandales et les abus ont sans cesse existé dans l'Église : il y en avait au temps des Apôtres, ainsi que nous l'apprennent leurs Épîtres ; il y en eut encore lorsqu'ils furent retournés vers la patrie céleste. Il y en aura toujours. On trouvera toujours, parmi les catholiques, quelque relâchement dans les mœurs, non seulement chez les gens du monde, mais même dans le clergé. On a vu tomber des religieuses, des moines, des prêtres, de mauvais évêques. Il se rencontra trois ou quatre papes indignes : rares exceptions, tristes personnages dont la vie mondaine, l'ambition, la faiblesse, la licence, ont navré notre sainte mère l'Église, et lui ont attiré mille injures.

Les scandales qui se produisent dans l'Église catholique ne sont pas une suite naturelle de ses principes ou de ses commandements; au contraire, ils arrivent quand son enseignement et ses ordres sont négligés ou méprisés.

L'Église a reçu la promesse de posséder la vérité éternelle, immuable, infaillible; elle a reçu la garde des canaux qui distribuent la grâce; jamais elle n'a eu la promesse que tous ses enfants seraient sauvés.

Les comparaisons sont parfois choquantes. Disons cependant que si les catholiques ne sont pas meilleurs que leurs frères séparés, ils ne sont tainement pas pires. À la vérité, ils devraient être meilleurs qu'ils ne sont, vu les grâces et les lumières qui leur sont prodiguées. Mais quand on vient nous redire que, sous le rapport de la moralité, les pays catholiques sont pires que les pays protestants, nous le nions de toute notre énergie et nous affirmons bravement le contraire.

Et si l'on veut des faits et des statistiques, à l'appui de notre assertion, qu'on lise seulement le livre du célèbre pauliste, le R. P. Young, *Catholic and Protestant Countries Compared.*

Chaque fois qu'on nous met sous les yeux

l'odieuse comparaison, nous répétons à l'envi ces paroles d'un frère dans le sacerdoce : " Presque tous ceux qui ont, dans cette matière, une science réelle, admettent que, pour la pureté des mœurs, la catholique Espagne, l'Italie, la partie de la France qui est restée foncièrement catholique, l'emportent incomparablement sur la portion protestante de l'Allemagne, du Danemark, de la Suède et de la Norvège ; et que si l'on s'en rapporte aux signes extérieurs des bonnes mœurs, — chasteté chez la femme, pureté, honnêteté,—l'Irlande catholique est de beaucoup au-dessus de l'Écosse protestante. D'autre part, dans le catholique Tyrol, les mœurs sont, sans contredit, bien plus pures que chez les populations de la Suisse protestante. Et sans aller si loin, pour un acte de brigandage, pour un meurtre ou un vol commis en Italie ou en Espagne, on peut en compter dix sans crainte dans les États-Unis." [1]

[1] *American Cath. Quarterly Review*, Jan., 1884.

XLIII

J'ai perdu la foi—Le démon veut notre ruine

Voici un homme qui a été baptisé. Il est devenu membre de l'Église catholique. Il a reçu la foi dans le Christ.

Ses parents lui ont donné une éducation profondément chrétienne; il a été nourri par les sacrements. Il considérait la Vierge Marie comme sa mère, et se trouvait heureux d'appartenir à la société des anges et des saints.

Mais, hélas! quel changement s'est opéré en lui! Il répudie maintenant la doctrine de l'Église, il se moque des croyants, il ridiculise les pratiques religieuses; le prêtre est devenu pour lui un hypocrite; la piété du peuple, une ignorante crédulité.

D'où vient donc cette transformation radicale?

C'est que, à l'entendre, il a examiné les choses, il s'est renseigné, il a lu, étudié, il a pesé les arguments pour et contre et en est venu à la conclusion que la religion est une imposture.

Il ment, le malheureux!

Il n'a rien examiné par lui-même; il n'a ni le temps, ni le talent pour des études sérieuses. Il n'a jamais été capable, il ne le sera jamais, de comprendre les œuvres du génie, les travaux des philosophes chrétiens et des théologiens catholiques.

S'il avait vraiment étudié et réfléchi, il ne baserait pas son incrédulité sur la science, car la science mène à Dieu.

Sa jactance et ses airs de savant peuvent en imposer aux esprits faibles; ils ne sauraint duper un homme de bon sens.

Voulez-vous savoir, pauvre ami, pourquoi vous avez perdu la foi?

Écoutez un peu.

Votre prétendue incrédulité a eu sa source dans vos mauvaises lectures; elle n'est que l'effet de la corruption de votre cœur. La première chute de votre intelligence s'est opérée quand vous avez péché contre la lumière; le voile des ténèbres pèse maintenant lourdement sur vous.

Vous vous en vantez? Vous vous faites gloire alors de votre honte: jamais je n'ai rencontré d'apostat, assez audacieux pour afficher son

apostasie, qui fût sobre, honnête, chaste; jamais je n'ai vu d'homme juste abandonner l'Église; et cependant j'en ai connu beaucoup dans son sein.

La dernière phase de l'infidélité, c'est de nier l'existence du démon, ce qui en rend la présence et l'influence beaucoup plus puissantes. Toute la doctrine catholique nous enseigne l'existence de Satan, et nous le montre comme notre plus puissant et notre plus intime ennemi. Quiconque croit à l'Écriture ne peut nier l'existence du grand ennemi de notre bonheur. Suivant l'Esprit-Saint, le démon est réellement un être vivant, d'une haute intelligence et d'un immense pouvoir. Les Juifs croyaient à un tel être ; son action est suffisamment indiquée dans l'Ancien Testament. Sous la nouvelle loi le démon apparaît comme le grand adversaire de Notre-Seigneur. Il le tente dans le désert ; il est chassé par Jésus et ses disciples du corps des malheureux possédés ; enfin il poursuit Jésus comme son ennemi mortel jusqu'à la croix. Dans les paraboles du semeur et de l'ivraie, le Christ découvre les desseins pervers du mauvais esprit contre le royaume de Dieu : c'est lui qui

détruit la bonne semence dans le cœur et y sème l'ivraie parmi le bon grain, pendant que l'homme sommeille.

De même que Satan a tenté et persécuté le Christ, il tente et persécute les disciples du Christ. Il tend des pièges et des embûches à ceux qui ne sont pas sur leurs gardes, et tient sous son joug ceux qui se soumettent à sa volonté. Il est extrêmement habile à séduire les âmes ; il se change en ange de lumière pour cacher la noirceur de ses desseins. Il n'est pas facilement découvert dans son œuvre de péché ; est-il repoussé qu'aussitôt il renouvelle ses attaques avec une nouvelle force.

Son influence s'étend sur toute la nature humaine ; il peut même, avec la permission de Dieu, dominer les facultés de l'homme. Nous devons guerroyer contre Satan tant que nous avons un souffle de vie. "Satan, notre adversaire, est comme un lion rugissant autour de la bergerie, cherchant qui dévorer." Il nous poursuit et nous hait.

La puissance du démon ne vient d'aucun droit naturel sur l'homme ; c'est le résultat du consentement que l'homme donne volontairement au

péché. Si vous commettez un péché mortel, vous vous livrez de vous-même à l'esclavage de Satan. Cet esclavage vous condamne à payer la peine due au péché et à subir l'influence directe du démon, qui vous pousse à de nouvelles fautes et peut vous torturer de différentes manières, dans votre âme et dans votre corps.

Le démon nous suit constamment. Il nous tente systématiquement, toujours et partout. Il nous tente indirectement par des moyens extérieurs, par les paroles et les exemples des méchants ; il nous tente directement en agissant sur nos sens et notre imagination. Quoique beaucoup de tentations nous viennent de la chair et du monde, cependant le démon ne demeure jamais témoin inactif ; il arrange ces tentations et les fait tourner à ses desseins.

Plus vous écoutez volontiers Satan et plus vous niez son existence, plus votre esprit s'obscurcit et plus profondément vous descendez dans le gouffre du mal. Votre extérieur ne trahira pas peut-être vos relations étroites avec le démon ; vous pouvez être hautement respecté des gens du monde ; vous pouvez vous affubler de toilettes riches et fashionables, ne sortir qu'avec la haute

société ; en réalité, vous êtes un abîme d'iniquité et de corruption.

Comment nous défendre contre le démon ? Il faut "revêtir l'armure de Dieu". [1] Prenez les armes que Dieu et sa sainte Église vous offrent pour le combat. La bataille fait rage, mais elle ne peut pas durer sans fin. Avec Dieu, ses anges et ses saints, vous vaincrez, et alors tout sera repos et joie.

Bergier, qui a vécu au milieu des païens de France et qui a lu toutes leurs œuvres, affirme que leur incrédulité n'a pas eu d'autre cause que leur licence et leurs passions effrénées. Ce n'est pas le royal protégé de Frédéric II, Voltaire, le coryphée de l'impiété, qui fait exception à la règle. C'est de lui que le roi écrivait à Turgot : "Voltaire s'est conduit ici comme un débauché et un voleur. C'est un misérable.... l'être le plus méchant que j'aie jamais rencontré. Vous ne pouvez imaginer quelle duplicité, quelle imposture, quelle bassesse il a pratiquées parmi nous."

Les passions font vite perdre les lumières de la foi. "Quiconque fait le mal craint la lumière;

[1] *Éph.*, VI.

il ne vient pas dans la lumière, de crainte que ses œuvres ne soient réprouvées." [1] Le grand saint Augustin fait remonter toutes les erreurs intellectuelles aux erreurs morales. "Toute erreur, dit-il, est, en un certain sens, fondée sur le péché."

Combien il a perdu, hélas ! celui qui a perdu la vérité ! et combien il mérite notre pitié !

[1] Jean, III, 20.

XLIV

Je voudrais bien croire, mais je ne puis pas...

La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement tout ce que Dieu a révélé, parce que c'est lui qui l'a révélé.

Dans la foi, l'esprit adhère à une vérité à cause de l'autorité de celui qui l'enseigne ; dans la science, c'est l'évidence de la vérité qui entraîne l'adhésion de l'esprit. Voilà deux propositions qu'il faut bien retenir pour comprendre la nature de la foi.

La grâce de Dieu est absolument nécessaire à la foi, parce que celle-ci est une vertu surnaturelle. Personne ne peut croire sans le secours de Dieu ; mais Dieu ne force personne à croire. La valeur morale de la foi naît de notre liberté de croire. Dieu ne pourrait pas récompenser notre foi, si nous n'étions pas libres de croire ou de ne pas croire.

Il faut le vouloir pour croire. "Il dépend de la volonté de celui qui croit, de croire, dit

saint Thomas, mais la volonté de l'homme doit être préparée par la grâce de Dieu, et par là élevée à l'ordre surnaturel." Ces paroles du plus grand théologien de l'Église vont droit au point de la question. Dieu ne pourrait pas me condamner pour mon incrédulité, si elle ne dépendait pas de ma volonté. L'homme a le pouvoir formidable d'être le maître de sa propre volonté : il possède la volonté de vouloir.

N'avez-vous jamais remarqué l'heureux état d'âme du croyant? Vous voyez comme il est heureux dans ses sentiments et ses actes; les tristesses et la mort elle-même ne peuvent troubler en lui la paix intérieure.

Vous dites que vous voudriez bien croire comme lui, mais que vous ne le pouvez pas?

Vous n'êtes pas sincère. Quand vous voulez atteindre une fin, vous tâchez d'employer les moyens, efficaces de l'obtenir. Vous voulez croire, avoir la foi: pourquoi ne faites-vous pas les efforts pour y arriver?

La foi est un don précieux de Dieu; il vous le présente, il est désireux de vous l'accorder, à condition que vous le lui demandiez humblement. Jetez donc bas le masque de l'hypocrisie! Pourquoi

invoquer la science et jouer au savant? De la science vraie, si vous en aviez, elle vous ferait constater votre profonde ignorance en matière religieuse. Faites l'homme devant les hommes; mais soyez enfant devant Dieu. Agenouillez-vous humblement en sa présence, et demandez-lui d'incliner vers la vérité votre cœur égaré. Il ne méprisera pas votre prière; il va faire jaillir les vagues divines de sa lumière dans votre âme soumise; il va vous aplanir les voies, et vous sentirez combien le Dieu qui sauve est bon.

La croyance au mystère est en accord avec la raison. "Ce qu'il y a en nous, dit Leibnitz, de contraire aux mystères, ce n'est pas la raison, ni la lumière naturelle, ni les déductions que nous faisons des vérités communes; c'est notre corruption, nos erreurs, nos préjugés, nos ténèbres."

L'incrédulité est la progéniture naturelle de l'orgueil qui commence dans un amour-propre ridicule, et finit dans le désespoir.

Donc, si vous ne pouvez pas croire, blâmez-en votre volonté perverse; domptez votre orgueil et votre vanité; jetez-vous dans les bras du doux Sauveur, dites-lui avec l'homme de l'Évangile: Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité!

XLV

A propos des droits égaux de la femme

Lequel est le plus parfait, le sexe masculin ou le sexe féminin ? Voilà une question qu'on a souvent posée.

Il y a naturellement, physiquement plutôt, une différence essentielle entre l'homme et la femme. L'un et l'autre sont l'œuvre parfaite de Dieu, mais avec des fonctions et des devoirs spéciaux.

En face du premier et suprême devoir, qui est de connaître, d'aimer, de servir Dieu et d'obtenir par là le bonheur éternel, l'homme et la femme sont égaux.

En matière de religion, ils sont encore dans une égalité parfaite. Leurs obligations sont les mêmes, ainsi que les moyens d'atteindre leur sublime destinée, qui est la possession de Dieu. Voilà une égalité inconnue en dehors du christianisme.

Au Japon, il est encore défendu aux femmes

de prier ; on les trouve indignes de ce privilège. Tout au plus leur permet-on de soupirer et de gémir pendant que les hommes prient.

La religion du Christ a établi l'égalité entre l'homme et la femme : "Il n'y a plus d'homme ni de femme ; car vous n'êtes tous qu'une chose dans le Christ Jésus."[1]

Bien que la femme ne puisse remplir les fonctions sacerdotales, elle a les mêmes moyens que l'homme de se sanctifier. Elle peut parvenir au sommet de la perfection et aux plus grands honneurs religieux, en prenant place au rang des saints que l'Église vénère sur les autels. Ainsi nous voyons que des femmes se sont sanctifiées dans tous les âges, dans tous les pays, dans tous les états de vie. Ce sont tantôt des saintes du caractère le plus noble et le plus tendre ; telles, sainte Domitille, sainte Priscille, sainte Agathe, sainte Lucie, sainte Agnès, sainte Cécile ; tantôt des souveraines, telles que l'impératrice sainte Cunégonde, la reine sainte Marguerite ; tantôt enfin, des femmes d'une condition très humble, telles que sainte Christine, sainte Blandine, sainte Zite, et d'autres encore.

[1] *Gal.*, III, 28.

Chez les nations païennes vous rencontrerez des types de femmes remarquables, mais jamais vous ne trouverez de saintes. La vie d'une de nos religieuses qui, uniquement par amour de Dieu, se dévoue dans nos hôpitaux et nos asiles —ange véritable de miséricorde, de lumière et de paix—vaut réellement plus que toutes les prouesses des femmes mondaines, anciennes et modernes.

La femme, toutefois, doit obéissance à l'homme, selon la volonté de Dieu, exprimée par ces mots: "Vous serez sous la puissance de l'homme, et l'homme vous dominera." [1]

L'homme possède une suprématie de maître, parce que, dit saint Paul, "il est le chef de la femme". [2]

On fait grand bruit, de nos jours, à propos des droits et des revendications de la femme. C'est que beaucoup de chrétiens ont malheureusement perdu la notion vraie des desseins de Dieu.

La femme n'est qu'une esclave ou une servante, s'écrie-t-on, il faut l'affranchir, il faut la relever de cette humiliante condition! Car elle

[1] *Gen.*, III, 16. [2] *Éphés.*, V, 23.

est un être libre, égal à l'homme en toute chose. Que la grande œuvre de notre époque soit donc d'élever la femme au rang qu'elle mérite et de la placer au niveau de l'homme !

Vaines déclamations, prétentions vaniteuses de l'ignorance ! L'Église, dont les principes ne varient jamais, a marqué dès le commencement le rang de la femme. L'homme est maître et chef ; il a la préséance, c'est lui qui raisonne, juge, commande. La force de ses membres, ses larges épaules, le rendent apte au travail. Ses mains peuvent cultiver la terre, ses pieds peuvent escalader les montagnes et traverser les vallées pour y trouver le pain de la vie. Dieu a livré la terre à son travail et lui a dit d'y régner en maître.

La femme est d'une constitution plus frêle, plus délicate. La nature l'a destinée à garder la demeure de l'homme. Son cerveau est plus petit, c'est plutôt avec son cœur qu'avec sa tête qu'elle raisonne. Son cœur est un foyer d'amour ; de là des joies, des tristesses indicibles. Aimer est sa vie ; elle aime ou elle hait sans limite. Il n'y a pas de mesure dans ce qui jaillit de son cœur. Elle a tous les raffinements du goût et de la dé-

licatesse. Elle porte plus haut que notre monde matériel ses aspirations et ses espérances.

Le jeune homme vertueux se représente la femme sous des traits mystiques et divins. Il ne s'approche d'elle qu'avec des égards pleins de respect et une religieuse déférence.

Le Créateur a donné à la femme comme l'instinct de l'obéissance à l'homme. C'est dans cette soumission affectueuse qu'elle s'élève au sommet de sa dignité féminine. Elle y trouve son repos et sa première récompense. Avec sa confiance, elle accorde aussi son respect à son mari qui, de son côté, tempère son commandement par l'affection. Dieu a tracé la destinée de la femme quand il a dit: "Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul, faisons-lui une compagne semblable à lui."[1] Tout en conservant son autorité de maître et de guide, ce n'est donc pas une servante ou une esclave que l'homme possède; c'est une compagne. C'est un aide, oui; mais aussi son amie la plus intime, plus intime qu'un père, plus intime qu'une mère, et que tout autre en ce monde.

La femme a une mission qui lui est propre. Son travail doit être un travail de femme.

[1] *Gen.*, II, 18.

Le grand malheur de notre époque, c'est qu'on la force parfois à s'adonner, dans les manufactures, dans les magasins, dans les bureaux, à des travaux qui violentent sa constitution physique et morale. Elle a une œuvre que l'homme ne peut pas accomplir; il faut qu'elle s'y livre tout entière! A quoi bon pour elle voltiger dans les classiques anciens, dans la philosophie, les sciences et la politique? Qu'elle se tienne plutôt au centre de ce cercle enchanteur que Dieu a tracé autour d'elle. Nous regardons avec pitié les viragos, tous les pauvres bas bleus qui, oubliant leur sexe et déchirant le voile de la modestie chrétienne, affrontent sans rougir les auditoires, se couvrent du bonnet et, revêtant la robe de professeur de collège, déclament dans les clubs politiques ou dans les cercles, se font les avocates bruyantes des droits féminins, — des droits à rebours qu'il suffirait de faire triompher, pour ruiner à jamais la dignité de la femme.

Nous respectons, au contraire, et nous honorons la jeune fille humble et modeste, la femme douce et tendre, la mère fidèle et aimante.

Nous sentons que la vie serait plus sombre, plus désolée, sans la femme forte que Dieu a

donnée à l'homme pour l'aider et le consoler.

Tous les charmes de la nature, le chant des oiseaux, la beauté et le parfum des fleurs, ne pourraient pas remplacer le sourire innocent et le joyeux éclat de rire de la jeune fille au cœur pur, ou la rayonnante gaîté de l'épouse dévouée. Rien ne vaudra jamais la patience infatigable, la douceur caressante de la mère chrétienne. La religion de Jésus a répandu sur elle un charme mystérieux, que ne produiront jamais l'art ni la nature.

Jetez la femme dans la vie publique; au lieu de ses fonctions, faites-lui remplir celles de l'homme, vous la dépouillez de ses charmes et de toutes ses qualités essentielles. Sa sphère d'action, c'est le foyer domestique. Là, elle jouit de tous ses droits et de tous ses privilèges: un homme de cœur ne les lui contestera jamais. Là, elle est réellement grande et noble; elle est la reine; elle gouverne tout l'empire que lui donnent sa patience, son courage, sa sensibilité exquise et sa puissance profonde d'aimer. Que sa maison soit un palais ou une pauvre cabane, elle sait en faire la demeure attachante du bonheur. Elle y répand la paix, une tranquillité heureuse, que l'or ne peut acheter, que l'homme ne saurait conquérir.

Otez-lui la religion, la femme devient un monstre! Le malheur et la misère la suivent; elle est pour l'homme un danger et un cruel fardeau.

Grâce au christianisme, elle est l'égale de l'homme devant Dieu. Elle lui forme le cœur; elle dirige ses premiers pas, console ses derniers jours.

Qu'elle rende donc grâce au Rédempteur, puisque lui seul a proclamé, entre l'homme et la femme, les droits d'une véritable égalité!

XLVI

Savez-vous ce qui se passe dans les couvents?

Il existe, dans l'esprit de ceux qui ne sont pas catholiques, de mortels préjugés contre les ordres religieux, des soupçons malveillants contre les institutions monastiques. En maints endroits de notre pays, on regarde les couvents comme des refuges de tristesse, où des femmes, trompées dans leurs amours, illusionnées par le fanatisme religieux, vont cacher leur désespoir. Ces recluses ne sont plus, aux yeux des ignorants, que des hypocrites, des paresseuses ou des idiotes; ou bien ce sont des exaltées qui se tourmentent jusqu'à se faire mourir, par des pénitences et de folles austérités.

N'est-ce pas manquer à la simple charité naturelle que de calomnier ainsi des femmes héroïques, qui parlent notre langue. qui sont du même sang, de la même race que nous, qui chérissent la même patrie américaine?

Grâce à Dieu cependant, nos religieuses ont

parfois trouvé, même parmi ceux qui ne professent pas notre foi, des admirateurs et des panégyristes. Nous entendons, de temps en temps, leur éloge hautement proclamé par ceux qui ont été les témoins de leurs exploits héroïques sur les champs de bataille et dans les hôpitaux, qui ont vu leur figure rayonner d'un sourire consolateur, tandis qu'elles se dépensaient au service des pauvres et des malades, ou dans les écoles des petits enfants.

Tous ceux qui ont étudié la vie et les règlements de nos couvents, et en ont bien saisi l'esprit, ont vite découvert que l'amour unique du Sauveur est le ressort caché du dévouement qui s'y déploie, et la source inépuisable du bonheur qui y règne. Et les cœurs nobles et droits n'ont pu s'empêcher de louer Dieu pour tout le bien qui se fait dans ces maisons bénies.

Qu'est-ce donc qu'une religieuse, ou, comme nous disons souvent, une sœur?

Consultez un dictionnaire, et vous y verrez qu'une sœur est une femme consacrée à la vie religieuse, par les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, dans un ordre ou une congrégation approuvée par l'Église. Elle est de celles que Dieu a appelées à une plus haute perfection, à une

union plus intime avec lui ; de celles que le divin Époux a invitées, par ces mots du Psalmiste : "Écoute, ma fille, et vois ; prête l'oreille à ma parole : oublie ta patrie et la maison de ton père ; et le Roi sera épris de ta beauté, car il est le Seigneur ton Dieu." [1]

Elle a entendu cet appel plein d'amour, et pour y être fidèle, elle a quitté son père, sa mère, sa maison, tout ce qui donne quelque charme à la vie ; et, renonçant même à son nom, elle est morte au monde, pour ne vivre plus que pour Celui qu'elle aime.

Quoique séparée ainsi du monde et enfermée dans son cloître, la sœur devient le membre le plus utile de la patrie. Aucune classe de femmes ne contribue autant au bien, à la prospérité et à la stabilité de son pays. Si les religieuses ne faisaient pas autre chose que prier, elles n'en formeraient pas moins l'une des institutions les plus bienfaisantes de l'humanité : la prière n'est-elle pas la puissance qui agit sur le cœur de Dieu et en fait jaillir le bonheur ? Mais elles font plus que prier : leur présence et leur exemple sont une protection pour la jeune fille innocente, en même

1 *Ps.*, XLIV, 11-12.

temps qu'elles sont un reproche constant pour celles qui mènent une vie coupable et sensuelle; leurs paroles donnent du cœur aux découragés; leurs sourires sont une bénédiction pour le pauvre et le souffrant.

C'est Mgr Spalding qui a dit: "Une femme sans père ni mère, sans frères ni sœurs, qui n'aime que le Christ et ceux qu'il a aimés, les pauvres et les malades, est sur terre la plus céleste image de la charité et de la tendre miséricorde de Dieu."

Ces vierges consacrées sont aussi épouses et mères, mais dans un ordre plus élevé, dans l'ordre spirituel. Elles sont épouses de l'Esprit-Saint; elles deviennent mères des orphelins, des ignorants, des infortunés. Elles sont le levier le plus puissant de la société, parce qu'elles élèvent constamment le niveau moral des peuples, adoucissent les cœurs, guérissent les blessures, et versent la paix et la lumière le long du sentier sombre de la vie.

C'est à nos religieuses, à leurs travaux infatigables, dans l'école ou la chambre des malades, qu'est dû, en grande partie, le développement étonnant de l'Église, aux États-Unis, dans l'Ouest

et jusque dans l'Alaska. Les pères du concile de Baltimore ont rendu à Dieu des actions de grâces, pour le nombre et la variété de nos ordres religieux et de nos congrégations. Après avoir exprimé leur sincère gratitude envers les religieuses, pour l'œuvre sainte et efficace qu'elles accomplissent parmi nous, ils ajoutent: "Qui de nous, qu'il soit catholique ou non, peut s'empêcher d'admirer la patience inépuisable de nos sœurs dans les hôpitaux, leur tendresse pour tous, leur insigne modestie? Qui pourrait assigner à de telles vertus une autre cause que l'assistance spéciale de l'Esprit-Saint, et ne pas s'écrier: "Le doigt de Dieu est là!"

Le vie des sœurs dans leurs couvents est une vie où alternent le travail et la prière. Les différents exercices de la journée sont partagés de manière qu'aucun moment ne soit perdu et que toute action soit sanctifiée et accomplie à la plus grande gloire de Dieu.

Et puis, quelle vie heureuse!

Il n'est pas de famille où les enfants goûtent autant de bonheur que n'en goûtent les religieuses dans leurs maisons bénies. Une visite dans un couvent, ou une conversation avec quelqu'un qui

en a connu les douceurs, suffit à dissiper tous les préjugés, à remplir d'admiration pour ces héroïnes du dévouement.

Quand vous rencontrez une sœur, saluez avec respect ; prouvez que votre intelligence peut comprendre et votre cœur admirer ce type de la femme chrétienne !

Souvenez-vous qu'elle est une dame de race et de sang supérieurs, précieuse à la patrie et chère à Dieu !

XLVII

Pourquoi les prêtres ne se marient-ils pas?

Ceux qui connaissent bien la nature du sacerdoce chrétien voient la nécessité pratique de la continence des prêtres. La seule pensée du prêtre marié a quelque chose qui répugne au sens catholique. Selon l'énergique expression de Brownson, "le mariage des ecclésiastiques serait une sorte de bigamie, car le prêtre est déjà uni à l'Église, sa vraie épouse et notre mère spirituelle."

Nous ne prétendons pas affirmer l'absolue nécessité du célibat ecclésiastique.

Mais de même que le pouvoir temporel est pratiquement nécessaire au pape pour l'exercice libre et entier de sa mission spirituelle, ainsi on peut dire que seul le prêtre célibataire jouit de la liberté complète de se sacrifier, de se dépenser dans son sublime ministère, de grouper les hommes sous l'étendard de Jésus-Christ, de les enseigner, de les sanctifier, et de les amener ainsi à chercher la seule chose nécessaire : le salut et la félicité éternelle.

Être prêtre, c'est tenir la place de Jésus-Christ, être guidé par son Esprit, et vivre uniquement pour lui.

Les prêtres ne se marient pas, parce que c'est, je ne dis pas un commandement, mais la volonté connue de Notre-Seigneur et l'enseignement des Apôtres qu'ils soient célibataires, consacrés sans réserve au service de Dieu. Les Apôtres, premiers prêtres de Jésus-Christ, abandonnèrent leurs demeures ; et ceux qui étaient mariés avant d'être appelés à l'apostolat, laissèrent leurs épouses pour suivre Jésus et l'aimer sans partage. Le divin Maître, satisfait d'un tel renoncement, leur promit en récompense des trônes choisis près du sien. Il fit en même temps une semblable promesse à tous ceux qui suivraient leur exemple.

Saint Paul, fidèle interprète de la doctrine de Notre-Seigneur, proclame la supériorité du célibat sur la vie conjugale : "Pour ceux, dit-il, qui ne sont pas dans les liens du mariage, je leur déclare qu'il leur est bon de demeurer dans cet état comme j'y demeure moi-même." [1] Il voudrait que tous ceux qui sont appelés de Dieu fussent, comme lui, célibataires. Pourquoi ? Pour qu'ils

[1] *I Cor.*, VIII, 8.

fussent libres de s'appliquer au service de Jésus-Christ sans le souci de plaire à une épouse, et d'élever une famille. C'est un fait incontestable que le célibat ecclésiastique a toujours existé, en Orient comme en Occident, depuis le temps des Apôtres. S'il n'y avait pas, sur ce point, d'ordonnances écrites pour les prêtres, c'est qu'on jugeait une telle loi inutile. Ceux qui abandonnaient tout pour suivre l'exemple de Notre-Seigneur n'avaient pas l'idée de se marier.

Ce n'est pas le pape Grégoire VII qui introduisit le célibat ecclésiastique. Avant lui, plus de deux cents conciles et synodes en avaient affirmé l'obligation. Il ne fit que mettre en vigueur l'ancienne loi, avec cette énergie qui le caractérisait. On ne saurait trouver un seul exemple de l'Église encourageant le mariage d'un de ses ministres. Cependant elle honore et révère le mariage ; le prêtre est lui-même le gardien de la sainteté de ce sacrement. Mais elle veut que le prêtre aime Jésus-Christ au-dessus de tout. C'est cet amour de Jésus-Christ qui inspire au prêtre de passer sa vie dans la chasteté et la continence ; et le Maître lui en donne la grâce.

Ceux qui prétendent qu'il est impossible à

l'homme de mener une vie pure et chaste, mesurent les autres sur leur propre cœur, et leur prêtent gratuitement la lâcheté dont ils sont eux-mêmes les victimes. Pareille accusation ne mérite pas qu'on s'y arrête. L'homme est-il donc forcé d'obéir à un instinct bestial, et sa volonté ne s'élève-t-elle pas au-dessus du niveau des sens ?

Les païens eux-mêmes honoraient la chasteté et en croyaient la pratique possible à l'homme continent. Dans presque toutes les sphères de la vie, nous voyons des hommes renoncer aux liens et aux attraits du mariage pour se consacrer tout entiers à la poursuite d'une grande et noble entreprise. Les plus grands théologiens, les plus grands philosophes, les peintres les plus fameux étaient célibataires. Ils n'avaient pour ainsi dire pas le temps de se marier. Ils vivaient dans une atmosphère plus pure que celle du commun des mortels. Ils avaient un idéal plus haut que " la divine beauté de la femme ". Des penseurs comme Leibnitz et Bohmer considéraient le célibat comme l'état le plus favorable à un homme qui se consacre à l'étude approfondie de la philosophie et de l'histoire.

Personne n'est forcé de recevoir les ordres sa-

crés et de faire le vœu de chasteté. L'Église n'impose à aucun homme le célibat. Mais personne ne peut lui contester le plein droit de prescrire à celui qui veut se consacrer à Dieu dans le sacerdoce les conditions auxquelles il trouvera l'accomplissement de ses désirs. On ne contraint personne à se faire prêtre, non plus qu'à embrasser le célibat. L'Église recommande même à ses candidats au sacerdoce de ne pas agir avec précipitation; elle les éprouve sévèrement, leur impose des études pénibles et une longue formation. Puis quand le premier pas est fait, elle a, pour protéger ses ministres sacrés, les prescriptions de ses statuts, l'enceinte de ses lois canoniques.

Malgré toutes ces précautions et sauvegardes, un prêtre peut — et le fait se rencontre parfois — n'avoir pas une idée assez haute de sa sublime vocation; il peut souiller le vêtement de la sainteté sacerdotale. Parmi les douze Apôtres de Notre-Seigneur, il y eut un traître plus préoccupé de l'argent que de ses hautes fonctions. Cela ne nous empêche pas de nier que le mariage soit le meilleur ou l'unique moyen de dompter la concupiscence de la chair. Qui oserait soutenir que les violations des serments sacrés du mariage sont

moins fréquentes chez les ministres mariés, que ne le sont, chez les prêtres, les infractions au vœu de chasteté? Il y a d'autres moyens beaucoup plus efficaces que le mariage pour assujettir les mauvais penchants de la nature humaine: ce sont la prière, les sacrements, la mortification et la fuite des occasions dangereuses. L'homme qui se donne à Dieu dans le sacerdoce et qui consacre toute sa vie aux œuvres de la religion, à la charité et à l'éducation, doit être libre de toute préoccupation de famille et de tout souci domestique. "Celui qui est marié s'occupe des choses du monde et des moyens de plaire à sa femme; il est partagé."[1]

Celui qui embrasse l'état sacerdotal n'en prend pas les obligations pour y faire de l'argent. Affirmer, comme certains beaux parleurs, que le prêtre spécule avec sa profession sacerdotale "comme tout autre homme de profession", c'est frapper dans le vide. Celui qui voudrait être prêtre pour faire fortune ou pour mener une vie facile serait un insensé. La vie du prêtre est une vie dure, remplie de soucis et de privations. Il n'est pas *payé* de ses peines, et il ne reçoit pas l'équi-

[1] *I Cor.*, VII, 33.

valent d'un salaire proportionné à ses talents et à son travail. Son éducation, ses fatigues d'esprit et de corps réclameraient des honoraires plus élevés que ceux de tout avocat, médecin ou chirurgien ; il ne reçoit, en général, que ce qui suffit à sa subsistance.

La plupart des prêtres, en Amérique, sont pauvres. Plusieurs n'ont pas le sou. Un jeune homme se prépare à la prêtrise parce qu'il se sent appelé de Dieu, et qu'il désire lui consacrer toutes les puissances de son âme et de son corps. Comme prêtre, il devient le père des orphelins et des pauvres qui le considèrent comme leur ami le plus cher. Regardez autour de vous, et comptez combien d'orphelinats, d'hôpitaux, d'écoles, les prêtres catholiques ont établis et soutenus de leurs épargnes, depuis cinquante ans. Aucun père de famille n'a à soutenir des charges et à faire des sacrifices comparables à ceux du prêtre qui se dévoue au bien temporel et spirituel de son troupeau.

La pureté du prêtre et son détachement sont le secret de sa force et de son influence. Ceux qui refusent de l'aimer sont forcés de le respecter, car ils voient en lui à la fois un ami du peuple et un homme de Dieu.

XLVIII

La danse et les bals[1]

Voici deux questions qu'on fait bien souvent : La danse est-elle défendue ? J'ai été danser, est-ce un péché ?

On y ajoute parfois sous forme d'excuse ou d'objection : Tous les prêtres n'ont pas la même doctrine sur ce sujet ; les uns défendent les bals sous peine de refus des sacrements, d'autres tolèrent ou permettent, d'autres font même danser dans des réunions de charité.

Ces divergences d'opinion chez les prêtres, notamment aux États-Unis, sont moins réelles qu'apparentes. C'est plutôt une manière diverse d'appliquer, dans certains cas, des principes qui sont les mêmes chez tous. Il n'est pas un prêtre qui puisse permettre ou encourager ce qui est mal en soi, ou simplement une occasion de mal. Or, les danses, les bals dans les salles publiques, sont pour le moins, et de l'aveu de tous, des occasions prochaines de péché. Il ne peut donc

[1] Lettre pastorale de Mgr Stang, 7 janvier 1906.

y avoir sur ce point divergence d'opinion.

Qu'il y ait eu chez quelques-uns une sévérité ou une indulgence plus ou moins grande à l'égard de la danse, que les danseurs aient été traités de façon différente par certains prêtres, c'est ce que nous n'avons pas à rechercher et ce qu'il importe moins de savoir. Laissons faire les autres et faisons bien.

Quelles sont, en cette matière, les lois de l'Église et les directions de l'autorité supérieure, celles auxquelles les prêtres eux-mêmes doivent se conformer et que les fidèles doivent observer ?

Il est strictement défendu par les statuts diocésains de Fall-River de donner des bals ou d'y assister le dimanche ou le samedi, parce qu'ils sont une profanation, ou une cause de profanation du jour du Seigneur. Il faut à tout prix mettre fin aux scandales dont ils ont été la cause dans le passé. Que les curés donc, avec un zèle et une liberté tout apostoliques, dénoncent ces bals et prêchent contre toutes ces danses lascives, devenues si fréquentes de nos jours.

"Bien que la danse, ainsi que le remarque saint François de Sales, soit une récréation indifférente de sa nature, elle induit facilement au mal

et est, par conséquent, extrêmement dangereuse". Et notez qu'ici le saint auteur ne parle que des danses les plus inoffensives; qu'eût-il donc ajouté s'il eût parlé de celles qui, comme la valse par exemple, exposent si communément aux tentations nées des regards impurs, des contacts imprudents, des paroles libres murmurées à l'oreille ?

Le monde peut sans doute se moquer de cet enseignement et n'y voir qu'exagération et scrupule austère. La jeune fille imprévoyante peut sourire au péril des bals où elle tourbillonne, comme le papillon autour de la flamme où il brûle ses ailes ; il ne lui faut pas attendre longtemps parfois pour y voir périr son innocence, y trouver la ruine de son avenir et le tombeau de son honneur.

Les Pères et les Docteurs de l'Église, avec un accord puissant, condamnent la danse comme une source d'obscénité, la mort de la pudeur, une école de vice. Saint Jean Chrysostome dit que le démon est toujours là où l'on danse.

Les païens eux-mêmes considéraient comme vicieuse l'habitude de danser. "Vous ne prendrez jamais un homme sobre à danser, disait Cicéron, à moins que ce ne soit un insensé."

Le concile plénier de Baltimore impose aux prêtres, comme un devoir sacré, de s'élever contre les danses immodestes, qui se multiplient chaque jour davantage parmi nous. Il leur demande d'insister auprès des fidèles pour leur faire comprendre qu'en donnant des bals, ou en les encourageant par leur présence, ils pèchent non seulement contre Dieu, mais aussi contre la société, contre leurs familles et contre eux-mêmes. Il veut que les parents se rendent compte de toute la formidable responsabilité dont ils se chargent, en permettant à leurs fils et à leurs filles d'exposer leur innocence et leur honneur dans ces milieux souillés par le démon.

"Quand on songe, dit encore saint François de Sales, que tant d'âmes brûlent en enfer pour des péchés commis au bal, est-il possible qu'on y puisse trouver du plaisir ? Convient-il à des catholiques, qui suivent un roi couronné d'épines, de se complaire dans de pareils amusements frivoles ? Est-ce en jouissant dans le mal qu'on se prépare à jouir éternellement avec le Christ ?"

Le temps passe, la vie s'en va, la mort approche. En haut les cœurs ! Cherchons des joies qui ne passent pas,

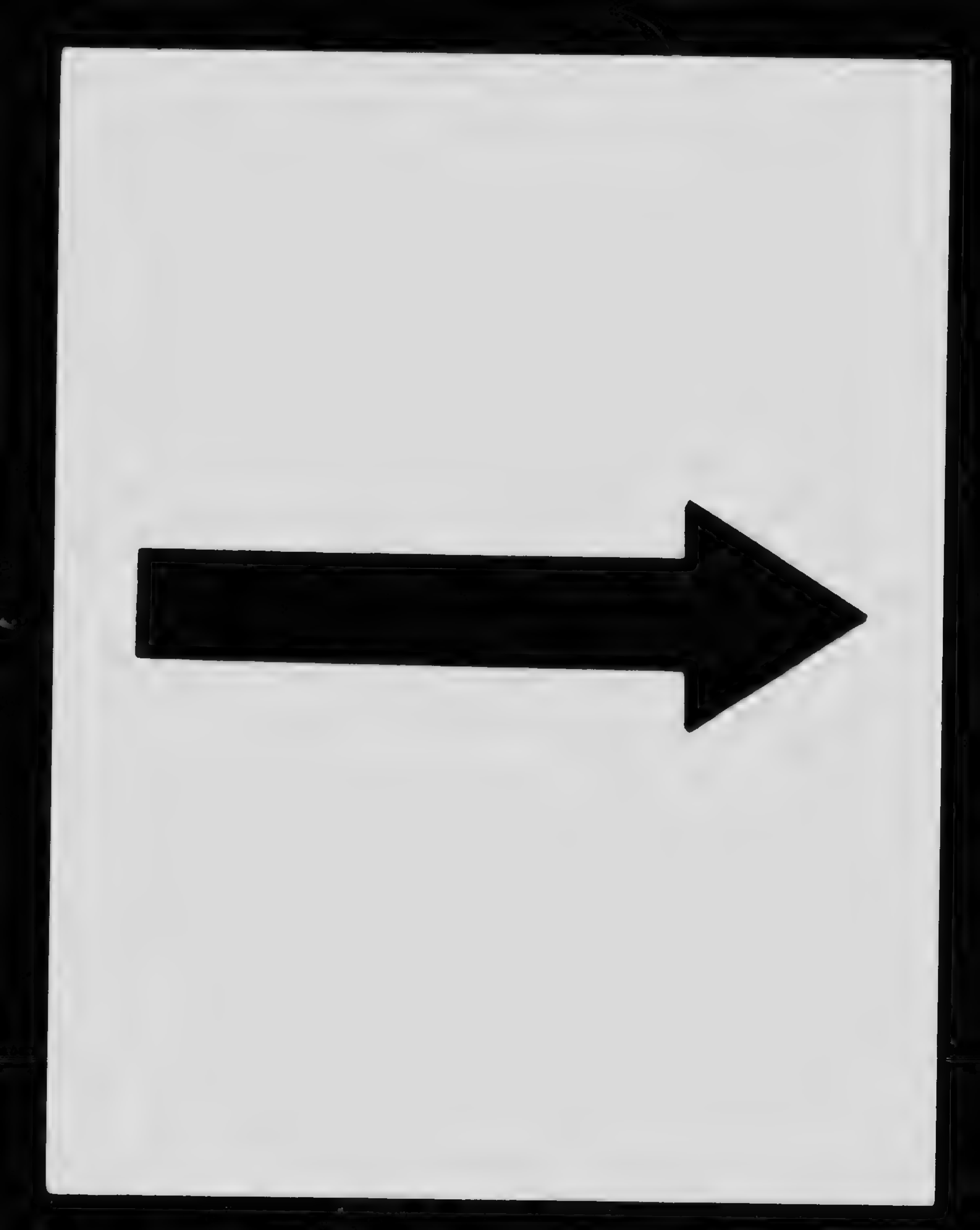
TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE MONSEIGNEUR BRUCHÉSI V
PRÉFACE VII

PREMIÈRE PARTIE

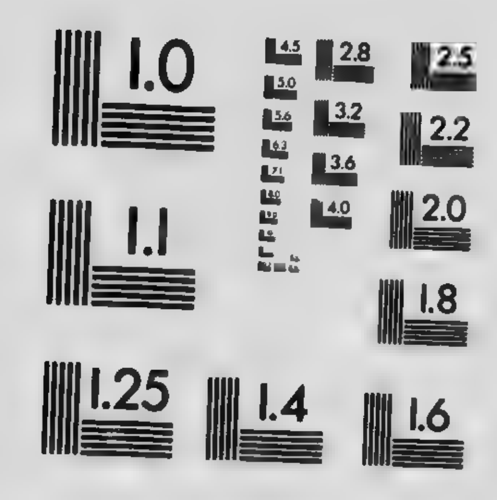
LA DOCTRINE

I. Il existe un être suprême : Dieu 1
II. Qu'est-ce que la religion ? 5
III. Ce que la religion n'est pas 9
IV. Sans croyance religieuse personne ne peut aller au ciel 14
V. L'Église catholique est l'œuvre de Dieu.—Toutes les autres "églises" sont l'œuvre des hommes.. 17
VI. Hors de l'Église catholique point de salut 20
VII. Est-ce que toutes les religions se valent ? 24
VIII. La Bible peut-elle nous sauver ? 27
IX. La Bible est-elle la parole de Dieu ou celle de l'homme ? 34
X. Du grand cas que l'Église catholique fait de la Bible 38
XI. Beaucoup d'hommes instruits ne croient à aucune religion 45
XII. "Celui-là était vraiment le Fils de Dieu."... 49



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





XIII. Seul un Dieu pouvait nous sauver.............. 52
XIV. Un Rédempteur promis et attendu.—Le plus beau des enfants des hommes.......................... 56
XV. Les œuvres de Jésus-Christ.......................... 63
XVI. Croyez-vous aux miracles?.......................... 68
XVII. Y a-t-il encore des miracles de nos jours?.. 73
XVIII. Celui qui refuse d'adhérer à l'Église catholique sera-t-il damné?.................................. 79
XIX. Le pape est le chef de la vraie Église du Christ.. 83
XX. Les mauvais papes.................................. 90
XXI. L'Église catholique s'est-elle corrompue?.... 96
XXII. Le péché est le grand mal pour les individus et les nations.................................... 102
XXIII. L'ivrognerie est un grand mal, mais il y a pis encore.. 107
XXIV. Il y a un enfer réservé aux méchants....... 112
XXV. Qui est jamais revenu de l'autre monde pour nous dire 117

DEUXIÈME PARTIE

LA PRATIQUE

XXVI. Le tribunal de la miséricorde.................... 121
XXVII. Pour que mes péchés soient pardonnés, dois-je les confesser à un prêtre?.................... 125
XXVIII. La confession facilite-t-elle le péché?—Le salaire du confesseur.................................. 130

XXIX. La présence réelle 137
XXX. Pourquoi les catholiques vont à la messe. — Les saints et la prière 145
XXXI. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pécheurs 152
XXXII. Les reliques 160
XXXIII. Priez pour les âmes souffrantes. — Les indulgences 163

TROISIÈME PARTIE

OBJECTIONS ET RÉPONSES

XXXIV. Peut-on épouser une personne divorcée? — Les mariages mixtes 169
XXXV. L'éducation chrétienne 177
XXXVI. La perte du temps 186
XXXVII. Dieu nous veut en paradis. — Nous ressusciterons 190
XXXVIII. Votre ange gardien est toujours avec vous 199
XXXIX. Qui m'aime le mieux? 203
XL. Le progrès dans l'Église catholique 208
XLI. L'Église catholique est intolérante 211
XLII. Que faut-il penser des scandales dans l'Église catholique? 220
XLIII. J'ai perdu la foi. — Le démon veut notre ruine 224

XLIV. Je voudrais bien croire, mais je ne puis pas. 231
XLV. A propos des droits égaux de la femme..... 234
XLVI. Savez-vous ce qui se passe dans les couvents?........ 242
XLVII. Pourquoi les prêtres ne se marient-ils pas? 248
XLVIII. La danse et les bals........ 255

1
4

2
8
5